This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600029846Z

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

DE SÉVILLE,

SOUS LA MONARCHIE DES VISIGOTHS.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

DE SÉVILLE,

SOUS LA MONARCHIE DES VISIGOTHS.

RECHERCHES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE CHEZ LES BARBARES.

PAR

L'ABBÉ JOS.-CHRISTIAN ERNEST BOURRET,

LICENCIÉ ÈS-LETTRES, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES.

Isidore de Séville compte avec Cassiodore et Boëce parmi les instituteurs de l'Occident.

(OZANAM, *Civil. chrét. chez les Francs*, p. 403).

PARIS,

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU CORRESPONDANT,

Rue de Tournon, 29, près le Palais du Luxembourg.

1855

A Monseigneur

M.-D.-A. Sibour,

Archevêque de Paris,

Hommage de respect et de reconnaissance.

Jos.-Christian-Ernest Bourret.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

DE SÉVILLE,

SOUS LA MONARCHIE DES VISIGOTHS.

RECHERCHES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE CHEZ LES BARBARES.

PAR

L'ABBÉ JOS.-CHRISTIAN ERNEST BOURRET,

LICENCIÉ ÈS-LETTRES, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES.

Isidore de Séville compte avec Cassiodore et Boëce parmi les instituteurs de l'Occident.

(OZANAM, *Civil. chrét. chez les Francs*, p. 403).

PARIS,

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU CORRESPONDANT,

Rue de Tournon, 29, près le Palais du Luxembourg.

1855

A Monseigneur

M.-.D.-A. Sibour,

Archevêque de Paris,

Hommage de respect et de reconnaissance.

Jos.-Christian-Ernest Bourret.

INTRODUCTION.

L'histoire littéraire du moyen-âge a été de nos jours l'objet de nombreuses et savantes recherches. Des hommes d'un mérite incontestable et d'une critique exercée, ont passé leur vie à fouiller les archives de cette époque, que l'on a trop peut-être appelée barbare, et ils y ont découvert les traces d'une civilisation qu'on était loin d'y soupçonner. Tous les siècles, tous les peuples de cette période laborieuse de l'humanité ont été successivement interrogés, et tous ont répondu noblement à l'appel de leurs consciencieux investigateurs. Partout on a rencontré des preuves de l'activité humaine, partout on a renoué la chaîne du travail, sinon du génie. Au sixième siècle, l'Italie se présente avec Théodoric, Cassiodore et Boëce pour soutenir la

cause des lettres et arrêter le débordement de l'ignorance; Bède et Charlemagne se sont levés à la fin du huitième pour tenir le flambeau des arts; la Germanie est venue un peu plus tard le reprendre; mais c'est l'Espagne qui a fait, peut-être, les plus nobles efforts dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie. C'est à cette illustre nation qu'appartient la gloire d'avoir éclairé le monde pendant les siècles les plus ténébreux de l'histoire; c'est à elle que revient l'honneur d'avoir empêché, au milieu de la défaillance générale des esprits, une décadence plus profonde de la pensée.

Qui n'a point, en effet, entendu parler de la culture intellectuelle de l'Espagne sous le gouvernement des Khalifes? Qui ne sait que la Cour des Abdérames était comme une académie savante où se pressait une troupe nombreuse de poëtes et de philosophes? Mais ce n'est pas seulement dans les alcazars et les mosquées de Cordoue qu'il faut chercher les traces de la civilisation espagnole, pendant les laborieuses années du moyen âge. Les églises chrétiennes avaient eu des chaires avant l'arrivée des Arabes; l'enseignement des évêques avait devancé en Andalousie les leçons des interprètes du Coran. Du milieu de la société gothique, étaient sortis des hommes remarquables par leurs vertus et par leurs talents, qui avaient instruit leurs frères, policé leurs pays et cultivé les lettres

pendant toute la durée du septième siècle, l'un de ceux où les arts de l'esprit furent presque partout délaissés.

Les savants écrivains qui ont refait dans ces derniers temps l'histoire du moyen âge ne l'ont pas méconnu. Ils ont compris la part qui revenait à l'Espagne dans ce travail lent et pénible qui se fit en Occident, après l'invasion des barbares, pour conserver les traditions de l'antiquité et les faire passer dans la société nouvelle ; mais, emportés par leur sujet vers d'autres contrées, ils n'ont pu qu'indiquer le champ qu'ils laissaient inexploré, et engager ceux qui venaient après eux à fouiller ses richesses. Déjà, au siècle dernier, Gibbon [1] avait été frappé de la supériorité de vue des évêques visigoths et de la savante organisation des conciles de Tolède. De nos jours, M. Guizot [2] avait fait ressortir ce qu'il y a de moral et d'élevé dans le code gothique, et à plusieurs reprises il avait signalé les efforts que fit le clergé espagnol pour rétablir la langue et les mœurs romaines. M. Ampère [3], dans ses Etudes littéraires sur la France, n'avait pu s'empêcher de rendre témoignage aux travaux de l'école Anda-

[1] Gibbon, cité par Depping, *Hist. d'Espagne*, tom. II, vers la fin.

[2] Guizot, *Histoire de la Civilisation en Europe*. — *Revue française*, nov. 1828. *Examen du Fuero juzgo*.

[3] Ampère, *Hist. littéraire de la France avant le* XII*e siècle*, tom. III. Ch. 1.

louse; M. Rosseeuw-Saint-Hilaire[1] les avait rappelés dans son Histoire d'Espagne, et un homme que la religion et les lettres regrettent encore[2], avait écrit que saint Isidore de Séville était un des grands instituteurs de l'Occident.

C'est donc une lacune que nous avons voulu combler dans l'histoire de la littérature au moyen-âge, en montrant, d'après l'indication des graves auteurs que nous venons de nommer, ce que l'Espagne gothique fit au septième siècle pour la civilisation et les arts. Nous avons pris pour point de vue principal la savante école que saint Léandre et son illustre frère, Isidore de Séville, fondèrent dans la capitale de l'Andalousie sur la fin du sixième siècle. Ainsi qu'il arrive toujours, c'est à un petit nombre d'esprits supérieurs que les grandes institutions se rattachent, aussi bien dans l'ordre littéraire que dans l'ordre philosophique et social. Saint Isidore de Séville et ses frères furent les grands promoteurs de la renaissance des lettres en Espagne, après l'établissement des barbares, comme Bède et Alcuin le furent plus tard en Angleterre et en France. Tous les hommes de cette époque qui ont laissé un nom et des écrits se formèrent à son école et travaillèrent sous son inspiration. Eugène, Hildefonse, Braulion, Sisebut, Julien et tous les esprits cultivés

[1] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I.
[2] Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 403.

de l'Espagne gothique étudièrent à Séville, ou dans les académies que les disciples d'Isidore fondèrent, après lui, dans les principales métropoles de l'Église Ibérienne. Il y avait là, assurément, un sujet bien digne de nos recherches; nous l'avons entrepris avec courage; puissions-nous n'avoir pas été trop au-dessous de la tâche que nous nous étions imposée!

Peut-être trouvera-t-on que nous avons mal pris notre temps pour parler de la gloire de l'Espagne et des travaux de ses grands hommes. Nous ne le croyons pas. Les malheurs d'un peuple nous paraissent, au contraire, mériter qu'on examine avec plus de soin quelle fut dans le passé son élévation intellectuelle et morale, afin de mieux apprécier les causes de la décadence de son caractère et de l'affaiblissement de son génie. D'ailleurs, les nobles exemples de l'histoire sont toujours profitables, à quelque ordre de faits qu'ils appartiennent : il est toujours utile de connaître les luttes de l'esprit pour arriver à la vérité et se dégager de l'erreur. Espérons, du reste, que l'Espagne, jetant sur son antique splendeur ce regard de complaisance dont parle Bossuet[1], reviendra de ces dissensions qui l'épuisent et la rendent, elle aussi, « plus agitée en sa

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

terre et dans ses ports même, que l'Océan qui l'environne ! »

La reconnaissance nous fait un devoir d'exprimer, en finissant cette préface, nos remerciements les plus sincères aux savants professeurs et aux érudits bibliothécaires qui ont bien voulu nous aider de leurs lumières, de leurs recherches, de leurs conseils et souvent de leurs livres.

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

DE SÉVILLE

SOUS LA MONARCHIE DES VISIGOTHS.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

ANTIQUITÉ DE LA CIVILISATION ET DE LA CULTURE DES ARTS EN ANDALOUSIE.

Civilisation fabuleuse.

Au midi de l'Espagne, entre le fleuve Anas, le pays des Orétans et la mer, se trouvait la Bétique ou Turdétanie des anciens[1], appelée plus tard Vandalucie (Andalousie) par les Goths et les Arabes. La civilisation et les arts paraissent avoir fleuri de bonne heure dans cette province, mais le temps, et les fables dont on a rempli son histoire, ne permettent pas de fixer clairement l'époque de leur

[1] Strabon, *Geog.* lib. III, cap. II. — La délimitation de la Bétique a été diversement donnée par Étienne de Byzance, Muratori, Pierre de Marca et d'autres géographes. *Voyez* Florez, *España sagrada*, tom. I et IX.

premier développement. Un texte assez obscur de Josèphe[1], répété par saint Jérome et saint Isidore de Séville[2], semble faire remonter aux siècles mêmes du déluge l'origine de la nation ibérienne. Selon l'interprétation de ces pères, un petit-fils de Noé serait venu lui-même peupler et civiliser la Bétique. Saint Augustin parle aussi des Ibères comme d'un peuple fort ancien, qui avait connu le vrai Dieu et conservé le souvenir de la révélation primitive[3]. Strabon, dans un passage devenu fameux en Espagne, fait encore mention de la culture intellectuelle des Turdétans qui prétendaient avoir des lois et des poëmes de six mille ans; mais on comprend que ces témoignages sont trop incertains pour soutenir une critique même indulgente[4].

Les écrivains espagnols, entraînés par cette vanité nationale qui est commune à tous les peuples

[1] Joseph. *Antiquit. jud.* ed. Haverc. lib. I, cap. VI. Κατοικίζει δὲ καὶ Θώβηλος Θωβήλους οἵτινες ἐν τοῖς νῦν Ἰβῆρες καλοῦνται.

[2] Hieron. *in Genes.* cap. X.— Cf. Isid. Hispal. *Etymologiarum* lib. IX, cap. II, edit. Arevalo.

[3] August. *De Civit. Dei,* lib. VIII, cap. IX.

[4] Strab. *Geog.* lib. VII, cap. I. Σοφώτατοι δ' ἐξετάζονται τῶν Ἰβήρων, οὗτοι (Τουρδητανοὶ) καὶ γραμματικῇ χρῶνται, καὶ τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα καὶ νόμους ἐμμέτρους, ἑξακισχιλίων ἐτῶν, ὥς φασι. Un savant français, Le Paulmier de Grentemesnil, a fort heureusement corrigé, ce nous semble, ce passage sur lequel les commentateurs espagnols ont écrit des volumes. Il a simplement substitué ἐπῶν à ἐτῶν, six mille vers à six mille ans, ce qui rend l'assertion de Strabon beaucoup plus vraisemblable.

dont l'histoire est ancienne, les ont acceptés cependant, comme des preuves suffisantes pour établir leur droit d'aînesse dans l'Occident et la primauté de leur patrie dans la pratique des arts utiles ou agréables. Appuyées par quelques fragments apocryphes de Bérose[1] et de Xénophon, et quelques monuments fort douteux de numismatique, ces traditions si contestables, leur ont fourni le sujet de longs et pompeux récits sur les premiers habitants de l'Ibérie. A les entendre, cette heureuse contrée aurait joui, dès les temps les plus reculés, de tous les dons de l'esprit et du sol. La Bétique surtout, cette terre favorisée du Ciel et du génie, aurait été comme le sanctuaire privilégié de la vérité, une vaste école de science et de sagesse d'où la lumière aurait rayonné sur le reste du monde.

« On affirme, dit Florian de Ocampo[2], que Thubal, petit-fils de Noé, fut le premier homme qui vint en Espagne. Il peupla d'abord l'Andalousie, et enseigna à ceux de sa suite l'art de bâtir les maisons, les secrets de la nature, les mouvements du ciel, les harmonies de la musique, les propriétés de la géométrie et de la philosophie morale. Il leur donna encore des lois et des règles de mœurs, écrites en vers, pour aider la mémoire. C'est lui qui divisa l'année en mois et en jours comme cela existe aujourd'hui;

[1] Ber. *Hist. Chald.* — Xenoph. *De Æquinoctiis.* Ces ouvrages ont été composés par Annius de Viterbe.

[2] Florian de Ocampo, *Coronica general de España*, lib. I, cap. III.

ce qui porte à croire que nos Espagnols ont été des premiers à connaître les notions de la science et les principes de l'art de bien vivre. »

Quelques auteurs ont contesté à Thubal l'honneur d'avoir peuplé l'Espagne, pour lui substituer Tharsis son neveu, et les savants[1] se sont partagés entre ces deux opinions fameuses.

Quoi qu'il en soit, il paraît que les premiers descendants de ces patriarches conservèrent longtemps le souvenir des sages leçons de leurs pères. Du moins, c'est ce que nous apprend Louis Vivès, dans son commentaire sur la cité de Dieu[2]. « Avant la découverte des mines d'or et d'argent, écrit le célèbre docteur, la guerre n'était point connue en Espagne. Un grand nombre de ses habitants s'adonnaient à la philosophie; les peuples heureux vivaient dans la sécurité et la pratique des plus saintes vertus. Chaque ville était gouvernée par un magistrat qu'on élisait tous les ans et qu'on ne prenait que parmi les hommes d'une probité reconnue. Ils étaient instruits et capables; mais dans leurs jugements c'était l'équité qu'ils considéraient plutôt que la lettre et le nombre des lois, bien qu'il y en eût de fort anciennes dans le pays, surtout parmi les Turdétans. On ne voyait, du reste, entre les citoyens ni procès ni

[1] Rodriguez Mohedano (Pedro y Rafael). *Historia literaria de España*, tom. II, disertacion segunda.

[2] Luis Vivès, *De civit. Dei comment.* lib. VIII, cap. IX. — Cf. D. Ant. Fernandez Prieto y Sotelo. *Hist. del derecho real de España.*

discordes : toutes les discussions roulaient sur la vertu les secrets de la nature et les pieuses traditions des anciens. Il y avait des jours fixes où les sages se réunissaient pour s'entretenir de ces grandes questions, et les femmes n'étaient point exclues de ces assemblées. »

On croirait lire les brillantes fictions du *Télémaque*[1], ou les descriptions poétiques de l'âge d'or. Ces rêves de gens de bien nous sont donnés cependant comme des vérités historiques par des hommes graves et savants : Vaseo, Mariana, Moralès, Ferreras, Masdeu[2], emploient toute leur érudition à les soutenir, ou du moins, ils les discutent sérieusement. Tite-Live[3], à la vérité, permet aux historiens d'embellir l'origine et le berceau de leurs peuples ; mais il faut convenir que les Espagnols ont un peu trop abusé de ce privilége.

Civilisation phénicienne.

Toutefois, en rejetant des prétentions mal fondées, on doit reconnaître que la Bétique se trouve mêlée à tous les souvenirs de la civilisation ancienne. Les Phéniciens, que l'on regarde d'ailleurs comme les instituteurs de bien d'autres peuples, paraissent avoir apporté dans cette province la

[1] Fénelon, *Avent. de Télém.* liv. VIII.

[2] Vasæus, *Hisp. chronicon.* — Joan. Mariana, *De reb. Hisp.* lib. I. — Ambrosio de Morales, *Antiguedades de España.* — Ferreras, *Hist. d'Esp.* traduct. de d'Hermilly. — Juan Franc. de Masdeu, *Hist. critica de España*, tom. II.

[3] Tit. Liv. *Hist. proem.*

connaissance des arts avec les secrets de leur industrie. Vers le xve ou xive siècle avant l'ère chrétienne, selon les conjectures des chronologistes[1], ces hardis navigateurs commencèrent à parcourir la mer intérieure et à créer des établissements sur les côtes de la Grèce et de l'Afrique. Une tradition assez curieuse, rapportée par Procope, semblerait faire croire que l'arrivée des Hébreux en Palestine avait surtout déterminé vers l'Occident une émigration considérable des diverses races issues de Chanaan. Cet historien, qui suivit Bélisaire dans son expédition contre les Vandales, prétend même avoir vu à Tanger deux pierres blanches sur lesquelles on lisait cette inscription en caractères phéniciens : *Nous sommes venus ici pour fuir l'usurpateur Jésus, fils de Navé*[2]. Quelle que soit la valeur de ce témoignage, il n'est pas douteux que les aventureux enfants de Sidon se soient établis de bonne heure sur la côte méridionale de l'Espagne. Guidés, sans doute, par quelqu'un de ces hommes forts et entreprenants, que les anciens appelaient Hercules, ils franchirent le détroit de Calpé, au delà duquel ils bâtirent Gadès[3], et élevèrent ces fameuses colonnes qui devaient fixer les

[1] Masdeu, *Hist. crit.* tom. III, pag. 35.

[2] Procop. *De bello Vandal.* lib. II, cap. X. Nos ii sumus qui fugimus a facie Jesu latronis filii Nave.

[3] Mariana, *De reb. Hisp.* lib. I. — Lopez de Ayala. *Hist. de Gibraltar.* — Masdeu. *Hist. critica,* tom. III.

limites du monde[1]. Peut-être même n'eurent-ils à traverser qu'un isthme sur lequel ils ouvrirent plus tard un canal que la mer a depuis successivement élargi[2]. Ils se répandirent ensuite sur tout le littoral et remontèrent le cours du Bétis, sur les bords duquel ils fondèrent diverses colonies, entre autres Isbilia et Corteba[3], cités fameuses, dont la gloire devait traverser bien des siècles. Il paraît aussi que cette région reçut d'eux le nom de *Tharsis*, d'où lui viendrait, suivant les étymologistes, celui de *Tartesse*, *Tarseïon*, *Turdétanie*, que nous trouvons dans les livres anciens. Serait-ce là ce fameux pays de Tharsis où les flottes de Salomon et du roi de Tyr son allié venaient charger l'or et les métaux précieux? peu d'auteurs espagnols en ont douté, et cette opinion a joui de quelque crédit parmi les savants étrangers[4].

Un peuple industrieux et éclairé ne passe pas dans un pays sans y laisser quelque trace de sa civilisation. Les Phéniciens que les besoins de leur commerce et la richesse des mines attiraient dans

[1] Sur le nombre, la position et la destination des colonnes dites d'Hercule, voy. Strab. *Geog.* lib. III, cap. V. — Mohedano, *Hist. lit.* tom. II, disert. VIII.

[2] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I.

[3] Depping, *Hist. génér. de l'Esp.* tom. I, liv. II, pag. 53. Cf. Samuel Bochart, *Geog. sacra*, II part. lib. I, cap. XXXIV.

[4] Mohed. *Hist. lit.* tom. I. Disertacion sobre las flotas del rey Salomon. — Masdeu, *Hist. crit.* tom. III. Ilustracion en defensa de Juan de Pineda.

l'intérieur des terres, durent bientôt enseigner aux habitants les arts qu'ils avaient eux-mêmes inventés ou perfectionnés. Les auteurs espagnols[1] pensent généralement que les Ibères reçurent de leurs nouveaux hôtes l'écriture et le langage, et cette fois leurs conjectures sont confirmées par les faits. La langue basque, qui, selon M. de Humboldt[2], aurait été parlée dans toute la contrée, possède, dit-on, un assez grand nombre de mots d'origine phénicienne[3]. Le nom même générique d'Espagne, *Span, Spania,* dériverait, au dire de certains philologues, de cette source étrangère, et lui aurait été donné à cause de sa prodigieuse quantité de lapins[4]. Quelques antiquaires, tels que Blas de Nasarre, Luis Vélasquez, Perez Bayer, le marquis de Mondejar[5], prétendent avoir lu l'alphabet des Tyriens dans un grand nombre de médailles, que leur haute antiquité a fait appeler par les Epagnols *desconocidas*.

Le culte des divinités phéniciennes se retrouve aussi dans la mythologie des anciens Ibères. On rencontre fréquemment en Espagne des figures de

[1] Mohed. *Hist. lit.* tom. I, lib. II.

[2] De Humboldt, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Esp. au moyen de la langue basque* (en allemand).

[3] Astarloa, *Apologia de la lengua bascongada.* Cf. Larramendi, *De la antiguedad y universalidad del vascuense.* — Aldrete, *Origen de la lengua castellana.*

[4] Depping, *Hist. d'Esp.* tom. I, liv. II, pag. 53.

[5] Mohed. *Hist. lit.* tom. I, lib. II, pag. 161.

génisse qui paraissent avoir été des symboles de l'Isis des peuples d'Orient. Peut-être même les célèbres taureaux de Guisando ne sont-ils autre chose que des simulacres de cette déesse[1]. La langue basque a consacré le nom d'Astarté, comme la langue latine celui de Vénus, en le donnant à un des jours de la semaine : le dimanche se nomme chez les Euscaldunacs *Igandia* ou *asteartia*[2]. Hésychius nous apprend que la déesse Salambo, si chère aux femmes de Séville, était adorée par les Babyloniens[3], et la ressemblance des mystères a fait croire à quelques critiques que cette divinité était la même que l'Adonis des Phéniciens de Biblos[4]. Enfin, on trouve dans le *Voyage pittoresque de l'Espagne*[5], la description de plusieurs statues dont le symbolisme convient parfaitement à la forme qu'Eusèbe[6], d'après Sanchoniaton, attribue aux idoles de Baal et du Saturne tyrien.

C'est encore à ses nouveaux colons que la Bétique dut les progrès de son industrie. La science nautique fut communiquée par les Phéniciens aux

[1] Depping, *Hist. d'Esp.* tom. I, liv. II, pag. 123.

[2] Erro y Aspiroz, *Alfabeto de la lengua primitiva de España.*

[3] Hesych. *Lexicon.* Σαλαμβὼ ἡ Ἀφροδίτη παρὰ Βαβυλονίοις. Les Actes des Martyrs nous apprennent que sainte Juste et sainte Rufine, que Séville honore comme ses patronnes, furent mises à mort par les femmes de cette cité pour n'avoir pas voulu prendre part au culte idolâtre de la déesse Salambo.

[4] Depping, *Hist. d'Esp.* tom. I, liv. II, pag. 129.

[5] Livraison II, pag. 11.

[6] Euseb. *præp. Evang.*

Ibères, ainsi que l'art de teindre la laine et de forger les métaux[1]. Pline[2] leur attribue également l'invention de la fronde dont se servaient si bien les habitants des îles Baléares. Au reste, les Turdétans rivalisèrent bientôt de savoir avec leurs maîtres. La terre les trouva aussi laborieux, le commerce aussi habiles, la mer aussi hardis, s'il est vrai qu'il faille rapporter aux marins de Cadix l'honneur de ces expéditions lointaines qu'ils poussaient, dit-on, jusque vers les îles les plus reculées de la Bretagne[3].

Un grand nombre d'auteurs espagnols[4], toujours prêts à revendiquer le premier rang pour leur patrie, veulent que la Turdétanie civilisée par les Phéniciens, ait à son tour éclairé les races du Nord et apporté dans la Gaule et l'Italie l'industrie et les arts. Ils invoquent l'autorité de Polybe, d'Hérodote et d'une foule d'autres auteurs anciens qui parlent d'une nation celtique établie dans le midi de l'Espagne, d'où ils infèrent que les Celtes sont originaires de cette contrée. Ils s'appuient ensuite sur les émigrations des tribus ibériennes, notamment des Sicanes qui, au rapport de Diodore de Sicile[5],

[1] Mohed. *Hist. lit.* tom. I, lib. II.

[2] Plin. *Hist. nat.* lib. VII, cap. XXXVI. Cf. Vegetius, *De re militari*, lib. I, cap. XVI.

[3] Masdeu, *Hist. crit.* tom. I, lib. I, pag. 66.

[4] Mohed. *Hist. lit.* tom. I. lib. II, pag. 175; tom. II, lib. III.

[5] Diodor. Sicul. *Biblioth. hist.* lib. V. Cf. Dionys. Halic. *Antiquit. Rom.* lib. VI.

se réfugièrent dans la Trinacrie pour échapper aux persécutions des Ligures. Enfin, en ce qui touche la Gaule, ils se fondent sur le voisinage des pays et la parenté reconnue des Vascons avec la nation espagnole.

Les auteurs du Nord[1], au contraire, soutiennent que les Celtes, enfants de Gomer, sont venus des bords de la Thrace, qu'ils ont franchi les monts de Pyrrène et pénétré successivement jusqu'au détroit des Colonnes. C'est à ce peuple, disent-ils, que les Ibères doivent la connaissance des arts qu'ils ont pu ensuite importer dans leurs colonies. Ils appellent aussi en témoignage l'histoire ancienne, l'antique réputation des druides et les nombreux dolmins galliques que l'on rencontre en Espagne.

La vérité se trouverait, sans doute, dans le juste tempérament de ces deux opinions. Les savants travaux de M de Humboldt[2] ont démontré l'existence de deux races distinctes dans la péninsule hispanique, les Celtes venus du Nord, et les Ibères arrivés du Midi. Ces deux nations se sont rencontrées au milieu de l'Espagne, où, sous le nom de Celtibères, elles ont même formé un peuple nouveau. Avec leur sang elles ont mêlé leurs usages, et se

[1] Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*. — P. Pezron, *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes*.

[2] De Humboldt, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*.

sont mutuellement communiqué les connaissances qu'elles possédaient.

Civilisation grecque.

Il faut que cette civilisation, apportée ou perfectionnée dans la Bétique par les Phéniciens, soit arrivée de bonne heure à un développement considérable, puisque les Grecs en ont fait le sujet de leurs fables les plus riantes et les plus anciennes. Les brillantes descriptions qu'ils nous ont laissées de ce pays de Tartesse où régnèrent les Curètes [1], de cette Hespérie aux pommes d'or, où Homère a placé les champs Élysées [2], ne sont, sans doute, qu'un souvenir poétique de la richesse et de la douce température de cette province. Ne faudrait-il pas voir aussi un emblème de la sagesse de ses rois et de l'industrie de ses habitants, dans ces récits merveilleux des exploits d'Hercule, de la force d'Atlas, et de la science de Maïa sa fille? Ce sont là des traditions embellies que les Hellènes pouvaient tenir des Phéniciens, ou de ces premiers Pélasges qui, d'après les savantes conjectures de M. Petit-Radel [3], auraient laissé de gigantesques témoignages de leur passage sur les côtes de l'Ibérie.

Quoi qu'il en soit, les Grecs vinrent visiter de bonne heure un pays dont leurs poëtes chantaient déjà les merveilles. Dans des temps que l'on dit an-

[1] Justin, apud Mariana, lib. I, cap. XIII.

[2] Homer. *Odys.* chant IV, v. 563.

[3] Petit-Radel, *Rapport sur les travaux de la classe d'hist. et de littér.* 7 juil. 1809.

térieurs à l'institution des Olympiades [1], les Rhodiens abordèrent sur les côtes des îles Gymnésiennes et du pays des Indigètes, où ils fondèrent une ville qu'ils nommèrent *Rodas*, pour leur rappeler le souvenir de la patrie absente. Vers l'époque de la fondation de Cyrène, au rapport d'Hérodote [2], les marchands de Samos commencèrent à trafiquer dans la Bétique, d'où ils rapportaient des richesses immenses. Plus tard les célèbres fondateurs de Marseille, les Phocéens d'Ionie [3], allèrent s'établir dans le pays de Tartesse, où régnait alors ce fameux roi Argantonius dont les anciens ont tant vanté la sagesse et la longévité [4]. D'autres colonies grecques peuplèrent peu à peu le littoral de la Méditerranée, et en échange de l'hospitalité reçue, elles apportèrent les arts et les coutumes de la mère patrie. Les dieux phéniciens et celtiques partagèrent leurs temples avec les divinités moins rudes de l'Hellénie; on parla grec à Gadès et dans les antiques cités de la Catalogne et de l'Aragon [5].

Les lettres grecques paraissent, en effet, avoir été l'objet d'une étude particulière sur les côtes de la mer intérieure. On les cultivait à Sagonte, et s'il faut croire le récit d'un poëte, l'épée d'Anni-

[1] **Masdeu**, *Hist. crit.* tom. III, pag. 78.
[2] **Herodot.** *Hist.* lib. IV.
[3] **Herodot.** *ibid.*
[4] **Anacréon**, apud Strab. lib. III, cap. II. — Cicer. *De senectute.* — **Ital.** *De bello punico*, lib. III.
[5] **Mohed.** *Hist lit. de España*, tom. II, lib. IV.

bal aurait été un instant arrêtée par l'éloquence d'un rival de Démosthène. Le héros africain, dit Silius-Italicus,

> . . . . . dimiserat umbris
> Daunum etiam, grata quo non spectatior alter
> Voce movere fora, atque orando fingere mentes,
> Nec legum custos solertior..... [1].

Dans la Turdétanie, il y avait des écoles publiques où l'on apprenait la langue et les arts de l'Ionie. Strabon [2] met Asclépiade de Myrlœa au nombre des maîtres habiles qui enseignèrent la grammaire sur les bords du Bétis. Une pierre tumulaire, conservée à Cordoue, dans la famille de l'historien Moralès [3], fait mention d'un Domitius Isquilinus qui s'était distingué dans la même science; et Séville avait aussi élevé un monument funèbre à Troïlos, professeur d'éloquence [4]. Et comment les lettres grecques n'auraient-elles point fleuri dans un pays qui avait reçu la visite des Argonautes, d'Ulysse, d'Homère, de Lycurgue et de tous les autres illustres enfants de l'Hellénie, que la crédulité de quelques auteurs enthousiastes a successivement amenés sur les fortunés rivages de l'Hespérie [5]!

[1] Sil. Ital. *De bel. pun.* lib. I.

[2] Strab. *Geog.* lib. III, cap. IV.

[3] Ambr. Moralès, *Corduba*, apud *Hispaniam illustratam*, Andreæ Schott, tom. II.

[4] Masdeu, *Hist. crit.* tom. VIII, pag. 149.

[5] Mohed. *Hist. lit.* tom. II, disert. VIII.

Civilisation carthaginoise

Sous la domination des Carthaginois, le commerce et l'industrie prennent une nouvelle importance dans la Bétique. Les Turdétans multiplient leurs comptoirs sur les côtes et leurs échanges sur les marchés de l'Afrique. Ils fouillent avec une nouvelle ardeur les entrailles de la terre, et la soif de l'or les rendant ingénieux, ils inventent, pour l'exploitation de leurs mines, des procédés qui supposent une connaissance assez avancée des lois mécaniques. D'un autre côté la république de Cadix donne un nouvel essor à sa marine; ses navigateurs poussent leurs courses aventureuses vers des régions inconnues, et entreprennent, dit-on, sous la conduite d'Himilcon et d'Hannon, ces fameux périples autour de l'Afrique que devaient recommencer un jour leurs audacieux descendants [1]. Plusieurs écrivains ont cru même qu'ils avaient exploré les mers de l'Ouest, et s'il fallait s'en rapporter à leurs dires, la gloire de Christophe Colomb courrait grand risque d'être amoindrie [2].

Civilisation latine.

C'était Rome et son génie que l'Andalousie attendait pour jeter dans l'antiquité son plus long et plus brillant éclat. A peine les Turdétans furent-ils soumis à ses lois et à sa fortune qu'ils adoptèrent tous les usages de leurs vainqueurs, au point, dit Strabon, de se confondre entièrement avec eux

[1] Campomanès, *Antiguedad maritima de Cartaga.* — Mohed. *Hist.* tom. II, lib. v.

[2] Mohed. *Hist. lit.* tom. II, disert. ix.

et d'oublier leur propre idiome[1]. Nulle part, en effet, l'adroite politique de Rome ne réussit davantage à substituer ses mœurs et ses coutumes à celles du peuple vaincu. Sa langue surtout devient l'objet d'une prédilection désormais exclusive. Des écoles de grammaire et de déclamation latine s'élèvent dans ces antiques colonies des Phéniciens et des Grecs devenues maintenant des municipes romains. Plutarque [2] nous a conservé le souvenir d'une de ces académies que Sertorius, dans une pensée d'indépendance peut-être, avait fondée à Osca [3] pour les enfants des nobles familles espagnoles. Des médailles et des inscriptions anciennes font encore mention de plusieurs colléges de pilotes et de marins qui existaient à Séville et à Malaga [4]. Il paraît, du reste, que toutes les sciences trouvèrent, dès les temps mêmes de la république, de nobles représentants dans la Turdétanie. Polybe et Strabon [5] parlent des observations astronomiques des Gaditains sur la marée et les phénomènes cré-

[1] Strab. *Geog.* lib. III, cap. II.

[2] Plut. *Vie de Sertor.*

[3] Il y avait deux villes en Espagne du même nom : l'une en Andalousie, l'autre en Aragon. Une longue controverse s'est élevée entre les auteurs espagnols pour déterminer dans laquelle de ces deux villes Sertorius avait établi son académie. — *Voy.* Mohed. *Hist. lit.* tom. III, pag. 241.

[4] Masdeu, *Hist. crit.* tom. VIII, pag. 142.

[5] Strab. *Geog.* lib. III, cap. I. — *Polyb.* apud Strab. lib. III. — Suarez de Salazar. *Antig. Guaditanas.*

pusculaires; Cicéron[1] vante leurs connaissances dans le droit, et l'estime qu'ils faisaient de l'histoire était capable de leur faire entreprendre le voyage de Rome pour venir admirer Tite-Live[2]. La géographie, les mathématiques, la botanique florissaient dans le pays de Tartesse pendant les luttes sanglantes des triumvirs, et les auteurs de l'Histoire littéraire ont relevé, sur les monuments de cette époque, le nom de plusieurs médecins célèbres, au rang desquels il faut mettre Julia Saturnia, jeune Lusitaine qui exerçait sa profession avec gloire dans la ville de Mérida[3].

Il semble même que la Bétique ait devancé le Latium dans la culture de sa propre littérature. « Le siècle d'or n'était point encore arrivé, s'écrie un historien espagnol, on n'avait point encore entendu résonner la lyre de Catulle et d'Horace ni la trompette de Virgile, que déjà chantaient à Rome ces fameux poëtes de Cordoue qui avaient suivi Quintus Métellus, soixante-onze ans avant l'ère chrétienne[4]. » Ces chants, que Cicéron trouvait ce-

[1] Cic. *pro Corn. Balbo.*

[2] Plin. junior. *Epist.* lib. II, epist. III. Cf. Hieron. *Epist. classis* III, epist. LIII.

[3] Mohedano, *Hist. lit.* tom. III, lib. VII.

[4] Masdeu. *Hist. critica de España,* tom. VII, pag. 151. Todavia el siglo de oro no habia amanecido, ni habian resonado en Italia las liras de Catulo y Horacio, ni la trompa de Vírgilio, quando ya cantaban en Roma los celebres poëtas cordobeses que vinieron á Italia con Quinto Cecilio Metelo, setenta y un años antes de la era cristiana.

pendant un peu provinciaux [1], n'étaient point dédaignés de ses concitoyens; le poëte Archias lui-même avait voulu les entendre, et le peuple romain allait les écouter dans le théâtre qu'avait fait construire Cornélius Balbus, orignaire aussi des pays qu'arrose le Bétis. C'était encore de cette province, si féconde en hommes de savoir, que venaient Sénèque l'ancien, noble aïeul d'une illustre race; Junius Gallion son parent, Victor Statorius, Gavius Silon, Cornélius Hispanus, Turrinus Clodius [2], grammairiens et rhéteurs estimables, qui inaugurèrent dans les écoles latines, avec les deux premiers Quintiliens, un enseignement suivi des belles-lettres et de l'art oratoire. Plusieurs même de ces maîtres andalous s'acquirent une renommée éclatante; l'on parlait encore au temps de Vespasien de l'éloquence véhémente de Porcius Latron, le célébre professeur d'Octave et de Mécène. [3]

On sait avec quelle gloire tous les arts libéraux furent cultivés dans les premiers siècles de l'Empire par les auteurs espagnols. Rome leur doit une des belles époques de sa littérature et le dernier éclat que jeta son génie. Or, à part deux ou trois grands noms que l'Espagne Citérieure réclame, la Bétique peut se vanter d'avoir donné naissance à tous ces

[1] Cic. *pro Archia poeta*, num. 10. Cf. Quint. *De inst. orat.* lib. VIII, cap. I.

[2] Masdeu, *Hist. crit.* tom. VIII, pag. 161.

[3] Mar. Seneca, *Suasoriæ*. Cf. Quint. *De inst. orat.* lib. X, cap. V.

beaux esprits qui honorèrent alors la civilisation latine; de là, comme le disait le rhéteur Pacatus à Théodose, sont sortis les guerriers infatigables, les chefs expérimentés, les orateurs éloquents, les poëtes fameux, les grands magistrats et les princes illustres[1]. C'est sur les bords du détroit d'Hercule qu'il faut chercher le berceau de Pomponius Méla, de Columelle, de Florus, d'Hérennius Sénécion et de plusieurs autres écrivains de mérite[2]. Séville, héritière des titres de l'ancienne Italica, réclame à l'Italie le poëte Silius et se glorifie d'avoir donné à Rome les plus savants et les plus humains de ses Césars[3]. Elle a même disputé Quintilien à l'antique cité de Calagurris. Qui n'a déjà nommé cette illustre famille de Cordoue, où les dons de l'esprit semblaient être héréditaires; race généreuse qui trouva dans son génie même la cause de ses malheurs? Jusque dans les jeux et les plaisirs, il fallut aux Latins dégénérés des maîtres et des modèles andalous. Les bayadères et les cantatrices de Cadix étaient reçues, au port d'Ostie, avec des applaudissements que Rome ne donnait autrefois qu'à la valeur et à la vertu triomphantes[4].

Civilisation chrétienne.

Le christianisme, dont l'histoire devait être si

[1] Pacat. *Theod. Paneg.* apud Arntzen. *Panægir. veteres.*

[2] Mohed. *Hist. lit.* tom. III et suiv.

[3] Rodrigo Caro, *Antiguedades de Sevilla*, lib. II.

[4] Martial. *Epig.* lib. I, epig. XXXVI, lib. III, epig. L. — Juvenal. *Satyr.* II. — Plin. jun. *Epist.* lib. I, epist. XV.

belle en Espagne, vit fleurir, dès son origine, ses vertus et sa civilisation dans cette contrée. Des traditions fort répandues[1] font remonter aux Apôtres eux-mêmes la prédication de l'Évangile dans cette partie de l'Empire, et il est vraisemblable, en effet, qu'une province aussi connue et aussi éclairée aura reçu de bonne heure l'annonce de la vérité chrétienne. Le sang des martyrs, qui coula si abondamment sur la terre espagnole pendant les trois premiers siècles de l'Église, pourrait, à défaut d'autres titres, en fournir une preuve éclatante. Dès le temps même de Néron, la persécution sévissait contre les chrétiens, déjà trop nombreux, et les ministres de ce tyran lui faisaient élever, non loin des ruines de Numance, une colonne commémorative de la destruction de ces malfaiteurs, qui avaient infecté le monde d'une superstition nouvelle[2]. Sous les empereurs suivants, la religion du Christ grandit avec les épreuves; les plus belles églises de l'Espagne se fondent sur le tombeau de quelque vierge ou de quelque pontife immolé pour la foi, et lorsque Dioclétien se vante d'avoir arraché de la terre la semence impérissable du chris-

[1] Florez, *España sagrada*, tom. II et suiv. — Padilla, *Hist. eccles. de Esp.* tom. I.

[2] Neroni. Cl. Cæs. Aug. Pont. max.
ob. provinciam. Latronibus. et his. qui.
novam. generi. humano. superstitionem.
Inculcar. ant. purgatam.

Aldus Manutius *in Orthographia*. — Cf. Baronius, ad annum 69.

tianisme, les évêques de l'Andalousie se réunissent en concile à Elvire [1] pour proclamer la victoire de la religion dont ils sont les ministres et prier pour ses persécuteurs.

Le Christ en quittant ses disciples leur avait donné pour mission principale d'instruire les peuples et d'annoncer la vérité au monde. L'Église espagnole n'eut garde d'oublier cette charitable recommandation. Dans les temps même où il était défendu aux chrétiens de se montrer au grand jour, la jeunesse de l'Ibérie trouvait auprès de quelque pontife, ou de quelque prêtre zélé, la lumière qui éclaire l'esprit avec la foi qui échauffe les cœurs. La ville de Pampelune honore trois de ces jeunes écoliers qui souffrirent la mort avec Valens, leur maître et leur évêque, sous le gouvernement du terrible proconsul Dacien [2]. L'antique université d'Alcalà reconnaît aussi parmi ses patrons deux jeunes frères, Juste et Pasteur, qui jetèrent, dit la légende, leurs tablettes au milieu de l'école, pour courir au milieu de la place publique, chercher une couronne plus durable que les palmes académiques[3].

S'il fallait s'en rapporter à la fausse chronique publiée sous le nom de Dexter, cet enseignement

[1] Voyez, sur les discussions chronologiques du concile d'Elvire, les collections de d'Aguirre et de Loaïsa.

[2] Tamayo de Salazar, *Martyrol. Hispan.* 21 maii.

[3] *Ibid.* 6 aug.

chrétien aurait pris, dès l'an 185 de notre ère, des proportions considérables dans la métropole de la Bétique. Séville et quelques autres cités célèbres auraient eu des écoles organisées, des colléges florissants où se formaient, sous la surveillance des évêques, des hommes instruits et capables de faire honneur à la religion qui les avait élevés[1]. La violence même de la dernière persécution n'aurait fait qu'interrompre les leçons que l'on y donnait, et bientôt ces divers séminaires auraient été relevés par les soins d'Audentius, évêque de Tolède[2].

Ces assertions manquent, sans doute, de la certitude qui convient à l'histoire ; mais on ne saurait méconnaître que l'Espagne prit une grande part à ce mouvement littéraire que l'Eglise devenue libre imprima au vieux monde latin. Un moment même on put croire qu'elle avait retrempé son génie dans sa foi nouvelle et retrouvé son ancienne inspiration. La lyre de Lucain était passée dans des mains qui n'étaient pas indignes de la porter ; Juvencus et Prudence faisaient redire à la muse ibérienne des hymnes plus chastes que les chants des magiciennes de Thessalie, et des combats dont la

[1] Dextri *chronicon* cum Blvarii *Comment.* an. 185. Plurima collegia juventutis per Hispanias ad clerum instituenda, præsertim Cæsaraugustæ, Tarraconæ, Hispali, Carthagine, Toleti, Braccaræ Augustæ, Illiberi, præcipuis urbibus, præsulum diligentia eriguntur.

[2] *Ibid.* ad an. 370. Collegia juvenum ad clericatum educandorum negligentia temporum intermissa, diligentia sancti præsulis Audentii Toletani et aliorum pontificum redintegrantur.

récompense était encore plus grande que l'Empire qui se disputait à Pharsale. Orose et Dexter donnaient à l'histoire ce caractère moral et providentiel qui rend les luttes de l'humanité plus solennelles et plus instructives, tandis qu'une foule d'évêques déployaient dans les controverses religieuses cette éloquence passionnée que le Christianisme savait seul retrouver au milieu de l'abaissement général des esprits. Pacien de Barcelone, Grégoire d'Elvire, le grand Osius, occupent une place honorable dans ce quatrième siècle où l'Eglise compta tant de gloires.

Mais ce fut encore en Andalousie que le génie chrétien parut avec le plus d'éclat. Là se développèrent d'abord les institutions de la religion nouvelle ; là se tinrent les premiers conciles de l'Espagne ; de là sortirent les hommes qui firent le plus d'honneur à son épiscopat. C'étaient ses pontifes qui présidaient à l'assemblée de Nicée, c'était à ses fidèles que saint Jérôme écrivait des lettres savantes et envoyait ses commentaires sur le plus grand des prophètes [1]. Placée en face des florissantes chrétientés de l'Afrique, l'Église andalouse partagea leur prospérité, et plus heureuse que l'Église d'Augustin, elle sortit triomphante de la double épreuve de l'hérésie et de l'ignorance des barbares. Étrange destinée d'une province où la lumière n'a jamais

[1] Voy. Hieron. Oper. *Epist. ad Lucinium Bætic.*

pu s'éteindre! Terre chérie des arts, d'où la civilisation antique ne disparut que pour faire place à la plus brillante culture du moyen âge, et que le génie moderne devait retrouver aussi féconde et aussi vigoureuse!

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENTS DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — SAINT LÉANDRE.

Le christianisme ne fait jamais mieux sentir son action bienfaisante que dans les jours difficiles de la vie des peuples et des hommes. Quand le monde romain fut tombé sous les coups des barbares, l'Église se présenta pour relever les courages abattus et sauver du naufrage de la société ce qui ne devait point périr, la civilisation et les arts. Comme le prophète d'autrefois, elle recueillit le feu sacré prêt à s'éteindre au milieu des ruines, et le cacha dans ses sanctuaires en attendant des jours meilleurs. Elle fit plus : elle osa regarder en face ces hordes farouches qui faisaient trembler les légions de l'Empire, elle se tint debout devant Attila, et entreprit de conquérir à son tour et de soumettre

Le Christianisme devant les Barbares.

à son joug les vainqueurs de l'Occident. Ses prêtres et ses évêques firent entendre à ces *ravageurs* de provinces des paroles de justice et d'autorité ; ils se posèrent hardiment devant ces hommes qui ne connaissaient point de maîtres, et leur demandèrent bientôt de grands sacrifices et de grands dévouements.

Leur voix ne fut point méconnue : elle domina le bruit des armes, le fracas des ruines et le tumulte des plus sauvages passions. Peu à peu ces natures rudes et grossières se polirent, les cœurs se formèrent par la pratique des vertus morales, les intelligences s'éclairèrent par l'étude, et il sortit, enfin, du mélange des barbares et de la société antique, une race vigoureuse qui eut ses écarts, ses emportements de jeunesse, mais qui marcha toujours avec progrès vers le bien. Ce fut sans doute une heureuse nouveauté pour le monde et un spectacle consolant pour l'Église, de voir ces guerriers indomptables tourner désormais contre leurs propres vices toute l'énergie de leur âme. Il fut beau de voir ces mains incendiaires relever les temples et les monastères qu'ils avaient détruits ; mais ce qui ne mérite pas moins le respect et l'admiration des siècles, ce sont les travaux de ces hommes généreux qui opérèrent cette heureuse transformation des esprits et des cœurs. Nobles apôtres de la civilisation, qui nous apparaissent dans toutes les parties de l'Occident pour faire en-

tendre la grande voix de la vérité à ceux-là même qui venaient la combattre!

L'Église d'Espagne devant les Visigoths.

Les Goths furent les premiers des barbares qui firent irruption sur les terres de l'Empire que ne défendait plus Théodose. Partagés en deux grandes familles, les Goths de l'Est et ceux de l'Ouest, ils traversèrent la Germanie sous la conduite de chefs intrépides, et vinrent s'établir dans les plus belles provinces de l'Italie et de la Gaule. Quand l'ingratitude eut brisé l'épée de Stilicon, les Visigoths franchirent les Pyrénées, et après de longues luttes avec d'autres barbares, ils demeurèrent seuls possesseurs de l'Espagne. Là, les attendait le christianisme orthodoxe pour en faire des hommes nouveaux. Là, ils allaient trouver ces pontifes, ces maîtres charitables qui leur feraient connaître des biens plus purs que le sac des villes et la possession de la terre.

Malgré les invasions successives des races germaines et les bouleversements de la conquête, la civilisation latine n'était point encore disparue de l'Espagne. Moins que toute autre, cette contrée semble s'être ressentie des agitations qui suivirent le démembrement de l'Empire. Peut-être dut-elle à la force naturelle de son caractère de ne point s'enfoncer si avant dans les ténèbres de l'ignorance; peut-être aussi les dispositions de ses nouveaux maîtres hâtèrent-elles son réveil. On dit que les Visigoths étaient les moins violents des barbares; ils avaient

du goût pour les arts des Romains; leur chef Ataulfe aimait à se revêtir de la toge et à se parer des insignes de la dignité consulaire. Cette famille de beaux esprits qui honorèrent la décadence latine s'était perpétuée dans les provinces de l'Ibérie. A leur arrivée, les Goths y trouvèrent des rhéteurs estimables, des évêques instruits, qui s'appliquèrent à leur faire goûter l'étude des lettres et les saints enseignements de la foi. C'étaient Orentius et Draconce, poëtes renommés en leur temps, Idace de Lemica, Martin de Dumium l'apôtre des Suèves, Apringius de Béja, Jean de Biclar, Montanus de Tolède, Sévère de Malaga, Eutrope de Valence, Turribius d'Astorga, Artémius de Tarragone, Licinien de Carthagène, Juste d'Urgel, Nébridius de Barcelone, et d'autres saints personnages dont l'histoire de l'Église et de la littérature ont conservé le souvenir [1].

Séville.

Mais c'était surtout de la métropole de la Bétique que devait sortir la lumière qui éclaira les Goths. Fondée, dit-on, dans les temps les plus reculés, par l'Hercule tyrien, l'antique cité d'Hispalis avait vu sa gloire grandir avec la fortune des Romains. César, qui la soumit après la défaite des fils de Pompée, lui accorda de nombreux priviléges, et voulut même lui imposer le nom de Romula en souvenir de l'alliance qui l'unissait désormais aux Latins. Plus tard, Constantin en fit la capitale de

[1] Masdeu, *Historia critica de España*, tom. XI.

toute l'Espagne, et les rois visigoths y fixèrent aussi le siége de leur empire avant de le transférer à Tolède[1]. C'était là que s'étaient réfugiées les lettres au sixième siècle; c'était à Séville que l'Église comptait ses plus savants docteurs et ses plus illustres pontifes; Séville, la reine de l'Océan, devant laquelle toutes les autres cités de l'Espagne doivent abaisser leurs faisceaux; Séville[2], que devraient envier tous les rois; Séville[3], le séjour favori de la muse ibérienne, et qui, au moyen âge, disputait à Cordoue le titre d'Athènes de l'Occident[4].

Commencements de saint Léandre.

Ce fut une illustre famille de cette métropole qui fournit aux barbares leurs plus savants maîtres, et jeta les fondements de l'école andalouse. Un homme de race latine, Sévérien, que quelques auteurs ont fait duc de Carthagène et parent de Théodoric l'Os-

[1] Rodrig. Caro, *Antiguedades de Sevil.*; cap. XIX. — Florez, *España sagr.* tom. IX, p. 78. Su antiguedad es tan remota, que ha dado lugar à que unos la reduzcan à Hercules, otros à Baco, otros à los Caldeos, otros al rey Hispan y primitivos Hiberos, ò à los Spalos, pueblos de la Scithia. Lo mas comun es redurcirla à Hercules. La misma ciudad de Sevilla lo tiene assi recibido, publicando en una de sus puertas :

Condidit Alcides : renovavit Julius urbem :
Restituit Christo Ferdinandus tertius heros.

[2] Jure mihi post has memorabere nomen Hiberum
Hispalis, æquoreus quam præterlabitur amnis,
Submittit cui tota suos Hispania fasces.

(Auson. *Parentales.*)

[3] Le proverbe espagnol dit : *Que no deve llamarse rey, el que no lo es de Sevilla.*

[4] Voy. dans Caro, *Antigued. de Sevil.*, tous les titres fastueux dont cette métropole a été décorée.

trogoth, eut de sa femme Turtur cinq enfants. Théodora, l'aînée des filles, devint reine, partagea le trône de Leuwigilde, et donna le jour aux premiers princes catholiques de l'Espagne, Herménégilde et Reccarède. La seconde, Florentine, demeura vierge et passa sa vie à seconder les travaux de ses trois frères Léandre, Fulgence et Isidore. Les persécutions de l'arianisme ayant forcé le chef de cette noble lignée de quitter sa patrie, il vint chercher un asile dans la capitale même des Visigoths, où naquirent les derniers de ses fils[1].

Son éducation. — L'école du palais chez les Visigoths.

Léandre, l'aîné de la famille, montra de bonne heure des dispositions non moins grandes pour la science que pour la piété, et son père se fit un devoir de lui procurer des maîtres capables de les seconder[2]. Quelques hagiographes ont prétendu qu'au sortir de cette éducation domestique, il fut envoyé à la cour pour perfectionner ses études, et attaché à une école qui se tenait dans le palais même du roi. C'était l'usage, en effet, chez les races barbares d'envoyer les fils des nobles auprès du chef principal de la tribu, qui les faisait élever sous ses yeux et les associait à ses combats et à ses plaisirs. La *recommandation* est une vieille institution germanique à laquelle Tacite[3] lui-même fait allusion ;

[1] Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana vetus*, lib. IV, cap. IV.

[2] Voy. Tamayo de Salazar, *Martyrol. hispan.* XVII februar.

[3] Taciti *Germania, XIII* : « Insignis nobilitas, aut magna patrum merita, principis dignationem etiam adolescentulis assignant. Cæteris ro-

avait été transplantée sur le sol de la conquête, ongtemps elle fut en honneur chez les peuples ıus des bords de l'Elbe et du Danube. Le savant eur de la vie de saint Léger[1] nous a fait contre une école de ce genre qui existait dans le ais des Mérovingiens ; il n'y aurait rien d'étonıt d'en rencontrer une semblable dans la cour rois visigoths. Plusieurs de ces monarques fut des princes aussi lettrés que Dagobert ; Euric Alaric II s'étaient même fait connaître au delà frontières de leur royaume par leurs recueils législation. Nous savons d'ailleurs, par les susotions des conciles de Tolède, qu'il y avait dans demeures royales un grand nombre de comtes le palatins, et il est vraisemblable qu'ils trouent au palais une instruction qu'ils n'avaient pu ıpléter au foyer domestique.

Sa retraite.

Quoi qu'il en soit, Léandre, dégoûté du monde, etira bientôt dans la retraite pour y vaquer plus oisir à la prière et à l'étude. Ces désertions de our pour la solitude étaient fréquentes dans ces ıps de foi austère ; le fils de Sévérien ne fut pas eul qui préféra le service du roi du ciel à celui princes de la terre. Helladius son ami, jeune atin de haut mérite, allait aussi vers les mêmes

oribus ac jampridem probatis aggregantur, nec rubor inter comites ıci. »

[1] Dom Pitra, *Vie de saint Léger*, chap. II et III.

temps se préparer, loin du tumulte des passions et du monde, à gouverner dignement un jour l'Église de Tolède.

Cette retraite de Léandre a fait croire à plusieurs qu'il avait professé la vie monastique, et Mabillon, appuyant les prétentions de son ordre, le fait avec Martin abbé de Dumium, le propagateur de la règle de saint Benoît en Espagne[1]. Le savant Arevalo[2] pense cependant que la discipline du patriarche du mont Cassin n'a pu s'introduire sitôt au delà des Pyrénées, et il croit que ce que dit Isidore du monachat de son frère doit s'entendre de la vie cénobitique. Toujours est-il que la vertu et la science du nouveau solitaire ne lui permirent pas de se dérober longtemps à l'estime publique, et, à la mort de l'évêque Étienne, il fut élevé, vers l'an 579, sur le siége métropolitain de Séville[3].

Son épiscopat. — Fondation de l'École de Séville.

Placé à la tête de l'Église d'Espagne, le nouveau pontife comprit toute l'importance de sa mission, et il s'appliqua tout entier à ramener son peuple à la foi catholique. L'étude des lettres était alors un moyen dont les évêques se servaient avec succès pour la conversion des barbares. En leur apprenant les langues que la religion avait consacrées, ils les initiaient au dogme chrétien, et en leur commentant les livres de l'Écriture, les homélies

[1] Mabil. *Annal. Benedict.* sæculum primum.

[2] Faustin. Arevalo, ad opera *S. Isid. Hispal.* prolegom., cap. XIX.

[3] Florez, *España sagrada*, tom. IX, p. 160.

ou les poëmes des écrivains ecclésiastiques, ils les habituaient insensiblement à goûter la morale qui s'y trouvait contenue. Léandre résolut donc de donner un soin spécial à l'instruction de la jeunesse gothique, et il établit à cette fin, près de sa demeure, et, sans doute, dans quelque dépendance de cette église de Séville que la vénération des peuples avait surnommée la sainte Jérusalem, une école où l'on enseignait aux jeunes gens les lettres divines et humaines [1]. Cette pensée n'était pas nouvelle en Espagne. Déjà le second concile de Tolède avait fait une obligation aux évêques de créer des écoles dans leurs diocèses, et de faire élever sous leurs yeux les élèves qu'ils destinaient au sacerdoce [2]; mais les malheurs des temps et les vexations des ariens avaient retardé l'exécution de ce sage décret, jusqu'au jour où Léandre essaya de rétablir dans sa patrie les traditions de la science et la pureté de la foi.

La nouvelle école de Séville avait été formée sur le modèle des institutions de ce genre que l'on voyait depuis deux siècles dans les églises d'Occident. Elle ressemblait à ces écoles d'Afrique qui florissaient sous saint Augustin, et à celles que Fulgence de

[1] Bolland. *S. Isid. vita*, 4 april. — Faustin Arevalo, ad oper. *S. Isid. Hispal.* Prolegom. pars prima.

[2] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* II, can. I. De his quos voluntas parentum a primis infantiæ annis clericatus officio manciparit, hoc statuimus observandum : ut mox detonsi vel ministerio electorum cum traditi fuerint, in domo ecclesiæ, sub episcopali præsentia a præposito sibi debeant erudiri.....

Ruspa et quelques autres disciples du grand docteur d'Hippone étaient venus établir, après l'arrivée des Vandales, dans les îles de la Méditerranée. L'évêque en était le chef et le premier professeur ; il présidait les divers exercices, et quand ses fonctions l'appelaient au dehors, il était remplacé par un des plus anciens prêtres de son église.

Léandre, quoique fort instruit lui-même, s'était entouré d'hommes savants et versés dans la connaissance des langues. Le chanoine de Léon, qui écrivait sous le règne de Bérangère de Castille les faits et gestes de saint Isidore, nous apprend que ce fut de ces maîtres que le grand patron des Espagnes reçut cette science qui devait en faire l'ornement de son siècle [1]. Le nom de David est même donné, par l'auteur apocryphe de la Chronique de Maxime de Saragosse, à l'un de ces collaborateurs de l'évêque de Séville [2].

Saint Isidore à l'école de son frère.

Isidore fut, en effet, le disciple chéri de Léandre qui lui servit de père et eut toujours pour lui une affection singulière. « Je vous prie, écrivait-il à la vierge Florentine, sa sœur, de vous souvenir de moi dans vos oraisons, et de ne point oublier notre jeune frère Isidore. Nos parents nous l'ont con-

[1] Canonicus Legionensis, forte Lucas postea episcopus Tudensis, *Vita S. Isid. Hisp.* apud Arevalo, *Isidoriana*, append. II : « Post hoc puer concito gressu revertitur Hispalim, seqüe magistrorum disciplinis subdidit cum humili devotione. » Cf. Bolland. *Act. S. Isid.* 4 april.

[2] Maxim. Cæsaraug. *Chron.* an. 568.

é, et ils sont retournés au Seigneur, sans crainte pour ce dernier enfant qu'ils laissaient à la garde d'une sœur et de deux frères. Vous savez que je l'aime comme un tendre fils; rien au monde ne n'est plus cher que lui, et j'emporterai au tombeau cette affection paternelle [1]. » Sans doute que le saint évêque avait déjà reconnu les éminentes qualités de son frère, et l'espoir de le voir un jour l'appui et l'ornement de son Église redoublait sa tendresse.

Cet amour qu'il portait à son jeune disciple ne l'empêchait pas de surveiller ses travaux avec une juste sévérité. « Il usait de la verge, écrit le chroniqueur, et il n'eut pas lieu de s'en repentir [2]. » Il paraît cependant que son élève ne goûtait pas trop ce genre de correction, et la crainte de la férule du maître, jointe à l'aridité des premières études, lui inspirait quelquefois de fâcheuses résolutions. On raconte à ce sujet [3], que le jeune Isidore, trouvant très-peu d'attraits aux éléments des lettres, et redoutant le fouet du grammatiste, s'enfuit un jour secrètement de l'école. Après avoir erré longtemps dans la plaine, il s'arrêta, exténué

[1] S. Leand. Hispal. Oper. *Regula ad Florent.* apud Galland. *Biblioth.* tom. XII.

[2] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* append. II : Non parcebat virgæ, et laudatus est in illo.

[3] *Ibid.* Cf. Roder. Cerratensis, *S. Isid. Vita,* apud Areval. *Isidorian.* cap. XIV. — Ribadaneyra, *Flos Sanctor.* 4 avril. — Ozanam, *Civil. chrét.* p. 401.

de fatigue et de soif, auprès d'un puits, et en se reposant, il regardait avec curiosité les sillons qui creusaient la margelle. Il ne pouvait se rendre compte d'une chose qui lui paraissait extraordinaire, lorsqu'une femme qui était venue puiser de l'eau en ce lieu, lui expliqua comment la corde, toute faible qu'elle est, avait fini en passant plusieurs fois par user la pierre elle-même[1]. Le jeune fugitif en conclut que l'étude finirait par vaincre la dureté de son esprit et creuser aussi son sillon; il se leva sur-le-champ et retourna auprès de son frère, qui, peu rassuré par une conversion si brusque, le fit enfermer dans une cellule où pendant plusieurs années il reçut les leçons de ces maîtres savants dont Léandre s'était entouré.

Autres disciples de saint Léandre.

Isidore ne fut pas le seul qui vint se former à la nouvelle école d'Hispalis. « Souvenez-vous, écrivait-il plus tard au duc Claude, un des plus vaillants et des plus vertueux palatins de la cour de Reccarède, souvenez-vous de Léandre, notre commun docteur, et attachez-vous de toutes vos forces à sa foi et à sa doctrine[2]. » Des auditeurs plus illustres vinrent aussi s'instruire auprès du saint évêque, et les fruits de cet enseignement

[1] Mariana assure que de son temps l'on montrait encore un fragment de cette pierre à Séville. Marian. *De reb. Hisp.* lib. VI, cap. 7.

[2] S. Isidor. Hispal. Oper. *Epist. ad Claud. ducem*, edit. Areval. tom. VI : « Memento communis nostri doctoris Leandri, et ejus fidem atque doctrinam pro viribus imitare.

firent bientôt ressentir dans toute l'Espagne. Le roi Leuwigilde, guerrier plein de bravoure, is attaché comme ses prédécesseurs à l'hérésie Arius, avait marié Herménégilde, l'aîné des enants qu'il avait eus de la sœur de Léandre, à gonde, fille de Brunehaut et du roi franc Sigert[1]. Séville, que les monarques visigoths veaient d'abandonner pour Tolède, fut assignée pour ésidence et pour apanage aux nouveaux époux. 'était là que la vérité attendait le fils des rois visioths. Le jeune prince aimait à s'entretenir avec 'évêque son oncle; il venait fréquemment puiser auprès de lui la science qui fait les saints et le courage qui soutient les martyrs[2]. Souvent aussi, son frère Reccarède se dérobait au bruit de la cour et des armes, et ils allaient ensemble s'asseoir à la porte de la cellule d'Isidore pour écouter les conseils que le jeune reclus ajoutait aux instructions de Léandre[3].

Herménégilde et Reccarède.

Les leçons de ces maîtres chrétiens eurent bientôt changé le cœur des deux princes. Herménégilde, entraîné dès lors par la parole persuasive de l'évêque de Séville et les pieuses exhortations de la prin-

1 Marian. *De rebus Hispan.* lib. v, cap. xii.

2 Tamayo de Salazar, *Martyrol. Hispanicum*, 13 april. — Gregor. Magn. Oper. *Dialog.* lib. iii, cap. xxxi.

3 Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* append. ii : « Venerabilis vere rex Reccaredus, juxta cellulam beati viri assidue assidebat; et a fontibus Salvatoris, almo Isidoro effluente, sanctæ Trinitatis fidem piis haustibus per fenestram hauriebat. »

cesse franque son épouse, se déclara ouvertement catholique et protecteur de la foi de Nicée. Son exemple fut suivi par un grand nombre d'ariens que les prédications du zélé pontife avaient également convertis. Léandre, en effet, était un de ces hommes dont le prosélytisme aussi ardent qu'éclairé ne se renfermait pas dans les bornes étroites d'une ville ou d'un intérieur domestique. C'était un de ces apôtres que la Providence ménage à tout un peuple, et que l'acclamation générale d'une grande nation salue du nom de père et de restaurateur de la foi. Aidé dans ses travaux par ses frères et quelques vertueux évêques, tels que Massona de Mérida, on le voyait, comme autrefois le grand Osius, combattre partout l'arianisme, et jamais la complaisance ou la faiblesse ne purent ébranler sa grande âme[1].

Exil de S. Léandre. — Son amitié avec le pape S. Grégoire.

Cependant les épreuves ne lui manquèrent pas. Leuwigilde, irrité de la conversion de son fils et de ses sujets, eut recours à la violence et à la persécution. La prison et l'exil punirent le zèle de ces pasteurs généreux qui avaient fait connaître la vérité à sa famille et à son peuple. On raconte que Massona, le vénérable métropolitain de la Lusitanie, fut conduit à Tolède, et sur son refus de livrer à l'hérétique Sunna son siége et la robe de la vierge

[1] Isid. Hispal. Oper. *De viris illustribus.* — Cf. Bolland. *Acta S. Leand.* 27 januar. — Quintanadueñas, *Santos de Sevilla.*

Eulalie, patronne de son église, il fut attaché à la queue d'un cheval indompté. Mais l'animal, déposant sa férocité à l'aspect du vieillard, se courba devant lui et le chargea sur sa croupe[1]. Léandre fut banni, et il s'embarqua pour Constantinople avec Licinien de Carthagène. Il s'était dirigé à dessein vers cette ville afin d'intéresser la pitié des empereurs grecs en faveur de son jeune disciple, le prince Herménégilde, et lui obtenir quelques secours pour résister à l'attaque que son père méditait contre lui[2].

Une grande consolation l'attendait sur la terre d'exil. Il rencontra à Byzance un jeune homme avec lequel il se lia de la plus étroite amitié[3]. C'était l'apocrisiaire du pape Pélage II, le diacre Grégoire, qui devait bientôt monter sur la chaire pontificale et faire refleurir aussi la foi et les lettres en Italie. L'affection n'est durable que dans les âmes vertueuses; aussi celle de Grégoire et de Léandre ne se démentit-elle jamais. « Avec quelle ardeur ai-je soif de vous voir, lui écrivait plus tard l'évêque de Rome en lui envoyant ses livres des *Morales sur Job;* avec quel désir mon âme se sent entraînée vers la vôtre, vous dont j'ai lu l'amour extrême dans ces lettres que vous m'avez envoyées et que

[1] Paulus Emeritanus, *Patrum Emeritens. Vitæ, vita Massonæ.*

[2] Marian. *De rebus Hispan.* lib. v, cap. xii. Areval. *Isidorian*, cap. xviii.

[3] Bolland. *Act. S. Leand.* 27 januar.

votre cœur avait dictées ! Pourquoi faut-il que l'éloignement des terres me sépare de vous, et pourquoi les sollicitudes qui m'accablent dans le gouvernement de l'Église me forcent-elles d'écrire si brièvement au plus cher de mes amis ? »

« Quoique vous soyez absent de corps, lui mandait-il dans une autre circonstance, je vous vois toujours présent devant moi, et les traits de votre visage sont gravés au fond de mon cœur[1]. » Sentiments délicats qui rappellent l'amitié qui, sur cette même terre de Grèce, avait uni autrefois deux pontifes non moins illustres !

Léandre servait encore son Église du fond de sa retraite. Au milieu des tribulations de l'exil il tournait les yeux vers cette Espagne qui avait si mal récompensé ses travaux. Il écrivait aux évêques pour soutenir leur courage et les fortifier contre les dangers de la séduction ; il exhortait Isidore à ne pas craindre la mort, et composait contre les hérétiques des livres que nous n'avons plus, mais qui au rapport de son frère, étaient remarquables par une heureuse application des saintes Écritures et une grande force de raisonnement[2].

Légende de S. Herménégilde.

De son côté, Leuwigilde ne cessait de persécuter les catholiques. Son indignation contre son fils surtout ne connut bientôt plus de bornes. Excité

[1] Gregor. Mag. Opera, *Epist. ad Leand. Hispal.* lib. v, 49 ; t. 43. Edit. des Bénédict.

[2] Nic. Antonio, *Biblioth. Hispan. vetus*, lib. iv, cap. iv.

par sa seconde femme Galswinde, il entreprit de dépouiller Herménégilde de son apanage et même de le priver de la vie [1]. S'il faut en croire la légende [2], il lui écrivit une lettre dans laquelle, mêlant la douceur aux menaces, il le pressait de renoncer aux enseignements de Léandre et de revenir à la foi d'Arius. « Téméraire, lui disait-il en finissant, oses-tu bien abandonner une croyance à laquelle la nation des Goths doit l'éclat de son nom et la grandeur de sa fortune? Est-ce ainsi que tu oublies les traditions de tes aieux? Comment as-tu pu aimer une doctrine qui sépare le fils de son père et change leur amour en une haine implacable! Reviens Herménégilde, reviens à de meilleurs sentiments, je te le conseille, je te l'ordonne; rejette loin de toi des pensées pernicieuses. A ces conditions, le pardon te sera accordé; mais si tu refuses de m'obéir, si tu me forces à recourir aux armes, prends garde qu'au jour de ta détresse tu n'invoques en vain la miséricorde paternelle [3].

Ces paroles contristèrent le cœur du jeune prince, mais il n'en demeura pas moins inflexible dans sa résolution. Il fit savoir à son père, que, malgré le respect qu'il devait à sa volonté, il ne pouvait lui sacrifier sa foi, et qu'il était prêt à lui donner sa

[1] Marian. *De reb. Hispan.* lib. v, cap. XII.
[2] *Martyrolog. Hisp.* 13 april.
[3] *Ibid.*

vie plutôt que de la souiller par un lâche parjure [1].

Leuwigilde sentant alors son courroux redoubler, lève contre son fils l'étendard d'une guerre sacrilége, et vient l'assiéger dans Séville. Il avait eu soin auparavant de corrompre les mercenaires grecs qui avaient suivi le parti d'Herménégilde, et de détacher de sa cause un grand nombre de catholiques, en réunissant à Tolède un concile d'évêques ariens qui avaient, en apparence, aplani toutes les difficultés dogmatiques. Le jeune prince, enfermé dans sa capitale, fit passer dans le camp de ses auxiliaires, qu'il croyait fidèles, la vertueuse Ingonde son épouse, et Théodoric son fils nouveau-né. Il résolut ensuite de se défendre jusqu'à la mort, avec les quelques amis qui voulaient partager sa malheureuse fortune. Une année entière il tint contre l'armée de son père; mais celui-ci ayant intercepté le cours du Bétis et affamé Séville, la résistance ne fut plus possible. Herménégilde se retire alors dans la ville d'Osset, où l'on disait que chaque année le baptistère se remplissait d'une eau merveilleuse. La trahison ne lui permit pas longtemps de se maintenir dans une position où il pouvait se défendre. Voyant alors que tout espoir de salut était perdu, il se réfugia dans un temple voisin, espérant que la colère de son père respecterait peut-être la sainteté de cet asile.

[1] *Martyrol. Hisp.* 13 april.

C'est là que Reccarède, qui prenait part à regret à cette guerre parricide, vint trouver son malheureux frère, pour l'engager à implorer de son vainqueur un pardon qu'il lui promettait en son nom. Herménégilde vint donc se jeter aux pieds de son père, qui le reçut avec bonté et lui donna le baiser de la réconciliation. Ce n'était là qu'une feinte cruelle : il ne fut pas plus tôt en la possession de Leuwigilde, que ce père barbare le fit dépouiller des marques de la royauté, le chargea de fers et le fit conduire à Séville, où il fut enfermé dans une étroite prison.

Alors, poursuit la légende[1], le jeune martyr, dédaignant les royaumes périssables de la terre, commença à ne plus s'occuper que des immortelles espérances du ciel. Il considéra ses chaînes comme un cilice salutaire, et son cachot comme un lieu d'expiation où il devait achever la purification de son âme.

Les fêtes de Pâques étant arrivées, son père, plus cruel encore envers son âme qu'envers son corps, lui envoya un évêque arien pour lui offrir un ministère sacrilége. Mais le jeune confesseur le repoussa, et se mettant à genoux, il offrit sa tête en silence à la hache des bourreaux. Aussitôt les anges se mirent à célébrer son triomphe, et l'on entendit dans la prison un chant mélodieux qui ré-

[1] *Martyrol. Hisp.* 13 april. — Cf. Ribadaneyra, *Flos sanctor.*, 13 april.

pétait les combats et la gloire du héros qui maintenant était véritablement roi. On dit que longtemps après, l'on voyait au milieu des ténèbres de la nuit, une lumière éclatante qui brillait sur son tombeau et semblait indiquer aux chrétiens le culte que méritait sa mémoire. Le légendaire ajoute que la malheureuse Ingonde, conduite par ses traîtres gardiens vers Constantinople, succomba sur la terre d'Afrique à ses infortunes et à ses douleurs[1].

Rappel de S. Léandre. — Conversion des Visigoths.

Leuwigilde ne jouit pas longtemps de sa cruelle victoire. Attaqué d'une maladie terrible, et où l'on croyait apercevoir la main vengeresse de Dieu, il fut conduit aux portes du tombeau. Le repentir semble avoir purifié les derniers moments de sa vie, bien que saint Grégoire ait douté de la sincérité de sa pénitence[2]. Il ordonna sur son lit de mort qu'on rappelât les évêques persécutés, notamment Léandre et Fulgence, son frère, qu'il donnait pour conseillers et pour tuteurs à son fils Reccarède[3].

De retour de l'exil, Léandre continua auprès du nouveau roi et de son peuple son ministère de docteur et d'apôtre, et il eut bientôt la consolation

[1] *Martyrol. Hisp.* 13 april. — Marian. *De rebus Hispan.*, lib. v, cap. xii.

[2] Gregor. Mag. *Dialog.* lib. iii, cap. xxxi ; nec tamen usque ad obtinendam salutem pœnituit.

[3] *Ibid.* — Florez, *Espan. sagrada*, tom. ix, p. 183.

de voir ses enseignements couronnés d'un plein succès. Reccarède, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques et à celles de l'État, voulut régler aussi celles de sa conscience [1]. Au mois de mai de l'an 589 de notre ère, il réunit à Tolède un concile auquel assistèrent les évêques de l'Espagne et de la province narbonnaise, au nombre de soixante-deux. On y remarquait les confesseurs de la foi sous le dernier règne, Massona de Mérida, Euphémius de Tolède et Léandre, qui présida l'assemblée en qualité de primat.

Dès l'ouverture de la première session, le roi se présenta devant les Pères, et après leur avoir fait connaître sa résolution d'embrasser la religion catholique, il lut à haute voix sa profession de foi, et la signa, en ces termes : « Moi, Flavius Reccarède roi, ai souscrit de ma main à cette confession de la véritable foi que l'Église enseigne dans tout l'univers. Je veux, avec la grâce de Dieu, la conserver dans mon cœur et l'affirmer de ma bouche [2]. » La reine Badda, son épouse, les principaux palatins du royaume et quelques évêques ariens firent aussi leur abjuration ; après quoi Léandre prenant la parole : « Réjouis-toi, ô Église, s'écrie-t-il, et fais entendre un cantique de

[1] Mariana, *De rebus Hispan.* lib. v, cap. XIII.

[2] Saenz de Aguirre, *Collectio maxima Concil. hispan. Acta Conc. Tolet.* III : Ego F. Recaredus rex, fidem hanc sanctam et veram confessionem, quam una per totum orbem catholica confitetur Ecclesia, corde retinens, ore affirmans, mea dextera, Deo protegente subscripsi.

jubilation ; lève-toi, ô épouse du Christ, revêts le bouclier de ta force et entonne un chant d'allégresse, parce que ta tristesse a été changée en joie, et l'habit de ton deuil en un manteau de triomphe! Voici que tout-à-coup ta stérilité a cessé, et tu as engendré, dans un seul enfantement, des peuples nombreux au Christ ton Seigneur. Tu sais t'enrichir, ô Église, de tes propres dépouilles et retirer même du profit de tes pertes ; car, telle est la puissance de l'Époux dont la main te dirige, que s'il te laisse un moment humilier, il ramène bientôt à tes pieds les ennemis qui avaient ravagé ton héritage. Ainsi, le laboureur ne regrette point la semence qui lui rapportera plus tard au centuple, et ne s'impute point à dommage le grain qu'il ne perd que pour un moment. Et toi aussi, sèche tes pleurs ; puisque la moisson est venue ; ne verse plus de larmes, puisque tu vois revenir dans ton sein ceux qui t'avaient pour un temps délaissée[1]. »

Le pieux évêque poursuit cet hymne biblique avec tout l'enthousiasme que peut inspirer une victoire qui a coûté de longues fatigues, et il le termine en appelant toutes les bénédictions de la terre et du Ciel sur le roi et la nation, qui voulaient désormais s'honorer du titre de catholiques[2].

Léandre s'empressa de faire connaître ce grand

[1] S. Leand. oper. *homilia ad Conc. Tolet.*, III, apud Galland, *biblioth.* tom. XII.

[2] *Ibid.*

événement à son ami le pape Grégoire, qui lui écrivit une lettre de félicitation et lui envoya le pallium [1]. Il retourna ensuite dans son église, où il s'occupa d'assurer la persévérance de la foi qu'il avait si victorieusement prêchée. Son école fixa de nouveau son attention, et il y rétablit l'enseignement que la persécution l'avait forcé d'interrompre. Il retira Isidore des luttes de l'apostolat, pour le faire rentrer dans sa cellule et reprendre ses études. Le chroniqueur ajoute que cette retraite déplaisait au roi et au peuple, qui aimaient à entendre la voix éloquente du jeune prédicateur; mais le saint vieillard ne se laissa point toucher par ces considérations : il appliqua son frère à de nouveaux travaux littéraires, afin de le rendre plus capable de remplir la grande mission à laquelle il semblait bientôt destiné [2].

Dernières années de S. Léandre.

Cependant les années, et les infirmités qui en sont la suite, faisaient pressentir à Léandre sa fin prochaine. Dans une dernière lettre, que saint Grégoire et ceux qui l'entouraient avaient lue avec une profonde émotion, il se plaignait des douleurs rhumatismales qui le tourmentaient, et il annonçait à son ami que bientôt il toucherait au terme de sa laborieuse carrière. Ce grand pape, atteint lui-même des mêmes infirmités, lui écrivit [3] pour

[1] Florez, *España sagrada*, tom. IX, p. 167.
[2] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Arevalo *Isidorian.* append. II.
[3] S. Gregor mag. oper. *Epist.* lib. IX, 121.

le consoler et épancher une dernière fois la tendresse de son âme dans le cœur du saint évêque de Séville, qui ne tarda pas, en effet, à échanger contre une vie meilleure les souffrances et les tribulations de sa longue existence.

Ses écrits.

Des divers écrits de saint Léandre, il ne nous reste que l'homélie qu'il prononça au troisième concile de Tolède, et la *Règle religieuse*, qu'il composa pour la vierge Florentine [1]. S'il faut en juger par cette dernière pièce, l'apôtre des Goths était un homme de mœurs douces et pacifiques. Il y règne constamment une simplicité et un abandon affectueux, qui la font lire avec ce charme particulier qui s'attache toujours aux paroles qui partent du cœur. « Ne cherche point, dit-il à sa sœur bien-aimée, en jouant sur le nom de leur mère Turtur, ne cherche pas à t'envoler du nid où la tourterelle repose ses petits. Tu es fille de l'innocence et de la candeur, toi qui as eu la tourterelle pour mère. Mais aime aussi l'Église, cette autre tourterelle mystique, qui t'engendre tous les jours à Jésus-Christ. Qu'elle soit ton modèle, qu'elle te soit plus chère que celle qui te donna la vie. A côté d'elle, tu n'auras rien à craindre des tourbillons et des tempêtes du monde. Repose sur le sein de cette tourterelle spirituelle, comme tu dormais autrefois sur le cœur de celle qui prit soin de ton enfance [2]. »

[1] Nic. Anton. *Biblioth. hispan. vet.*, lib. IV, cap. IV.

[2] Leand. Hispal, oper. *regula ad Florent.*, cap. XXI, apud Galland.

Tous les membres de cette illustre famille se distinguaient autant par leur amour des lettres que par leur vertu. Florentine, qui avait secondé les efforts de ses frères dans le rétablissement des études, cultiva la poésie sacrée, et l'on dit que les chants de la recluse andalouse étaient empreints des sentiments les plus affectueux [1]. On vante beaucoup aussi le savoir et la sainteté du frère puîné de Léandre, Fulgence, qui fut évêque d'Écija ou peut-être de Carthagène. Son histoire est intimement liée à celle de son aîné; il partagea ses combats et ses victoires, et prit une part active aux travaux littéraires de l'apôtre des Goths. On manque de détails plus précis sur sa vie, et il n'y a guère qu'une question de critique qui s'agite autour d'un des noms les plus vénérés de l'Andalousie. Tous les écrivains qui parlent de Fulgence louent sa science autant que sa vertu; plusieurs savants espagnols prétendent avoir vu des ouvrages qui lui étaient attribués [2]; on lui donne le titre de docteur dans les anciens bréviaires de sa patrie, et cepen-

S. Fulgence d'Écija.

Biblioth. tom. XII : Noli ab eo avolare nido, quod invenit turtur, ubi reponat pullos suos. Simplicitatis filia es quæ turture matre nata es. Turturem pro matre respice. Turturem pro magistra attende, et quæ te Christo quotidie affectibus generat, chariorem qua nata es reputa matrem : ab omni procella, ab omni mundano turbine in ejus te sinibus conde. Sit tibi suave ejus lateri adhærere. Sit tibi dulce ejus gremium jam provectæ quod erat infanti gratissimum.

[1] Juan Andrès, *Storia d'ogni letteratura*, Édit. de Parme, tom. I.

[2] Voy. sur cette discussion, Florez, *España sagrada*, tom. X, p. 91. — Nic Antonio, *Biblioth. hispan vet.*, lib. V, cap. I.

dant, il ne nous reste de lui qu'une pièce d'une authenticité fort contestable, insérée sous le nom de *Confession* dans le martyrologe espagnol. Ne serait-il pas possible qu'une ressemblance de nom l'eût fait confondre avec saint Fulgence de Ruspa qui vivait quelques années auparavant, et qu'on eût assigné à l'évêque africain quelqu'un des ouvrages de l'évêque andaloux. Ce doute qui nous était venu dans l'esprit, et que nous avons trouvé depuis partagé par des critiques fort compétents, était encore confirmé par la similitude des titres que l'on donne aux écrits des deux Fulgence. De part et d'autre ce sont des défenses de la foi catholique contre les ariens, des commentaires sur les saintes Écritures, et il se pourrait qu'on eût pris pour l'œuvre d'un seul ce qui était l'œuvre d'auteurs différents. On a quelquefois aussi attribué à notre saint des livres de mythologie et de grammaire, adressés au rhéteur Chalcide, mais il paraît qu'ils appartiennent à un autre Fulgence surnommé *Plantiades*, qui vivait à Carthage au sixième siècle, et que l'on croit avoir été évêque de cette ville.

CHAPITRE II.

GRAND DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — SAINT ISIDORE ET SES DISCIPLES.

Premières années de S. Isidore. — Récits merveilleux.

L'œuvre de civilisation et de renaissance littéraire que saint Léandre avait commencée dans l'Espagne gothique fut continuée avec un succès remarquable par son frère Isidore. C'est à lui et à ses disciples que l'école de Séville dut son éclat; ce sont ses travaux et ceux de ses élèves qui ont fait connaître les études qui se faisaient en Andalousie, et leur ont mérité une honorable mention dans l'histoire des lettres au moyen-âge.

Ce grand homme naquit à Séville, où son père était venu s'établir pour échapper aux vexations des ariens. L'admiration et l'enthousiasme ont multiplié, autour de son berceau, ces prodiges avant-coureurs de la science et de la vertu, dont on ne

manque guère d'embellir les premières années des personnages célèbres. On raconte qu'après sa naissance, sa nourrice l'ayant oublié au pied d'un arbre, un essaim d'abeilles vint se reposer sur la tête de cet enfant merveilleux, et déposer sur ses lèvres ces rayons prophétiques, qui avaient autrefois présagé le génie de Platon et de saint Ambroise[1]. On ajoute que sa sœur Florentine, qui prit soin de son enfance après la mort de leur mère Turtur, le voyait quelquefois s'élever dans les airs et agiter ses mains comme un homme qui lutte et qui veut terrasser un adversaire[2]. On dit encore, que dans le temps qu'il étudiait auprès de son frère, le pape saint Grégoire ayant désiré connaître cet élève dont son ami Léandre lui vantait les progrès surprenants, Isidore partit pour Rome pendant qu'on chantait au chœur de Séville les matines de Noël, et après s'être entretenu avec le pontife, il fut assez tôt de retour pour entonner laudes avec les clercs de sa métropole[3].

Ses études.

Les commencements de ce savant docteur furent

[1] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* append. II. — Cf. Roder. Cerratens. *Vita S. Isid.* ibid. cap. XIV.

[2] Tamayo de Salazar, *Martyr. Hispan.* 4 april.

[3] Canonic. Legion. loco citato. — Cf. Florez, *España sagrada*, tom. IX, p. 193. — Le premier de ces faits merveilleux est rapporté par tous les historiens et hagiographes qui ont parlé de saint Isidore. On le trouvera raconté dans Truxillo, Marietta, Vaseo, Padilla, Villegas, Ribadaneyra, Mariana, Caro, Espinosa, Sandoval, Quintanadueñas, Moralès, Alphonse Spina, Ferreras, Nic. Antonio, etc. Les autres récits sont plus ou moins discutés.

cependant, pénibles et laborieux. Nous avons vu [1] comment il s'était enfui de la maison de son frère, et quelle peine il avait éprouvée pour s'initier aux premiers éléments de la science. Une volonté ferme et un travail sans relâche eurent bientôt, néanmoins, surmonté les difficultés qui le rebutaient; ses facultés intellectuelles se développèrent, et il ne tarda pas à dépasser ses maîtres eux-mêmes. Sa réputation commença dès lors à s'étendre; on venait de loin écouter le jeune écolier, on le faisait disserter sur les sujets les plus relevés, et ses interlocuteurs, aussi bien que ses auditeurs, s'en retournaient tout étonnés de la sagesse de ses réponses [2]. A l'âge où les autres enfants ne songent qu'aux bagatelles et aux amusements, Isidore avait déjà parcouru le *trivium* et le *quadrivium*, les livres des philosophes et les traités des législateurs. Aussi, poursuit le chroniqueur [3], on pouvait déjà admirer en lui l'élévation de Platon, la science d'Aristote, l'éloquence de Cicéron, la lecture de Chalcentère [4], l'érudition d'Origène, la gravité de Jérôme, la doctrine d'Augustin et la sainteté de Grégoire. On dit même que ce dernier ayant lu une lettre d'Isidore, dont les pensées et le style

[1] Voyez chap. I.

[2] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* loco cit.

[3] *Ibid.*

[4] *Chalcenterus* (entrailles d'airain). C'est le surnom que l'antiquité, au rapport de Suidas et de saint Jérôme, avait donné à Didyme d'Alexandrie, à cause de son application à l'étude.

étaient également remarquables, s'était écrié dans un enthousiasme prophétique : « Voici un autre Daniel, voici quelqu'un qui dépassera Salomon. *Ecce alter Daniel, ecce plus quam Salomon hic!* »

Son monachat. La vie studieuse et retirée que saint Isidore mena dans sa jeunesse a donné lieu aux mêmes controverses que la retraite de Léandre son frère. Au seizième siècle, tous les moines d'Espagne ont réclamé pour leur ordre un religieux aussi capable de leur faire honneur. Les carmes l'ont disputé aux bénédictins, les clercs et chanoines de saint Augustin l'ont revendiqué pour eux; et malgré les assertions un peu intéressées de Mabillon [1], non-seulement l'ordre qu'embrassa le jeune étudiant de Séville, mais son monachat lui-même restent encore fort douteux [2].

Son apostolat. Isidore mit de bonne heure ses connaissances au service de son pays. Associé aux travaux et aux persécutions de ses frères, il apporta à la conversion des Goths toute l'ardeur d'une conviction de famille et toute la générosité d'un apôtre. A peine admis aux premiers ordres de l'Église, il suit son évêque, comme autrefois Athanase, dans les conciles et les assemblées publiques, et le clerc de Séville ne le cède ni par l'intelligence ni par la doctrine au diacre d'Alexandrie. Comme lui, on le voit confondre les arguments du mensonge et les

[1] Mabil. *Annal. Benedict.* sæc. prim.
[2] Areval. *Isidor.* cap. xix.

fausses interprétations de l'erreur; comme lui, il est entouré de la vénération du peuple et des bénédictions des confesseurs de la foi. « Il éblouissait les ariens, dit le chanoine de Léon, par les éclairs de ses pensées, et les écrasait sous le tonnerre de sa parole[1]. » C'est lui, qui pendant l'exil de son frère, soutint les intérêts de l'Église opprimée, et prémunit les fidèles contre les séductions de l'hérésie; aussi, lorsque ce grand pontife vint à manquer à l'Espagne, Isidore parut seul digne de s'asseoir sur son siége[2].

Son épiscopat.

L'épiscopat de ce grand homme, qui dura près de quarante ans, fut fécond en heureux résultats pour l'Église et pour la société. Plein de zèle et d'amour pour son peuple, le nouvel évêque de Séville ne négligea rien pour hâter ses progrès dans la civilisation et dans la foi. Il fit de sages règlements pour prévenir les abus, tint des conciles pour maintenir l'intégrité de la doctrine chrétienne, et se montra partout le défenseur du droit et de la justice. Ses prédications apostoliques achevèrent de détruire les restes de l'arianisme, et sa vigilance

[1] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* append. II. Ce n'est pas seulement avec les Ariens que le chroniqueur met aux prises le grand docteur de l'Espagne, mais avec Mahomet lui-même. Selon son récit, répété plus tard par quelques autres auteurs, le prophète de Médine, étant venu en Andalousie pour y semer ses erreurs, il y rencontra le jeune Isidore, qui dévoila si bien ses mensonges, que l'imposteur n'eut rien de plus pressé que de se faire transporter par le diable de l'autre côté du détroit. — *Voy.* Areval. *Isidorian.* cap. XXV.

[2] Florez, *Esp. sagr.* tom. IX, pag. 193.

étouffa en naissant les erreurs des hérétiques *acéphales* [1], qui avaient un moment troublé le midi de l'Espagne. On dit que de fréquents miracles donnaient à sa parole, par elle-même très-persuasive, une force et une autorité nouvelle. Plus d'une fois le Ciel s'ouvrit à ses prières pour laisser tomber sur les campagnes arides une pluie bienfaisante, plus d'un infirme lui dut la santé du corps avec celle de l'âme; la mort même obéit à sa voix, et plus d'une mère sécha ses larmes en voyant revivre le fils qu'elle accompagnait au tombeau [2].

Il développe l'école de Séville.

Celui qui avait cultivé les lettres avec tant de succès, ne pouvait manquer de favoriser l'extension des études, lorsque sa haute position dans l'Église eut augmenté son crédit. La science n'est point comme les biens matériels que l'on craint d'amoindrir en les communiquant; elle aime à se répandre et à se propager; c'est le flambeau qui donne volontiers sa lumière, sans rien perdre lui-même de son éclat. Une des grandes sollicitudes d'Isidore fut de continuer l'enseignement de son frère et de procurer à la jeunesse de son pays une instruction chrétienne et solide. Le lieu dans lequel on s'était réuni jusque là, lui parais-

[1] L'hérésie des Acéphales consistait, comme celle d'Eutychès, à nier la dualité des natures en Jésus-Christ.

[2] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* loc. cit. Cf. Bolland. *Acta S. Isid.* 4 april.

sant trop petit, il fit construire en dehors des murs de Séville, un vaste bâtiment, un collége de magnifique apparence, où les jeunes gens pourraient se livrer à loisir à l'étude des sciences sacrées et profanes [1]. Ils y vinrent bientôt en grand nombre, et nous verrons qu'il s'y forma des hommes dont le savoir fut considérable et la renommée fort célébre en Espagne.

Règle de cette école.

Le savant évêque voulut être lui-même le premier professeur de son école. Il appartenait, en effet, à un maître aussi éclairé d'enseigner aux autres ce qu'il avait si bien lui-même étudié [2]. Les élèves l'écoutaient avec une préférence marquée; on se pressait autour de sa chaire pour entendre ses gloses sur l'Écriture sacrée et les poëtes profanes, et l'on aimait à lui faire redire ce qu'il avait une fois commenté [3]. Isidore avait d'ailleurs pour lui, avec les qualités de l'intelligence, l'agrément de la forme extérieure. Il était grand et bien fait, sa

[1] Roder. Cerrat. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* cap. XIV. Circa scholares ita sollicitus erat, ut pater singulorum probaretur. Et, ut removeret ab eis materiam vagandi, extra urbem Hispalensem miræ pulchritudinis construxit monasterium, a quo nulli scholari exeundi ante quadriennium licentiam præbebatur.

[2] Canonic. Legion. *Vit. S. Isid.* loc. cit. Parum enim sibi videbatur vicinis clericis scholaribus providere, quin etiam undique vocaret, ut magis haberet, quibus sua impertiretur beneficia, quos per seipsum in sanctarum Scripturarum paginis erudiret, et temporalibus alimoniis provideret.

[3] *Ibid.* Concurrebant ergo clerici, tantum patrem, non solum audire, verum audire sitientes.

figure franche et ouverte était pleine d'aménité, et il avait sur les lèvres ce sourire confiant qui attire l'enfance [1]. Cependant comme ses occupations pastorales l'appelaient souvent au-dehors, il avait eu soin de s'adjoindre des collaborateurs zélés qui l'aidaient et le suppléaient dans son enseignement. La maison était régie par un archidiacre ou primicier, et tous les écoliers relevaient de ce supérieur qui était ordinairement un des prêtres les plus âgés et les plus expérimentés de la métropole. Un économe était chargé de pourvoir à l'administration temporelle de l'école et de veiller au bien-être des élèves. Isidore n'épargnait rien, du reste, pour procurer à ses disciples des maîtres vertueux et capables : quand il croyait en avoir trouvé quelqu'un selon ses désirs, il se l'attachait par toute sorte de bons offices et récompensait généreusement ses services [2].

Les détails de l'organisation intérieure avaient été également prévus et réglés avec beaucoup de sagesse. La discipline était paternelle ; mais comme c'était des caractères fiers et indépendants qu'il fallait transformer, on l'appliquait avec une grande

[1] Canonic. Legion. *Vita S. Isidori*, loco citato.

[2] *Ibid.* Et quia non semper personaliter, pluribus emergentibus curis, prout optabat, poterat eis continuare doctrinam, ubicumque in lege Dei sedulos, et ad bella spiritalis certaminis aptos speculabatur magistros, multis honoribus attollendo humiliter precabatur, ut sui optati laboris non immemores, in scholaribus docendis continuarent operam efficacem.

fermeté. Les dispositions pénales qui en assuraient le respect étaient sévères, et peut-être les trouverions-nous aujourd'hui un peu rigoureuses. La verge, le fouet et la chaîne étaient employés, et même au besoin l'on contraignait avec des entraves de fer ceux qui étaient indociles [1]. Les corrections étaient d'ailleurs administrées avec énergie, et plus d'un écolier en rappelant ses souvenirs d'enfance, put, sans doute, redire avec le poëte qu'il avait autrefois commenté : *Memini plagosum Orbilium* [2].

La vie commune, la retraite et le silence étaient une règle fondamentale. Les jeunes gens ne devaient point sortir de l'école pour se livrer à la dissipation et perdre un temps nécessaire à l'étude. La naissance ni la richesse n'étaient jamais un motif de préférence : on n'avait de considérations et d'égards que pour le mérite et la vertu. La durée de l'enseignement était de quatre ans, et il n'était permis à personne d'interrompre son cours sans des causes sérieuses. Cette juste sévérité de la règle n'empêchait pas les douces effusions de la confiance et de l'amitié. L'évêque de Séville fut toujours chéri par ses disciples ; ils lui conservèrent jusqu'à la

[1] *Ibid.* Quosdam autem eorum qui ditiores videbantur, et inesse recusabant ministerio ; quos, veritatis spiritu demonstrante, in Ecclesia Dei opere et sermone potentes futuros esse prævidebat ; ne occasione comperta, vana quæque per gyrovagationem meditando, mentem a studio revocarent, ferreis astringebat compedibus.

[2] Horat. *Epist.* lib. II, 1.

mort un amour filial dont ils lui donnèrent souvent d'éclatants témoignages.

Ainsi se développa par les soins de saint Isidore cette célèbre école andalouse, qui selon les auteurs espagnols, aurait mérité de servir de modèle à l'institution des séminaires modernes; école admirable, que les Pères du concile de Trente avaient en vue, disent-ils, dans leurs ordonnances sur l'établissement des écoles cléricales [1].

Célèbre ordonnance du quatrième concile de Tolède sur les écoles.

Le pieux docteur s'efforça de propager de semblables institutions dans toute l'Espagne, et au quatrième concile de Tolède, qu'il présida, il fit porter un décret qui les rendait obligatoires pour toutes les églises épiscopales [2]. « Tout âge, mais surtout la jeunesse, est-il dit dans le vingt-quatrième canon de cette assemblée, est enclin au mal, et rien de moins modéré que la vie de l'enfance. C'est pourquoi il a paru bon au concile d'ordonner, que si parmi ceux qui se destinent à la cléricature, il en est de jeunes et d'adolescents, ils soient réunis en commun dans un même conclave, afin qu'ils passent les années difficiles de leur vie, non dans le

[1] Masdeu, *Historia critica de España*, tom. XI, pag. 313.

[2] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* IV, can. 24. Prona est omnis ætas ab adolescentia in malum; nihil enim incertius quam vita adolescentium. Ob hoc, constituendum oportuit, ut si qui in clero puberes aut adolescentes existunt, omnes in uno conclavi atrii commorentur, ut lubricæ ætatis annos non in luxuria, sed in disciplinis ecclesiasticis agant, deputati probatissimo seniori, quem magistrum doctrinæ et testem vitæ habeant... Qui autem his præceptis resultaverint, monasteriis deputentur, ut vagantes animi et superbi severiori regula distringantur.

vice, mais dans l'étude, sous la surveillance d'un vieillard éprouvé qui sera leur maître et le témoin de leurs mœurs. Que si quelqu'un refuse d'obéir, on l'enferme dans un monastère, afin que son libertinage et son orgueil soient réprimés par une discipline plus rigoureuse. »

Disciples de S. Isidore.

S. Hildefonse de Tolède.

Parmi les nombreux disciples de saint Isidore, il faut mettre au premier rang le bienheureux Hildefonse, dont la mémoire n'est guère moins chère à l'Espagne que celle de son illustre maître. Né à Tolède, d'une famille alliée au sang royal, il fut d'abord élevé auprès de son oncle Eugène, qui occupa quelques années après, avec beaucoup de distinction, le siége épiscopal de la métropole des Goths. Les dispositions heureuses que montra de bonne heure le jeune Hildefonse firent bientôt songer à lui donner une instruction plus étendue. L'école de Séville, qui était alors en grande réputation, fixa tout d'abord le choix des parents de ce jeune seigneur. Eugène s'adressa à saint Isidore, et il le chargea de l'éducation de son neveu[1].

[1] Cixila, *S. Hildefonsi Vita*, apud *Collect. Patrum Toletanorum*. card. Lorenzanæ. Ecce dapes melliflui illius domini Hildefonsi quas de paradiso Dei rapiens, et per totam Hesperiam dispergens, inediam nostram ingenti satiavit eloquio. Non impar meritis sanctissimi illius domini Isidori, de cujus fonte adhuc clientulus purissimos latices bibit : nam directus a sancto ac venerabili papa Eugenio, Toletanæ sedis metropolitano episcopo ad supradictum doctorem Spalensem metropolitanum episcopum, cum sibi jam sciolus videbatur, adeo ab eo tentus et elimatus est, et, ut ferunt, temporali ferro constrictus, ut si quid scientiæ deerat, plenius instructus ad pædagogum suum domnum Eugenium remeans... in ecclesia sanctorum Cosmæ et Damiani abba præficeretur.

Le primat de l'Andalousie reçut ce disciple avec l'affection du père le plus tendre, et il se félicita bientôt de la possession d'un pareil trésor. Hildefonse, en effet, secondant par le travail et la pureté de ses mœurs une riche intelligence, fit des progrès rapides dans les connaissances divines et humaines, et donna pour l'avenir les espérances les plus consolantes. Personne n'avait un goût plus marqué pour l'étude; nul ne s'appliquait à la lecture avec plus de persévérance; personne aussi ne savait mieux féconder par la prière les efforts et les recherches de l'esprit. Il demeura douze ans à l'école de Séville, et après avoir fait passer en lui toute la science de ses maîtres, il retourna dans sa ville natale, où il fut admis aux premiers ordres de la cléricature par l'évêque Helladius, ce même palatin qui avait quitté autrefois la cour des rois visigoths pour embrasser comme saint Léandre la vie des cénobites. La ferveur entraîna bientôt Hildefonse vers une vie plus austère. Malgré l'opposition de son père, il embrassa l'état monastique, et il se retira dans le couvent d'Agalia situé aux environs de Tolède. C'est de là qu'il fut tiré après la mort de son oncle, l'évêque Eugène, pour le remplacer dans le gouvernement de cette illustre métropole [1].

Caractère de ses ouvrages.

Hildefonse, assis sur un siége où ne montaient

[1] Cixila, *S. Hildef. Vita*, loc. cit. Cf. *Martyr. Hispan.* 23 januar.

depuis longtemps que des savants et des saints, se montra leur digne héritier. Il cultiva avec succès l'histoire et la poésie, et on le regarde comme un des écrivains les plus distingués du septième siècle. Mais c'est surtout dans le genre mystique que ce pieux évêque s'est exercé. Lucie, sa mère, lui avait raconté qu'il devait sa naissance à l'intercession de la Vierge ; aussi lui voua-t-il dès ses plus jeunes ans son cœur et ses talents. Hildefonse est le chantre de la reine des cieux : sa vie entière se passa à exalter sa gloire et à défendre ses priviléges. Il lui fit décréter de nouvelles fêtes dans les conciles, composa de nombreuses prières en son honneur, et écrivit plusieurs ouvrages pour exposer ses grandeurs et répandre son culte. S'il faut en croire la légende, il reçut de sa patronne de bien douces récompenses de ses travaux. Un jour qu'il célébrait les saints mystères dans l'église de la bienheureuse Léocadie, cette glorieuse protectrice de Tolède vint le féliciter de la part de Dieu des écrits qu'il avait composés pour la défense de leur commune souveraine. On ajoute que le saint pontife, saisissant aussitôt l'épée du roi Rekeswinde, eut le temps de couper un fragment du voile de la messagère céleste. Souvent c'était la Vierge elle-même qui l'honorait de ses visites. On voyait alors Hildefonse s'arrêter au milieu du sacrifice et demeurer en extase; on dit même, que dans un de ces entretiens mystérieux, elle lui fit présent d'une

robe merveilleuse pour reconnaître sa foi et son amour[1].

Cet esprit mystique et contemplatif que saint Hildefonse avait dû puiser en partie auprès de son maître Isidore, se retrouve principalement dans un livre qu'il a intitulé l'*Itinéraire du désert*[2]. Le pieux évêque feint d'entreprendre, avec l'âme régénérée par le baptême, le voyage de la terre promise, et sous la figure des fleurs, des arbres, des oiseaux qu'ils rencontrent, il lui fait connaître les vertus dont elle doit se parer pour entrer dans la véritable Jérusalem. Le cèdre, le myrte, le phénix, le pélican sont représentés dans cet ouvrage comme les emblèmes des divers états de l'homme intérieur et des opérations mystérieuses que la grâce produit dans les âmes.

L'imagination des fervents Espagnols devait être frappée de ce caractère d'ascétisme et d'enthousiasme religieux que l'on rencontre dans les œuvres de l'évêque de Tolède. Aussi le nom de saint Hildefonse est-il l'un des plus populaires de l'Espagne. Les rois aiment à le porter; les plus nobles familles du pays veulent l'inscrire dans leur généalogie, et le peuple ne manque jamais de recourir, dans les calamités publiques, à l'intercession du grand saint Alonzo.

[1] Cixila, *S. Hildef. Vita.* loco citato. Cf. Nic. Antonio, *Biblioth. Hispan. vet.* lib. v, cap vi.

[2] *S. Hildefons.* oper. apud Lorenzana, *Collect. Pat. Tolet.*

Un jeune homme d'illustre origine, et qui devait puissamment contribuer à rétablir le goût des lettres en Espagne, était venu s'asseoir avant Hildefonse sur les bancs de l'école de Séville. C'était Braulion, le disciple chéri d'Isidore. Jean, son frère, évêque de Saragosse, l'avait initié aux premiers éléments de la littérature; mais, reconnaissant dans cet enfant des dispositions particulières pour la science, il l'envoya se perfectionner auprès du grand instituteur de la jeunesse espagnole [1]. L'heureux naturel de Braulion et ses progrès lui eurent bientôt acquis l'estime de ses condisciples et l'amour de ses maîtres. Isidore surtout le prit en sincère affection ; il lui faisait transcrire ses livres, et il n'était pas fâché d'avoir sur leur contenu l'avis de son jeune secrétaire. Il voulut même l'attacher à son église en l'élevant à la dignité d'archidiacre; mais le mérite de ce savant prêtre ne devait pas lui permettre de demeurer longtemps au second rang. Après la mort de Jean, la ville de Saragosse le réclama pour évêque [2].

S. Braulion de Saragosse.

Braulion avait beaucoup profité à l'école d'Isidore. On voit par ses lettres, qui sont avec quelques vies de saints, les seuls écrits qui nous restent de lui, qu'il était très-versé dans la connaissance

Ses connaissances dans les lettres profanes.

[1] *Breviaria Hispan.* S. Braul. officium. Litteris vero informandus Sancto Isidoro traditus, id primum est assecutus, ut ab eo charissimi filii loco haberetur; tanti deinceps illum fecerit, ut libros ei suos ad emendandum atque ordinandum commendaret. Cf. *Martyrol. Hisp.* 26 mart.

[2] Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. vetus*, lib. v, cap. v.

des anciens. Il aime à citer Térence, Horace, Virgile, Juvénal et les autres auteurs qui sont en possession de la royauté littéraire. Quelquefois il se servait de leurs idées et de leurs apologues pour corriger les défauts de ses subordonnés. « Vous vous fâchez, écrivait-il au prêtre Taïon[1], dont il avait repris la vanité d'un ton un peu facétieux, vous vous fâchez de ce que je vous ai exhorté plaisamment à monter sur l'âne de la fable, et vous m'engagez à mon tour à m'élever, comme le geai vaniteux d'Ésope, et à m'asseoir orgueilleusement sur le chameau dont il parle dans ses apologues, tout en prenant garde de ne pas embarrasser ma tête superbe aux portiques de l'église. Je n'ai certes point eu l'intention de vous humilier, mais seulement de vous faire rentrer en vous-même, dans cette lettre qui vous a blessé, quoique vous en ayez, dites-vous, retiré du profit pour votre conduite. Il me serait, du reste, facile de vous renvoyer les traits que vous me lancez avec ironie, car j'ai appris autrefois un peu de littérature à la manière d'Horace; souvent même nous avons mis la main sous la férule, et l'on a pu dire aussi de nous : *Fenum habet in cornu, longe fuge*. Bien plus, on aurait pu m'appliquer quelquefois ces vers de Virgile :

> Et nos tela, pater, ferrumque haud debile dextra
> Spargimus, et nostro sequitur de vulnere sanguis[2].

[1] Braulionis epist. apud Florez, *España sagrada*, tom. XXX, p. 331.
[2] Virg. *Æneid.* XII.

Je n'ajoute plus rien, parce que je veux vous répondre charitablement et non vous offenser. Même au milieu de la plaisanterie, il ne faut pas, selon le précepte d'Ovide, que nos jeux soient blessants, et je ne veux point paraître me servir contre vous de cette éloquence mordante que réprouvait Appius. *Ne secundum Appium caninam videamur exercere facundiam*[1]. »

Son amitié avec S. Isidore.

Isidore eut toujours pour ce disciple une prédilection singulière. Il se plaint sans cesse, dans les lettres qu'il lui adresse, de ne pas jouir assez fréquemment de sa vue et de ses aimables entretiens. « Quand vous recevrez, mon cher fils, les lettres que vous écrit mon cœur, embrassez-les, lui dit-il, pour votre ami absent. C'est, en effet, la seule consolation des amis éloignés que de presser sur leurs lèvres les caractères tracés par la main qui leur est chère. Je vous envoie un anneau en signe des liens qui nous unissent, et un pallium pour servir d'*amict* à nos amitiés ; aussi bien, est-ce de ce mot *amictus* que l'antiquité fait dériver celui d'amitié[2]. Priez Dieu pour moi ; je le supplie à mon tour qu'il daigne me rendre digne à vos yeux de mériter votre visite, afin que votre présence réjouisse celui que votre absence a trop longtemps contristé[3]. »

[1] Braul. *Epist. ad Tajum Presb.* apud Florez, *Esp. sagr.* t. XXX.
[2] Comme on voit, Isidore aimait à donner partout des étymologies.
[3] Isid. Hispal. *Epist.* II, ad Braul.

Ces sentiments, que les lettres tant vantées des anciens n'ont pas toujours aussi délicatement exprimés, étaient partagés par l'évêque de Saragosse. Ce n'est qu'avec une déférence profonde et un respect mêlé d'amour qu'il écrit à son maître. Il réclame ses livres avec une douce insistance pour s'entretenir au moins avec la pensée de celui dont il ne peut entendre la voix chérie; il se montre plein de sollicitude pour une santé qui intéresse toute l'Espagne, et il engage sans cesse le vénérable métropolitain de Séville à ménager ses jours, pour être encore longtemps le modèle et le directeur de ses frères [1].

Braulion méritait par ses qualités personnelles, d'avoir un ami tel qu'Isidore. C'est un des plus grands évêques et l'écrivain le plus éloquent de l'Espagne gothique. Après la mort de son maître, c'est lui qui hérita de l'influence de ce grand homme et tint le premier rang dans les conseils des rois et les assemblées publiques. Plusieurs conciles ont été rédigés par sa plume élégante, et l'on voit, par ses lettres, qu'on déférait souvent à son autorité des questions d'une haute importance. C'était d'ailleurs un homme de Dieu, et des prodiges fréquents attestèrent la sainteté de sa vie. On raconte que l'Esprit saint venait souvent se reposer sur sa tête sous la forme symbolique qu'on

[1] Braul. *Epist.* loc. cit.

lui donne dans l'Église, et après son trépas, on entendit la voix mélodieuse des anges célébrer ses vertus et sa gloire[1].

Au nombre des disciples de saint Isidore, on met encore le comte des affaires publiques, Sisebut[2], qui monta sur le trône des Visigoths après la mort de Gundemar. Nous savons, en effet, qu'il fut lié d'une étroite amitié avec l'évêque de Séville, qui lui a dédié son livre *De la Nature des choses*, un de ses ouvrages les plus curieux. Sisebut se montra digne, du reste, d'un tel maître. Guerrier plein de valeur, il joignait aux qualités militaires un amour non moins vif pour la culture des arts. On dit qu'il avait chanté en vers la révolution des astres et les propriétés des éléments. Malheureusement on a perdu ce poëme, et il ne nous reste de ce prince philosophe que quelques lettres, au nombre desquelles se trouve une épître remarquable adressée à la reine Théodélinde et à son fils Adaloald, pour les exhorter à encourager de tout leur pouvoir les progrès de la foi catholique parmi les Lombards[3]. Le roi Sisebut.

L'archidiacre Rédemptus, qui nous a laissé un touchant récit de la mort d'Isidore, suivit aussi les L'archidiacre Rédemptus.

[1] *Martyr. Hispan.* 26 mart.

[2] Andrès, *Storia d'ogni letteratura*. Tom. I.

[3] Sisebuti *epist.* apud Florez, *España sagrada*, tom. VII. — On lui attribue aussi une *Vie* ou *Passion* de saint Didier, évêque de Vienne dans les Gaules.

leçons de cet illustre maître[1]; mais de nouveaux noms seraient désormais inutiles pour nous montrer que sous l'épiscopat du grand docteur de l'Espagne, Séville devint comme un savant athénée, où l'on accourait de toute part pour étudier les sciences sacrées et les lettres humaines.

[1] Arevalo, *Isidoriana*, cap. xx.

CHAPITRE III.

ENSEIGNEMENT DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — LE LIVRE DES ÉTYMOLOGIES. — TRAVAUX DE SAINT ISIDORE.

Caractères de l'enseignement au moyen âge. — Caractère encyclopédique.

Quand on se reporte vers les beaux jours de la littérature antique, ce qui frappe d'abord, c'est la variété des talents et l'originalité des génies. Toutes les formes sous lesquelles l'esprit humain se plaît à manifester sa pensée apparaissent à la fois; tous les arts sont cultivés avec un égal succès; le beau et le vrai se font connaître par tous leurs symboles et se produisent par leurs plus parfaites images. Voyez la Grèce au temps de Périclès : quelle fécondité, quelle multiplicité de chefs-d'œuvre! Jamais l'inspiration ne descendit si libéralement dans les âmes, jamais on ne vit une pareille réunion de grands hommes.

Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est

qu'au milieu de ce concert de nobles intelligences, chaque caractère conserve son aptitude native, chaque esprit crée et travaille suivant l'instinct particulier qui le pousse : on est poëte, historien, philosophe, mais rarement un seul homme réunit en lui-même les divers attributs de la science. Phidias trace sur le marbre la figure des dieux, et il laisse à Platon le soin d'expliquer leur nature ; on ne voit point que Sophocle ait fait des harangues, ni Thucydide des tragédies.

Au moyen âge, il n'en est pas ainsi. Les hommes de génie sont rares, et on trouve peu d'originalité dans les œuvres littéraires de cette époque. La science revêt un caractère encyclopédique, l'universalité est le trait distinctif des intelligences ; il faut savoir de tout pour paraître savoir quelque chose. Que l'on prenne les grands écrivains des siècles barbares, on verra qu'ils ont réuni en leur personne les attributions les plus diverses, et cumulé toutes les fonctions de l'enseignement : ils sont à la fois ministres de l'Église et hommes d'État, poëtes, philosophes, historiens ; ils font marcher ensemble l'étude des mathématiques, de la grammaire, de la musique et des arts mécaniques. En cela, il ne faudrait point croire qu'ils aient obéi à cette légèreté d'esprit qui ne peut se fixer nulle part, ou bien aux vaines prétentions d'un orgueil qui veut paraître avoir tout connu. Ils étaient mus par le sentiment des besoins de leur temps, et la

nécessité de sauver la science elle-même. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, des maîtres pour chacun des arts libéraux, des professeurs pour les divers états industriels ; ceux qui se dévouaient à la pénible mission d'instruire les autres, étaient obligés de tout apprendre pour tout enseigner.

Caractère analytique.

De là une certaine distraction dans les esprits, le défaut d'originalité dans le travail et l'impossibilité de s'exercer sur des sujets nouveaux. Aussi le moyen âge est-il peu créateur en littérature ; les œuvres de cette époque portent un caractère d'analyse et de compilation qui ressort essentiellement de l'esprit encyclopédique de leurs auteurs. Avant de songer à acquérir de nouvelles richesses, il fallait d'abord conserver celles que l'on possédait, et ne pas laisser périr le glorieux héritage de l'antiquité. Les écrivains de ce temps manquaient, d'ailleurs, de cette force de génie qui ne vient guère que dans l'âge mûr des nations. On n'était plus dans ces âges fortunés où l'esprit humain semble s'épanouir sans effort. L'inspiration est une grâce, une faveur dont une littérature jouit rarement plusieurs fois ; la loi commune, c'est le travail, et au moyen âge, cette loi pesait sur les intelligences avec rigueur. Ce n'est pas au milieu de la confusion des races et des idiomes que l'on peut entendre les accents de la muse antique : en présence d'une société mourante et des hordes étrangères qui se disputaient ses dépouilles, il n'y avait que des ruines

à recueillir, des débris à sauver. C'est ce que firent ces hommes au sens pratique qui se vouèrent alors à l'enseignement de leurs frères et au salut de la civilisation. Si leurs œuvres n'ont pas eu l'éclat, elles ont eu, du moins, l'utilité, et il y a bien, assurément, quelque mérite à s'imposer un travail pénible, un travail sans gloire, pour conserver au monde des pensées et des souvenirs sans lesquels l'inspiration serait plus tard inutilement descendue sur des âmes stériles[1].

Vaste érudition de S. Isidore.

Ce caractère encyclopédique et compilateur de la science du moyen age se trouve, à un haut degré, dans l'enseignement de l'école andalouse et les écrits d'Isidore, le plus illustre de ses maîtres. Peu d'hommes, en effet, ont possédé une aussi grande variété de connaissances que cet évêque espagnol; peut-être même serait-il difficile de trouver un esprit aussi étendu, sinon aussi profond et aussi élevé. Les écrivains qui parlent de lui ne cessent de vanter son prodigieux savoir et son immense érudition. Quelques-uns même, emportés par un enthousiasme excessif, semblent croire qu'il n'y a point eu de limites pour la science de ce nouveau Salomon. Il a tout vu, tout étudié, tout analysé. Ses ouvrages sont comme un vaste arsenal où l'on trouve des armes de toutes les formes et appropriées à tous les genres de combat. Un grand hom-

[1] Voy. Ozanam, *Civil. chrét. chez les Francs*, p. 385.

me, quelques variés que soient ses talents, est ordinairement dominé, selon la remarque d'un ingénieux écrivain [1], par une faculté particulière que l'on peut appeler l'instinct de son génie. L'universalité est le caractère distinctif d'Isidore, le trait original de ses œuvres. Toutes les sciences lui sont familières; il parle toutes les langues, il connaît tous les arts; c'est, en un mot, le savant universel du moyen âge, capable de disserter depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope.

Livre des Étymologies.

L'étude de son célèbre traité des *Etymologies*, intitulé quelquefois aussi, *Livre des origines des choses*, nous donnera une idée de cette érudition prodigieuse, en même temps qu'elle nous fera connaître ce que l'on enseignait à Séville.

Il paraît être le résumé des leçons de l'évêque de Séville.

Il paraît, en effet, que ce livre n'est autre chose que le résumé des leçons d'Isidore, un manuel composé sur des notes anciennes et destiné à perpétuer parmi ses disciples le souvenir de ses explications orales. Le plan de l'ouvrage l'indique assez clairement, et la correspondance de Braulion avec l'évêque de Séville le témoigne d'une manière assez explicite. « Voilà plus de sept ans, écrit l'évêque de Saragosse à son maître bien-aimé, que vous m'avez promis vos livres des *Origines*, et toujours vous trouvez des prétextes pour différer ce que je désire si ardemment. Mais, comme l'homme de

[1] Villemain, *Éloge de Montesquieu.*

l'Évangile, je ne cesserai de frapper à la porte de votre cœur, et peut-être mes importunités finiront-elles par obtenir ce que mes prières n'ont pu jusqu'ici me donner. Ne retenez donc pas plus longtemps ce qui ne vous appartient plus, mais ce qui est aussi à nous, car ce livre est un bien commun et non votre propriété particulière. » Plus loin, il lui rappelle qu'il fut son disciple chéri, et il ajoute : « Je sais que ces livres des Étymologies que je réclame sont entre les mains de plusieurs, incomplets et sans correction : ayez la bonté de les faire transcrire pour moi et de me les envoyer dans toute leur intégrité[1]. » Isidore finit par se rendre aux prières réitérées de Braulion, et il lui fit parvenir l'ouvrage en lui laissant à lui-même le soin de le revoir et de le corriger. « Je vous envoie, lui dit-il, mon traité des *Origines des choses* que je vous avais promis. Il est composé des réminiscences de mes anciennes lectures; j'ai même noté, dans quelques endroits, les passages empruntés aux auteurs de l'antiquité[2]. »

Idée générale de ce traité.

Ce livre, monument d'une science extraordinaire, n'a rien de commun avec les plans de nos écrivains modernes. On pourrait croire, au pre-

[1] Braul. Oper. apud Florez, *España sagrada*, tom. XXX, *Epist.* v ad Isid.

[2] Isid. Hispal. Oper. *Epist.* VII, ad Braul. En tibi, sicut pollicitus sum, misi opus *De origine* quarumdam rerum, ex veteris lectionis recordatione collectum, atque ita in quibusdam locis adnotatum, sicut exstat conscriptum stylo majorum.

mier abord, que sous ce titre d'*Étymologies* ou d'*Origines*, l'évêque de Séville n'a publié qu'une sorte de vocabulaire où la dérivation des mots et leur synonymie se trouvent plus ou moins heureusement expliquées. La lecture de ce volumineux ouvrage a bientôt convaincu du contraire. Isidore commence, il est vrai, par donner le sens grammatical et l'étymologie des mots; mais il ne s'arrête point à un simple travail de lexicographe. Il s'attache de préférence à ce genre d'explication plus élevé, que Varron appelle περὶ σημαινομενῶν. Pour lui le mot n'est qu'une occasion de décrire la chose; à propos du vocable, il se met à la poursuite de l'idée, il fait l'histoire de ce qu'elle représente et remonte ainsi jusqu'aux principes mêmes de la science à laquelle l'expression appartient[1]. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir donné la définition étymologique de la musique, il recherche quels furent ses inventeurs, quelle est son influence sur les mœurs, quelles sont ses divisions, ses lois, ses modifications instrumentales et rhythmiques. De cette manière l'auteur nous met sous les yeux, non pas une nomenclature ennuyeuse, mais un vaste répertoire où se trouve résumée, en vingt livres, toute la civilisation de l'antiquité et des premiers temps du moyen âge.

L'ouvrage commence par une étude approfon- Enseignement

[1] Isid. Hispal. Opera, *Præf.* Grialii ad *Etymol.* libros.

d'Isidore, d'après le livre des Étymologies. — La grammaire.

die des sept arts libéraux. Le *trivium* et le *quadrivium* étaient, au moyen âge, le programme de toutes les écoles, le thème de tous les commentaires des érudits. Isidore n'a garde de s'éloigner de l'usage général, et il traite successivement des trois arts humanistes et des quatre qui tiennent aux nombres.

Le premier livre, consacré à la grammaire, dans le sens étendu que lui donnaient les anciens, est un des plus précieux monuments de la philologie antique. L'évêque de Séville fait d'abord l'histoire de chacune des lettres de l'alphabet chez les peuples qui possédaient de son temps une littérature, et il en donne des explications mystiques fort curieuses[1]. L'ϒ, dit-il, inventé par Pythagore, est l'image de la vie humaine. La partie inférieure, qui est droite, représente la jeunesse, qui ne sait pas encore si elle passera du côté du vice ou de la vertu. La bifurcation qui la surmonte, c'est le signe de l'âge mur. La virgule de droite est recourbée, parce que le chemin qui conduit à la sagesse est dur et raboteux; celle de gauche, au contraire, n'a pas d'inclinaison, parce que la pente vers le mal est facile. C'est pour cela que Perse a dit, en parlant de cette lettre :

> Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos,
> Surgentem dextro monstravit limite callem[2].

[1] Isid. Hispal. Opera, *Etymol.* liber I, edit. Areval.
[2] *Ibid.*

Le Θ, que les juges impriment sur leurs arrêts est une lettre de mauvais augure : c'est le signe de la mort, et c'est même de là qu'elle tire son nom, ἀπὸ τοῦ θανάτου. Le petit trait qui la partage au milieu représente la séparation de l'âme et du corps ; aussi est-ce de cette lettre que l'on a écrit :

O multum ante alios infelix littera theta !

Après l'alphabet, les dix parties du discours sont examinées en détail; ensuite, se trouvent indiquées les diverses règles de la quantité, de la prosodie et de l'accentuation. Aucun des signes usités n'est oublié. L'*astérisque*, l'*obélus* droit et oblique, le *limniscus*, l'*antigraphe*, le *paragraphe*, la *positure*, les *antisigma* et les *diples* de toute sorte, le *céraunium*, *le chrésimon*, *l'anchora*, le *coronis*, sont passés en revue et leurs propriétés minutieusement expliquées.

Ce qui est dit sur l'orthographe prouve qu'Isidore avait étudié à fond les principes de la terminologie des langues anciennes. Il ne veut pas qu'on emploie indifféremment les diphthongues ni les lettres qui ont entre elles de l'affinité, telles que le B et le P, le C et le Q, et il assigne la place qui convient à chacune dans l'écriture des mots. Il remarque aussi que les anciens ne doublaient jamais la consonne : le redoublement était indiqué par une petite virgule, *sel'a as'eres* pour *sella*, *asseres*[1].

[1] Isidor. Hispal. *Etymolog.*

Toute la tradition philologique est résumée dans ce premier livre. Varron, Donat, Charisius, Priscien, Victorinus, Festus, Verrius-Flaccus, Velius-Longus et tous ces autres grammairiens de la décadence, si dédaignés aujourd'hui, étaient familiers à Isidore; ils lui ont fourni bien souvent leurs observations, leurs remarques, leurs étymologies.

Les langues. — Langue grecque.

La langue latine n'était pas la seule qu'on étudiât à l'école de Séville. Les lettres grecques y furent cultivées dans un siècle où leur oubli fut presque général en Occident [1]. L'Espagne, et l'Andalousie en particulier, avaient toujours eu de grands rapports avec les Grecs, et depuis que l'épée de Bélisaire avait relevé le pouvoir des empereurs en Afrique, ces rapports étaient devenus beaucoup plus fréquents. Les guerres continuelles des Visigoths avec les armées impériales nous montrent d'ailleurs que la domination byzantine ne disparut jamais complétement de la péninsule hispanique. Les Orientaux se maintinrent longtemps dans la partie méridionale, et pendant leur séjour, ils durent nécessairement communiquer aux habitants quelque chose de leurs mœurs et de leur langage. La langue grecque était parlée dans les provinces du littoral; on l'apprenait dans les écoles, et il n'était pas rare de voir de jeunes Espagnols aller se perfectionner, après leur première éducation, dans

[1] Masdeu, *Hist. critica de España*, tom. XI.

les gymnases des rhéteurs helléniques. Jean, abbé de Biclar, et depuis évêque de Girone, avait passé dix-huit ans à Constantinople, et plusieurs autres jeunes Goths avaient visité comme lui le sol classique de la Grèce[1]. Isidore s'appliqua donc à faire prospérer dans sa patrie une littérature que le christianisme avait rajeunie. Dans ses instructions sur la grammaire, il rapproche souvent la langue grecque de la langue latine ; dans le cours de l'ouvrage, il emprunte ses étymologies aussi fréquemment à l'une qu'à l'autre, et il cite les auteurs de l'Hellade aussi souvent que ceux de l'Italie.

Langue hébraïque.

L'hébreu était aussi étudié sur les bords du Bétis. On dit qu'après leur dispersion et les édits des empereurs qui leur avaient interdit le séjour de Rome, les Juifs s'étaient retirés en grand nombre dans cette province, espérant trouver un peu de repos aux limites du monde[2]. Sous les rois visigoths, ils s'étaient tellement multipliés et leur influence s'était si considérablement accrue, que ces monarques en prirent de l'ombrage et rendirent contre eux des lois d'une rigueur excessive. Cela n'empêcha pas cette nation opiniâtre de s'enraciner profondément dans le pays. La langue hébraïque y devint d'un usage si fréquent, que l'historien Andrès la met au nombre des idiomes

[1] Nic. Antonio, *Biblioth. Hispan. vet.* lib. IV, cap. V.
[2] Amador de los Rios, *Historia de los Judios* (ouvrage récent).

vulgaires[1]. Les maîtres de l'école de Séville l'apprirent pour la faire servir à la conversion de ceux qui l'avaient importée en Espagne, et à l'explication des saints livres. Isidore la possédait parfaitement, et s'il faut en juger par son livre des Étymologies, il lui donnait une grande place dans ses leçons. Ses travaux ne furent pas perdus; l'enseignement hébraïque, transmis par l'école de Séville à celle de Cordoue, parvint sous le règne des Khalifes à un degré de célébrité que le nom seul du rabbin Maimonide rappelle. Le syriaque et l'égyptien paraissent aussi avoir été connus d'Isidore; plusieurs fois, du moins, il a recours à ces langues pour l'interprétation de certains mots et l'explication de leurs racines[2].

Langue gothique.

La langue gothique compte encore parmi celles que l'on parlait et que l'on écrivait à Séville. Cet idiome n'avait point, alors, l'incorrection et la dureté que l'on pourrait supposer à un langage barbare; il avait été poli par l'évêque Ulphilas, qui avait substitué aux vieux caractères runiques un alphabet plus savant, et régularisé sa syntaxe, en l'employant dans une traduction des saintes Écritures[3]. Dès ce jour, la langue des Goths avait pris place parmi les langues écrites, et malgré le contact

[1] Andrès, *Storia d'ogni letteratura*, édit. de Parme, tom. I.

[2] Isid. Hispal. oper. *Etymol.* lib. I, VIII, IX, X.

[3] Philostorg. II, 5; Socrat. lib. II, cap. XLI; Sozomen. lib. VI. Cl Ozanam, *Civil. chrét. chez les Francs*, pag. 23.

de la civilisation latine partout victorieuse, elle s'était maintenue en crédit. On s'en servait dans le commerce ordinaire de la vie, quelquefois même dans les actes publics. En Espagne, elle paraît s'être conservée tant que dura la monarchie des Visigoths. Isidore la connaissait, et par une coïncidence remarquable, ce fut à des travaux bibliques qu'il fit servir une écriture que son premier emploi semblait avoir sanctifiée. On dit qu'il copia en caractères gothiques la Vulgate de saint Jérôme, et l'église de Tolède qui se flatte de posséder le précieux manuscrit, le garde, sans doute, avec le même soin que l'université d'Upsal conserve le célèbre *Codex argenteus* d'Ulphilas[1].

Origines de la langue espagnole.

C'est à ces divers idiomes qu'il faut remonter pour trouver les origines de la langue espagnole. De leur mélange et de leur corruption est sorti le *romance*, qui en se transformant peu à peu, est devenu le castillan moderne. Ainsi que les divers dialectes du midi de l'Europe, l'espagnol ne s'est formé que de débris et d'emprunts; comme l'italien et le français, ce n'est qu'une dérivation des langues anciennes et des idiomes barbares. D'après les proportions données par des linguistes érudits[2],

[1] Areval. *Isidorian.* cap. LXXXVII. Putat Burrielius... biblica gothica quorum exemplar adhuc in tabulario ecclesiæ Toletanæ asservatur, ita a S. Isidoro fuisse digesta, ut sermones S. Hieronymi recognoverit, singulis libris procemium adjecerit.

[2] Sarmiento, *Memorias para la hist. de la poesia y poet. esp.* tom. I. — Aldrete, *Origen de la lengua castellana.*

sur cent parties, soixante-dix proviennent du latin, dix du grec, dix du gothique, et les autres dix de l'arabe et du chaldéen. Ce sont là, avec quelques mots basques, et peut-être quelques locutions phéniciennes, les éléments qui ont formé la langue espagnole.

Quant à l'époque où l'usage de cette nouvelle langue est devenu vulgaire, on ne pourrait la déterminer avec précision. Quelques savants, tels que le docteur Andrès et le père Quadrio[1], prétendent qu'au temps même des Goths, on parlait en Espagne, avec le latin, le *cantabre*, le *celtibère*, le *valencien* et le *catalan*. On trouve, en effet, et en assez grand nombre, des mots nouveaux dans la chronique d'Isidore de Béja, qui écrivait au commencement du huitième siècle, ainsi que dans les chartes des premiers émirs[2]. On a même remarqué que le fameux serment de Louis-le-Germanique se rapproche plus de l'ancien *castillan* que le français de nos jours de l'espagnol moderne. Toutefois, l'opinion générale des savants ne fait guère remonter au delà du neuvième siècle la langue des *romanceros*, et ce n'est même qu'à partir du douzième que l'on trouve des actes écrits dans l'ancien dialecte *castillan* et *lemosin*[3].

[1] Andrès, *Discurso sobre las medallas desconocidas* apud Lartanosa, *museo*, etc. — Quadrio, *Della storia d'ogni poesia*, tom. II, p. 201.

[2] Voy. dans Sandoval, *Hist. de Idacio*, la charte de Al-Boacen.

[3] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Études sur l'origine de la langue et des romances espagnoles*.

Le second livre des *Étymologies* traite de la rhétorique et de la philosophie dialectique. Cette partie de l'ouvrage de l'évêque de Séville est remarquable au point de vue historique. Elle apporte une preuve de plus aux savants travaux qui ont été faits de nos jours pour démontrer qu'Averroès n'a pas introduit en Occident les écrits d'Aristote [1]. Isidore, dans ce qu'il dit sur ces deux sciences, ne fait qu'analyser les livres de l'*Organon*, et l'on voit clairement que la royauté du célèbre péripatéticien a déjà commencé dans l'école. Les divers genres oratoires, le syllogisme et les différents modes d'argumentation sont exposés selon les principes du *maître*, et définis d'après les règles qu'il formule dans ses ouvrages. Ces fameuses *catégories*, qui devaient un peu plus tard faire écrire tant de commentaires, étaient arrivées dès le septième siècle, jusqu'aux colonnes d'Hercule. On discutait à Séville sur la substance, la qualité et les autres *prédicaments*, long-temps avant la naissance du philosophe de Cordoue. On y lisait aussi l'*Isagoge* de Porphyre, qui depuis, souleva tant de querelles entre les *Réalistes* et les *Nominaux*, et peut-être aussi les élèves d'Isidore disputèrent-ils plus d'une fois sur la nature des universaux [2].

Rhétorique et philosophie.

[1] Voy. Jourdain, *Des traductions latines d'Aristote.*

[2] Isid. Hispal. oper. *Étymol.* lib. II.

Aristote était connu en Occident avant Averroès.

Ce serait, en effet, commettre une grave erreur historique que de soutenir, avec d'Herbelot[1] et les auteurs de la Renaissance, qu'Averroès a fait connaître à l'Europe occidentale les œuvres du Stagyrite. L'auteur[2] d'une savante recherche sur le philosophe arabe et sa doctrine a démontré que les Musulmans d'Espagne n'avaient aucune connaissance du grec, et qu'Averroès en particulier n'avait lu Aristote que dans quelques versions syriaques fort imparfaites. Il est vrai, selon M. Jourdain[3], qu'avant le douzième ou treizième siècle, on ne trouve dans nos écoles occidentales aucune trace des livres de la *Métaphysique* et de l'*Histoire naturelle* du philosophe grec. Il se peut que ces ouvrages nous soient venus des Maures; mais la rhétorique et la philosophie d'Aristote étaient connues en Occident long-temps avant les écrits des auteurs arabes. L'*Aristoteles logicus* était enseigné dans les écoles du sixième siècle; les écrivains de la France, de l'Italie et de l'Espagne commencèrent dès cette époque à le commenter.

C'est à Boèce qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir ainsi popularisé la philosophie péripatéticienne, et commencé pour son auteur cette faveur immense que Descartes put seul balancer[4]. L'illus-

[1] D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, au mot *Roschd*.
[2] Renan, *Averroès et l'Averroïsme*.
[3] Jourdain, *Des traduct. lat. d'Aristote*.
[4] Boetii opera, *Commentaria in Aristotel.*

tre patricien de Ravenne avait passé de longues années en Grèce, et il en avait rapporté un vif amour pour les idées d'Aristote. Il nous apprend lui-même qu'il traduisit en latin tous les livres de ce philosophe qu'il put découvrir [1], et Cassiodore le félicite, dans une lettre écrite au nom de Théodoric, « d'avoir fait connaître à l'Italie les œuvres remarquables des Cécropides et fait disputer Aristote dans la langue des Quirites [2]. »

Ce sont ces traductions de Boèce qui, avec les analyses philosophiques de saint Augustin [3], ont principalement servi à saint Isidore. Il semble cependant qu'il ait eu en main quelques textes originaux. Plusieurs fois, il se sert du mot grec pour mieux expliquer le mot latin, et voici comment il s'exprime à la fin du chapitre où il analyse les Catégories : « Il faut, dit-il, lire très-attentivement cet ouvrage d'Aristote ; car, ainsi qu'on l'a remarqué, tout ce qui peut être l'objet de la parole de l'homme se trouve contenu dans les dix *prédi-*

[1] Boetii opera, *Commentaria in Aristotel.* Martiani Rotæ præf. Ego omne Aristotelis opus quodcumque in manus venerit, in romanum stylum vertens, eorum omnium commenta latina oratione perscribam, ut si quid ex logicæ artis subtilitate, et ex moralis gravitate peritiæ, et ex naturalis acumine veritatis ab Aristotele perscriptum est, ad omne ordinatum transferam, atque id quodam lumine commentationis illustrem.

[2] Cassiodori opera, *Epist.* lib. I, 45.

[3] Saint Augustin a beaucoup parlé, dans ses ouvrages, de la philosophie de Platon et d'Aristote ; on lui a même attribué un traité des *Dix Catégories* écrit pour son fils Adéodat. Voy. *Oper.* S. August. edit. Benedict. tom. I et VII.

caments. L'étude de ce traité sera d'ailleurs très-utile pour l'intelligence des livres qui traitent de la rhétorique et de la dialectique [1]. »

Le quadrivium.

Après avoir parlé des trois arts qui se rapportent à la pensée, l'évêque de Séville examine les quatre qui tiennent aux nombres : l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, qui formaient le *quadrivium* des écoles du moyen âge. Dans les règles et les explications qu'il donne, il se montre aussi savant dans les combinaisons numériques, qu'il s'est montré dans les livres précédents rhéteur habile et dialecticien expérimenté. Il s'étend assez longuement sur la musique, et détaille en véritable artiste, les principes de la mesure, de l'intonation, du rhythme et de la cadence. Cette science était chère aux barbares : on sait qu'ils aimaient à faire résonner de leurs hymnes guerriers les échos des forêts; les chants de leurs bardes leur avaient inspiré un vif amour pour l'harmonie de la voix et les symphonies plus sonores des instruments. Un chantre, au moyen âge, était un homme que les rois eux-mêmes s'attachaient au prix de l'or et des dignités; aussi les humanistes du temps manquent rarement d'écrire un traité spécial sur un art aussi estimé.

L'astronomie était encore une des sciences favorites de l'illustre maître de l'école de Séville. Il en

[1] Isid. Hispal. oper. *Etymol.* lib. II, cap. XXVI.

parle à diverses reprises dans ses ouvrages, et il lui a même consacré plusieurs livres [1]. Le beau ciel de l'Andalousie, où les astres brillent avec tant de splendeur, avait excité l'attention de l'esprit curieux d'Isidore, et son âme expansive aimait à chercher Dieu dans ces corps célestes, magnifiques témoignages de sa puissance. Ses observations ne manquent pas, du reste, d'une certaine portée scientifique; et, bien qu'il partage sur les phénomènes astronomiques les erreurs de son temps, il a été assez loin dans une science qui n'avait point encore trouvé ses véritables principes. Peut-être même pourrait-on dire qu'il avait pressenti quelques-unes des grandes découvertes des âges suivants, et soupçonné plusieurs des lois importantes qui régissent le monde [2].

Emprunts faits par S. Isidore à Martianus-Capella, Boëce et Cassiodore.

L'évêque de Séville a fréquemment profité des travaux de ses devanciers. On trouve dans ses ouvrages, et en particulier dans le *Traité des Étymologies*, des emprunts nombreux qu'il a faits aux divers auteurs qui l'ont précédé. Ce qu'il dit, par exemple, des sept arts libéraux, est souvent tiré des grammairiens qui furent le plus en vogue dans les premiers siècles du moyen âge. Le singulier livre de Martianus Capella lui a fourni beaucoup de matériaux. Il lui a pris plusieurs définitions, des règles de grammaire, de prosodie, et un grand nombre de ses

[1] Isid. Hispal. oper. *Etymol.* lib. III et XIII. Cf. lib. *De natura rerum.*

[2] *Ibid.*

observations philologiques [1]. Il en est de même des livres de Boèce. Ce qu'Isidore a écrit sur le *quadrivium* n'est souvent que la répétition des commentaires de ce philosophe sur les sciences qui tiennent aux nombres [2] mais celui à qui il est le plus redevable, c'est Cassiodore. Il existe une analogie complète entre la première partie du livre des *Étymologies* et l'*Institution des sciences divines et humaines*. Isidore a suivi le même plan, fait les mêmes divisions, invoqué les mêmes autorités, donné les mêmes préceptes, et quelquefois il a pris des chapitres entiers à son modèle [3]. Les règles de traduction et d'orthographe que le maître de l'école andalouse dictait à ses élèves, le vieux ministre de Théodoric, devenu le plus humble des chrétiens, les avait enseignées quelques années auparavant, sur le golfe de Squillace, à ses moines de Vivaria. Lui aussi, il invitait ses jeunes compagnons à lire les anciens et les grammairiens les plus renommés, Velius-Longus, Curtius Valerianus, Martyrius, sur l'emploi du *V* et du *B*; Eutychès, sur l'aspiration ; Phocas, sur la différence des genres [4]. Ainsi ces deux hommes oubliaient l'un et l'autre les affaires d'un grand empire pour s'oc-

[1] Cf. *Etymol.* lib. I, II, III; Mart. Capella, *De nuptiis philologiæ et Mercurii*.

[2] Cf. *Etymol.* lib. III; Boet. *De musica*, et *Arithmet.*

[3] Cf. *Etymol.* lib. II; Cassiod. *De institut. divin.* et *De artibus liberalium litter.*

[4] Cassiodor. opera, *De institut. divin litter.* cap. XXX.

cuper, au déclin de leur vie, de minutieux détails de pédagogie, et travailler à sauver de la barbarie les rudiments de la civilisation.

Suite des arts expliqués dans le livre des Étymologies.

Les livres qui font suite au *trivium* et au *quadrivium* sont consacrés à la médecine, au droit, au comput, à la bibliographie sacrée et profane, à la théologie rationnelle, à l'histoire naturelle, à la géographie. Comme d'habitude, Isidore résume toute la tradition et ne se montre étranger à aucun des arts qu'il explique. « Vous le prendriez, dit son naïf chroniqueur[1], pour Hippocrate ou Esculape lui-même, tant il sait anatomiser le corps humain et mettre à profit la méthode empirique et logique. Il possède toute la science législative de Phoronée, de Trismégiste, de Solon, de Pompilius, et à l'entendre disserter sur les lois, les rescrits, les décrets, vous croiriez qu'il a été le maître de Justinien. Phérécide et Josèphe ne parleraient pas mieux que lui sur les éphémérides, les ides et les épactes; et en lisant ses chroniques, vous croiriez volontiers que c'est Eusèbe, Jérôme ou Orose que vous avez sous les yeux. Et de même qu'il est écrit de Salomon qu'il a tout connu, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope qui rampe sur la pierre, ainsi peut-on dire que dans ce merveilleux ouvrage, Isidore a tout sondé, depuis la cause première de tous les êtres jusqu'à la dernière des créatures, et dépassé même la science de ce grand roi qui avait reçu la sagesse en partage. »

[1] Canonic. Legion. *Vita S. Isid.* apud Areval. *Isidorian.* append. II.

Les arts mécaniques.

Les six derniers livres du traité des *Étymologies* sont consacrés aux arts mécaniques. Ce sont peut-être les plus curieux à cause des détails que l'on y trouve sur la vie intime et les usages de cette époque. Isidore n'est pas inférieur à lui-même dans cette partie de son ouvrage; il s'entend tout aussi bien à décrire les arts de l'industrie ou le métier d'un artisan que les principes de la philosophie et de la rhétorique. Il est peu de lapidaires qui connussent comme lui le nombre, la variété, les propriétés, la valeur des perles et des pierres précieuses. Il vous dira toutes les pièces qui entrent dans l'armement d'un guerrier, la structure d'un vaisseau et l'ameublement d'une maison. Il vous donnera la description des jeux du cirque et de la place publique, aussi bien que des étoffes et des parfums dont la vanité se parait de son temps. Il n'est pas jusqu'aux instruments de labour et d'horticulture qu'il ne passe en revue, et celui qui était assis le premier dans les assemblées des rois et des pontifes, n'a pas dédaigné de compter de combien de manières le paysan andaloux ferrait ses chevaux.

Architecture gothique.

Isidore n'a point oublié de parler de l'architecture, le plus noble de tous les arts mécaniques[1]. Selon sa méthode ordinaire, il en a exposé les principes et l'histoire. Il examine, en vrai disciple de

[1] Isid. Hispal. oper. *Etymol.* lib. xv.

Vitruve, toutes les parties de l'édifice, depuis les fondements jusqu'au faîte. Les fenêtres, les portiques, les colonnes et leurs divers modes d'ornementation deviennent tour à tour l'objet de ses explications. A la vérité, ce n'est guère que des ordres anciens dont il rend compte, parce qu'ils étaient encore les seuls reconnus par la science; mais il paraît prouvé aujourd'hui que les Goths ont commencé à les modifier, et à bâtir dans ce genre d'architecture qui porte leur nom. Une critique impartiale a démontré que plusieurs églises de France et d'Italie remontent incontestablement au temps de l'occupation gothique. En ce qui touche l'Espagne, on avait désespéré jusqu'ici de trouver des vestiges authentiques des anciennes constructions des Visigoths; les Musulmans avaient, disait-on, tout détruit; mais un jeune savant vient de démontrer, que dans plusieurs églises de Tolède, on trouve des fragments que l'on peut certainement rapporter au temps des rois Sisebut et Vamba[1]. Les caractères qu'il leur assigne sont ceux du style roman, avec les ornements particuliers aux monuments gothiques, ajoutant cette particularité pour l'Espagne, qu'ils sont mêlés de quelques détails empruntés aux constructions byzantines.

Tel est ce fameux livre des *Étymologies*, où saint Appréciation

[1] D. Manuel de Assas, *Album artistico de Toledo*, 1848. — Nous devons à l'obligeance de M. Ferdinand Denis la communication de cet ouvrage, qui ne se trouve pas dans le commerce.

du livre des Étymologies.

Isidore a fait l'inventaire de toutes les connaissances humaines. La critique pourrait sans doute y trouver à redire : la perfection se rencontre rarement dans les œuvres de l'homme, et, comme l'a fort judicieusement remarqué un de nos plus célèbres écrivains modernes, les meilleurs ouvrages portent autant la marque du siècle que celle de l'auteur[1]. On a reproché à ce traité des idées plus ingénieuses que vraies, des définitions fausses ou hasardées et les défauts inhérents à toutes les compilations, l'entassement des matières et le manque d'élévation. Plusieurs auteurs ont même fait un crime à l'évêque de Séville d'y avoir trop reproduit les Anciens, sans songer, comme le dit un de ses éditeurs[2], que c'est là ce qui fait son mérite et lui donne des titres à la reconnaissance de la postérité. Toutefois, malgré ces défauts, malgré quelques données contestables dans une science aussi arbitraire que celle des déductions étymologiques, où Platon et Cicéron eux-mêmes ont souvent échoué, cet ouvrage n'en demeurera pas moins comme une des grandes manifestations de la pensée dans les siècles barbares. Le moyen âge le jugea ainsi, et le traité des *Étymologies* devint un des manuels de ses écoles. Bède le vénérable l'imitait, Alcuin le lisait et Raban Maur le copiait[3]. Les philologues de la

[1] Villemain, *Éloge de Montesquieu.*

[2] Isid. Hispal. oper. ed. Grialii, præf. *Etymol.*

[3] Arevalo, *Isidorian.* cap. XXXVIII.

renaissance, si peu favorables pourtant à tout ce qui ne venait pas de Rome ou d'Athènes, ont eu souvent recours à lui pour justifier leurs explications et leurs commentaires. Vossius[1], Turnèbe[2], Gilles Ménage[3] le citent avec éloge, et quoique Saumaise en parle sévèrement, il le consultait cependant avec avantage[4]. De nos jours, il n'a pas moins été apprécié, et voici comment le juge un homme qui avait beaucoup étudié les siècles barbares :

« Au premier abord, dit M. Ozanam[5], l'auteur n'y semble occupé que des mots, des étymologies souvent détestables dont Platon, Varron, les grammairiens et les jurisconsultes romains ont prodigué les exemples. Mais il ne peut s'engager dans la définition des mots sans se mettre à la poursuite des idées, sans pénétrer jusqu'au fond de chaque science, sans se trouver sur les traces de ceux qui s'y enfoncèrent avant lui. Il résume donc en vingt livres les principes des sept arts libéraux, ceux de la médecine, de la jurisprudence, de la théologie, de l'histoire naturelle, de l'agriculture et des arts mécaniques. Les citations des écrivains grecs et latins sont innombrables ; et l'ouvrage, annoncé comme un dictionnaire, devient une en-

[1] Vossius, *De philologia*, cap. v, 14.
[2] Turneb. *Adversaria*, lib. xxvi.
[3] Ménage, Præf. de l'édit. franç. des *Étymol.*
[4] Saumaise, *Notæ ad Vopisc. Aurel.* pag. 411.
[5] Ozanam, *Civil. chrét. chez les Francs*, pag. 403.

cyclopédie, le sommaire d'une lecture immense, et pour ainsi dire le dépouillement d'une bibliothèque dont plus de la moitié aurait péri pour nous, si l'évêque de Séville n'en avait sauvé les faibles restes. Le moyen âge connut tout le prix de ce travail, et c'est pourquoi il ne se lassa pas de reproduire le livre des Origines, comme celui des Institutions divines et humaines, comme tous les écrits où il trouvait les sept arts des Anciens. Le rude génie de ces temps ne se lassait pas de tant de répétitions ; et, comme l'enfant auprès du puits[1], il comprenait que la corde devait souvent passer sur la pierre pour l'entamer. Isidore de Séville compte avec Cassiodore et Boèce parmi les instituteurs de l'Occident : ils forment ensemble comme une chaîne d'hommes qui d'une part touchent à l'antiquité et de l'autre s'avancent jusqu'au plus profond de la barbarie, se passant de main en main le flambeau. Isidore mourut en 636 : ses disciples continuent l'école espagnole pendant que les Anglo-Saxons commencent, et que de loin on voit venir Bède et Alcuin pour soutenir la lumière, et pour attester que le flambeau ne s'éteindra pas. »

Travaux de S. Isidore.

Le livre des Étymologies n'est, pour ainsi dire, que le relevé des études d'Isidore, une sorte de préface dans laquelle il résuma, sur la fin de sa vie, son enseignement et ses vastes connaissances. Les

[1] Voy., au chap. I, le trait auquel on fait ici allusion.

sciences et les arts qui sont analysés dans cet ouvrage, ont presque toujours été l'objet d'un traité spécial. La pratique est aussi venue se joindre à la théorie, et l'évêque de Séville ne s'est pas contenté de donner des préceptes, il a montré par de longs exemples comment il fallait les appliquer. La liste complète de ses œuvres serait fort longue; après saint Augustin, c'est un des plus volumineux polygraphes de l'Occident; aussi son disciple Braulion n'a-t-il pas cru pouvoir mieux dépeindre cette variété de travaux qu'en lui appliquant le célèbre éloge que Cicéron décernait à la science de Varron, dans le premier livre des *Académiques* : « Vos livres, dit l'évêque de Saragosse[1] en s'adressant à son illustre maître, nous ont, pour ainsi dire, conduits chez nous, et nous pouvons enfin reconnaître qui nous sommes et où nous vivons. Nous étions dans notre ville comme des voyageurs et des étrangers; nous avons appris de vous l'antiquité de notre patrie, sa chronologie, les droits de la religion et du sacerdoce, l'administration intérieure, la discipline militaire, l'emplacement des quartiers et des lieux les plus remarquables, les noms, les espèces, les fonctions et les causes de toutes les choses divines et humaines. Vous avez répandu le plus grand jour sur nos poëtes, sur notre littérature et notre langue[2]. »

[1] Braul. *Prænotatio in Isidor.* apud Areval. *Isidoriana*, cap. III.

[2] Cicer. *Acad.* lib. I, edit. J. Vict. Le Clerc.

Travaux historiques.

Au nombre des travaux les plus précieux d'Isidore, il faut mettre ses écrits historiques, qui lui donnent une des premières places parmi les abréviateurs de son temps. A l'exemple de Jules Africain, d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Victor de Tunes, qu'il prend, dit-il, pour modèles, il a composé une *Chronique générale* du monde, où il résume chronologiquement les grands traits de l'histoire. C'est une espèce de tableau synoptique des principaux événements de l'antiquité sacrée et profane, un de ces abrégés rapides tels que le moyen âge en a tant écrit, et où l'on aimerait souvent à trouver des détails un peu moins circonscrits. Elle est divisée en six époques, et s'étend depuis Adam jusqu'au règne d'Héraclius et de Sisebut, c'est-à-dire jusqu'au temps même où elle fut écrite.

Le livre *De la Vie et de la mort des Pères*, que l'on a contesté quelquefois à l'évêque de Séville, n'est que le développement d'une partie de la Chronique générale. L'auteur s'y étend davantage sur l'histoire particulière des grands hommes des deux Testaments. On voit, en le lisant, qu'Isidore avait eu sous la main plusieurs de ces livres apocryphes qui avaient cours dans les premiers siècles de l'Église, et il ne s'est peut-être pas assez défié de leurs récits controuvés. De tous temps, les Espagnols ont aimé le merveilleux, et cet amour les a souvent entraînés hors des bornes de la vérité et d'une saine critique. Il nous reste également de ce grand évêque

une biographie des hommes célèbres de l'Église, spécialement de celle d'Espagne et d'Afrique; mais un travail plus important que ceux que nous venons d'énumérer, c'est son *Histoire* des Visigoths, des Suèves et des Vandales.

Dans cet ouvrage, le saint docteur commence par saluer sa patrie, cette belle Espagne, qui est, dit-il, la gloire et l'ornement de l'univers, et il passe d'abord au récit des premiers exploits de ces terribles nations gothiques qui, déjà plusieurs fois avant Constantin, étaient venues heurter aux frontières de l'Empire. Il nous les montre ensuite aux portes de Constantinople et de Rome, faisant capituler ces timides Césars qui auraient dû tenir en main la quenouille qu'ils envoyaient à leurs plus vaillants défenseurs. Il raconte comment elles se partagèrent les dépouilles de l'Occident, et comment elles vengèrent plus tard sur elles-mêmes les désastres qu'elles avaient causés. Laissant alors ceux des barbares qui occupèrent l'Italie et les Gaules, il s'attache aux conquérants de son pays et raconte en détail les diverses péripéties de leur fortune [1].

Cette chronique, plus développée que ne le sont d'ordinaire celles des annalistes contemporains, est d'une haute importance pour l'histoire de l'Espagne et de la Tingitanie; elle est même le seul

[1] Isid. Hispal. oper. *Hist. Gothorum, Vandal. et Suevorum.*

document de quelque étendue qui serve à faire connaître ces temps de trouble et de révolution. Isidore s'y montre le digne rival de Jornandès, et sans prendre les choses d'aussi haut que l'abréviateur de Cassiodore, il ne les explique pas avec moins de clarté et de savoir.

L'ère espagnole.

L'évêque de Séville se sert, dans cet ouvrage, d'un système de chronologie particulier aux anciens auteurs de son pays, et que l'on appelle, pour cette raison, l'*ère espagnole*. Elle est basée sur le calendrier Julien, et devance de trente-huit ans pleins l'ère chrétienne. Son point de départ est l'année 715 de Rome, époque où l'Ibérie fut pacifiée par Auguste et réunie définitivement à l'Empire [1]. Cette computation particulière, suivie pendant quelque temps en Afrique et dans la Gaule gothique, s'est maintenue en Espagne jusqu'à la fin du quatorzième siècle, où elle fut successivement abolie par les ordonnances de l'Église et des rois, dans les États d'Aragon, de Castille et de Portugal [2].

Travaux théologiques de S. Isidore.

Isidore n'est pas seulement un littérateur érudit, c'est aussi un pontife zélé, un docteur de l'Église. Les intérêts de la religion ne le touchent pas moins que ceux de la science, et il lui a donné une noble part dans ses travaux. Ses ouvrages théologiques sont considérables; il est peu de parties de

[1] And. Resende, *De æra Hispan.* apud Hispan. illust. tom. II.
[2] Voy. l'*Art de vérifier les dates*, tom. I.

l'enseignement et de la discipline ecclésiastiques qu'il n'ait traitées. Ses livres de la *Foi catholique*, dédiés à cette sœur Florentine qui avait pris soin de son enfance, sont un des plus beaux témoignages du dogme au septième siècle. La logique en est ferme et les propositions concluantes. Ce n'est plus le métaphysicien orateur des premiers siècles qui parle, c'est un théologien du moyen âge qui serre son argumentation, et raisonne déjà avec toute la rigueur de la scolastique.

Le savant docteur préfère cependant à l'austérité du dogme les enseignements plus doux de la morale chrétienne. Les Goths n'étaient pas, comme les Grecs, des disputeurs orgueilleux qui voulaient sans cesse soumettre au contrôle de leur raison les vérités de la foi. Ils avaient accepté sans discussion l'arianisme, et il s'agissait bien plus de les instruire que de les convaincre. Ce qui chez eux avait besoin de réforme, c'était les mœurs; le cœur était plus malade que l'intelligence. C'est aussi vers l'amélioration morale des Visigoths que tendent principalement les efforts de l'évêque de Séville. Ses ouvrages théologiques portent rarement le caractère apologétique. Il parle à l'imagination et à la sensibilité des barbares; il fait briller à leurs yeux les admirables vertus de la religion chrétienne avant de leur dévoiler la sublimité de sa doctrine. Ce sont des pensées pieuses qu'il leur présente sur Dieu, la création, les destinées de l'homme; il leur paraphrase

les histoires des livres saints, les rites sacrés, les cérémonies de l'Église ; en un mot, il cherche à frapper, par la partie extérieure du christianisme, des esprits trop peu cultivés pour comprendre les profondeurs de ses mystères.

Son mysticisme.

On rencontre fréquemment dans les écrits moraux d'Isidore des considérations spirituelles et des applications mystiques. L'Espagne avait eu de bonne heure des relations avec l'Orient et les écoles d'Afrique ; aussi trouve-t-on dans ses docteurs l'ascétisme des Pères grecs et de l'école d'Hippone. Isidore a écrit des livres entiers d'allégories morales, et composé des traités sur les significations mystérieuses des nombres [1]. Pour lui, les livres saints ne sont qu'un vaste symbolisme, et les faits qu'ils renferment, des images, des figures de l'homme surnaturel et régénéré par la foi [2]. On sent déjà dans l'évêque andaloux ce caractère de spiritualisme contemplatif et de ferveur exaltée qui caractérise l'Église espagnole. Plus d'une fois, en le lisant, on croirait avoir sous les yeux une de ces méditations pieuses où sainte Thérèse a épanché toute la tendresse de son âme et les transports de son amour. Lui aussi, il aime à sonder les opérations intérieures de la grâce dans les âmes ; lui aussi, il sent son cœur épris de la beauté ineffable de Dieu ; comme la

[1] Isid. Hispal. oper. tom. V, *Allegoriæ sacræ*. Cf. *Liber numerorum*.
[2] *Ibid.* tom. V, *Quæstiones in vetus et novum Testam.*

vierge d'Avila, il a ses ravissements, ses extases et ses chants d'enthousiasme.

Ce mysticisme de l'évêque de Séville s'empreint quelquefois d'une religieuse tristesse, qui rappelle la sensibilité de Grégoire de Nazianze et de Synésius. Les hommes de ce temps avaient vu des ruines et des malheurs sans nombre; leur caractère se ressent un peu de cette mélancolie qui suit toujours les deuils amers et les douleurs profondes. Nous touchons à une époque où les écrivains éprouvaient souvent le besoin de demander à leur philosophie ou à leur foi des consolations qui n'excluaient pas les regrets. Il pouvait se trouver aussi au fond de ces âmes si tranquilles en apparence des victoires pénibles. Plus d'une fois, peut-être, la nature réclama en secret contre la rigueur du travail et la longueur de l'épreuve; la violence de la lutte et le désir d'arriver à sa fin purent bien quelquefois attrister les cœurs, sinon affaiblir les courages. C'est ce qui explique, sans doute, ce fond de rêverie plaintive que nous trouvons dans le mysticisme d'Isidore, et en particulier dans un dialogue spirituel intitulé *Synonymes* ou *Soliloques*. D'une part, ce sont les gémissements et les lamentations d'un homme que les misères de la vie ont jeté dans le trouble et le désespoir; de l'autre, les exhortations et les encouragements de la raison qui veut rendre à son âme l'espérance et la paix. C'est un écrit qui ressemble beaucoup au livre de la

Consolation de Boèce [1]. Des deux côtés, ce sont les mêmes plaintes et le même abattement que l'on voit d'abord; puis la grande image de la Philosophie qui apparaît dans les deux ouvrages pour relever les forces de la nature affaiblie, inspirer le même courage et recevoir les mêmes remercîments.

Ouvrages apocryphes publiés sous son nom. — Fausses décrétales.

Isidore de Séville a été un des plus féconds polygraphes du moyen âge : on a exagéré cependant ses travaux, et on lui a attribué toute sorte d'écrits apocryphes. Des admirateurs enthousiastes ont réclamé pour lui des livres dont les auteurs sont connus ; des critiques peu sûrs, ou trop peu véridiques, ont mis sur son compte des ouvrages qui ne pouvaient convenir ni à son temps ni à son caractère, et des faussaires coupables se sont emparés de son nom et de son autorité pour donner du crédit à leurs mensonges. C'est ainsi qu'on a successivement multiplié ses œuvres, en y ajoutant diverses pièces de poésie, des traités de grammaire et d'astronomie, des opuscules de philosophie, de morale, de piété, et enfin cette fameuse collection de décrétales qui devait susciter à l'Église de violentes attaques [2].

[1] Cf. Isid. Hispal. *Synonima*; Boet. *De consol. Philosophiæ*.

[2] Les bornes de ce travail ne nous permettent pas de nous jeter dans la polémique immense à laquelle la fausse collection des décrétales d'Isidore *Mercator* a donné lieu, et qui, depuis trois siècles, occupe les savants à différents points de vue. On peut consulter, sur cette importante discussion, les recherches pleines d'érudition qui ont été faites dans ces dernières années en Allemagne et en Espagne, notamment la préface de

Cependant, au milieu de ses travaux de tout genre, Isidore était parvenu à une extrême vieillesse. De nombreuses infirmités l'avertissaient que le temps du labeur était fini pour lui, et il se préparait, par la prière et la pénitence, à paraître devant celui auprès de qui le génie sans la vertu ne

Mort de S. Isidore.

la collection espagnole des conciles de Charles de La Serna Santander, et les dissertations récentes du professeur Denzinger et du docteur Phillips. Ce dernier a résumé les opinions des savants de l'Allemagne moderne, tels que Antoine Theiner, Knust, Mohler, Eichhorn, Wasserschleben, Kunstmann, Hefele, Gfrorer, Rosshirt, Walter. De La Serna en a fait autant pour l'Espagne; il a réuni et coordonné les recherches faites sur les anciens manuscrits par Ambrosio de Moralès, Antonio Agustin, Juan-Bautista Perez, le Père Burriel, Pierre de Marca, Vasquez del Marmol, Garcias Loaïsa, Blas de Nasarre, etc. Faustin Arevalo, le savant éditeur des œuvres de saint Isidore de Séville, et qui écrivait ainsi que La Serna au commencement de ce siècle, peut être aussi consulté avec fruit. Parmi les écrivains antérieurs qui ont écrit en sens divers sur les décrétales, les plus cités sont : les centuriateurs de Magdebourg, le calviniste Blondel, Van-Espen, les frères Ballerini, Blasco, Zaccaria, Spittler, Marchetti, le bénédictin dom Coustant, Fleury.

Les conclusions que l'on fait ressortir de tous ces débats sont, en ce qui touche saint Isidore, celles-ci :

1° Les décrétales publiées par Isidore *Mercator* ou *Peccator* sont une œuvre apocryphe, et nullement, comme le veut le cardinal d'Aguirre, l'œuvre authentique et orthodoxe de notre saint docteur.

2° L'évêque de Séville n'a rien de commun avec l'auteur qui s'est emparé de son nom.

3° Cette falsification n'a point été faite en Espagne, mais sur les bords du Rhin, ou dans les provinces du nord de la France, vers le milieu du IXe siècle, par Riculfe de Mayence, le clerc Benoît, Rhotade de Soissons, ou tout autre faussaire sur le nom duquel on ne s'accorde pas.

4° Saint Isidore de Séville avait fait une collection de décrétales, ou du moins revu et augmenté celle de Denis-le-Petit. Cette collection a servi probablement de base à la falsification du faux Isidore.

5° Les travaux modernes des savants espagnols auraient remis la collection de saint Isidore de Séville dans son état primitif.

trouve point grâce. On dit que, sur la fin de sa vie, la prévision des malheurs qui menaçaient sa patrie avait attristé son âme, et on l'entendit une fois prononcer des paroles effrayantes sur les futures destinées de l'Espagne [1].

Arrivé enfin au dernier terme de sa longue existence, il voulut la terminer comme les saints dont il avait retracé les exemples. Après avoir distribué en aumônes tout ce qui lui restait, écrit le clerc Rédemptus, son disciple [2], il manda auprès de son lit de souffrance ses collègues dans l'épiscopat, Jean et Epartius. Il ordonna ensuite qu'on le transportât dans la basilique de Saint-Vincent et qu'on l'étendît au milieu du chœur, en face de l'autel. Là, couché sur la cendre et revêtu d'un cilice, entouré des clercs de son église, des élèves de son école, des religieux et de son peuple qui confondaient leurs larmes, il implora dans une humble supplication la miséricorde de Dieu. Après son oraison, il fit à haute voix la confession de ses fautes, demanda pardon à ceux qu'il avait pu offenser, remit à ses débiteurs les titres de créance qu'il possédait et exhorta les assistants à prier pour lui. Alors les sanglots redoublèrent; toute l'assemblée levant les mains vers le ciel réclama pour lui l'indulgence divine, et les évêques s'approchant du vénérable vieillard lui donnèrent les dernières bénédictions. On lui

[1] Voy. Areval. *Isidorian.* cap. XXV.
[2] *Ibid.* cap. VI.

apporta le pain eucharistique, qu'il reçut en l'arrosant de ses pleurs; il recommanda une dernière fois l'union à son peuple, donna le baiser de paix à ses prêtres et fit à son église ses suprêmes adieux. On le reporta ensuite dans sa cellule où il expira quatre jours après, la veille des ides d'avril de l'an 636. Son corps fut déposé, au milieu des regrets universels, dans un des caveaux de sa métropole, entre ceux de sa sœur et de ses frères, et l'on dit [1] que deux lampes, si habilement disposées que rien ne pouvait les éteindre, brûlaient sans cesse auprès de sa tombe [2]. Plus tard, ses cendres furent tranportées avec une grande pompe dans la ville de Léon, par le roi Ferdinand Ier, qui

[1] Canonic. Legion. *S. Isid. Vita*, apud Areval. *Isidorian.* append. II. — Fabricius, *Bibliog. antiq.* cap. XXIII.

[2] Les biographes de saint Isidore attribuent à saint Hildefonse l'épitaphe suivante qu'on lisait sur le tombeau de son maître. Elle est d'une date postérieure.

Crux hæc alma gerit geminorum corpora fratrum,
Leandri, Isidori, pariterque ex ordine vatum,
Tertia Florentina soror, devota perennis.
O quam composite concors hæc digna quiescit!
Isidorus medius disjungit membra priorum.
Hi quales fuerint, libris inquirito, lector.
Cognosces et eos bene cuncta fuisse locutos.
In quibus hic recubat Fulgentius : inspice tres hos
Spe certa, plenosque fide, super omnia charos.
Dogmatibus cernes horum crevisse fideles,
Ac reddi Domino, quos impia jura tenebant.
Atque viros credas sublimes vivere semper.
Aspicies puros, rursus contende videre.

les avait obtenues, en échange des présents les plus précieux, de l'émir Ben-a-Beth qui régnait alors à Séville [1].

Caractère de saint Isidore.

Si l'on voulait personnifier le moyen âge et choisir dans son histoire quelque homme illustre dont l'image serait la représentation symbolique de son génie, il nous semble que la grande figure de saint Isidore de Séville se présenterait une des premières aux regards d'un observateur attentif. En lui, se résument d'une manière frappante cette science étendue et variée, cette action morale de l'Église sur la conscience des peuples, et cette suprématie politique de l'épiscopat qui constituent le caractère de cette époque. Esprit fécond et universel, écrivain de génie quelquefois, Isidore semble avoir été placé sur les pas des barbares pour recueillir les débris de la civilisation ancienne et les transmettre à la société nouvelle. Il forme à lui seul un anneau de la tradition; son érudition a été assez vaste pour embrasser le cercle entier des connaissances humaines, et justifier son siècle du reproche d'ignorance ou d'inertie. Ses œuvres sont le dernier écho de l'inspiration antique et le premier effort de cette imitation laborieuse qui porta le moyen âge à sa continuelle recherche. Pontife zélé, thaumaturge vénérable, l'évêque de Séville nous apparaît encore comme un des représentants les

[1] Monachi Silensis *Chronicon*. — Florez, *España sagr.* tom. IX, pag. 206.

plus parfaits de cet esprit de prosélytisme qui poussa l'Église à l'instruction des barbares, et une des figures les plus gracieuses de la foi naïve et confiante de ces siècles, où l'on ne pouvait être un grand homme sans être un grand saint. Enfin, nous le verrons se lever comme le défenseur de la justice, au milieu d'une société qui ne connaissait guère avant lui que des opprimés et des oppresseurs ; le docteur et le pontife s'est assis sur le siége du législateur, et sa sagesse a égalé sa science et sa vertu. Le nom d'un tel homme ne peut être oublié, parce que le souvenir des hommes de bien doit être immortel comme leurs services. Isidore demeurera dans l'histoire comme un de ces grands caractères où l'on vient étudier les travaux et l'esprit d'une époque.

Les différents Isidore.

Des ressemblances de nom ont quelquefois fait confondre saint Isidore de Séville avec d'autres personnages, qui n'ont point vécu dans le même temps, ni obtenu la même célébrité. Fabricius [1] compte plus de trente écrivains qui ont porté le nom d'Isidore. L'Espagne en revendique six principaux : Isidore de Séville, le plus illustre de tous ; un Isidore des Asturies et un autre de Sétabis (Xativa), qui souscrivirent, le premier au douzième, le second au quinzième concile de Tolède ; Isidore *Pacensis* (de Béja), qui écrivait vers la fin

[1] Fabric. *Biblioth. Græc.* tom. IX, ad Isidor. Pelus.

de la monarchie des Visigoths ; un moine du même nom qui fut martyrisé par les Arabes de Cordoue, et enfin Isidore-le-Laboureur, qui vivait à Madrid vers le milieu du douzième siècle. Mariana, Perez Bayer et quelques autres auteurs donnent, après Sigebert de Gemblours et Trithème, le surnom de *Junior* à l'évêque de Séville, par opposition à un autre Isidore plus ancien, qu'ils font évêque de Cordoue, et qu'ils appellent pour cette raison *Senior*. Des critiques plus sûrs ont démontré que ce dernier personnage n'a jamais existé que dans la chronique apocryphe de Dexter, et qu'il fallait probablement reconnaître dans cet Isidore *Senior* le moine de Péluse. Quelquefois aussi Isidore de Séville est appelé Isidore-l'Ancien, pour le distinguer d'Isidore de Béja que l'on trouve souvent désigné sous le nom d'Isidore-le-Jeune. Quant à l'auteur des fausses décrétales, Isidore *Mercator* ou *Peccator*, nous avons déjà dit que le grand docteur de l'Espagne n'a rien de commun avec ce faussaire, qui s'est emparé d'un nom respecté dans l'Église pour donner cours à sa collection apocryphe [1].

[1] Arevalo, *Isidoriana*, cap. XVI.

CHAPITRE IV.

ÉCOLES FONDÉES PAR LES DISCIPLES DE SAINT ISIDORE.

Lorsqu'un homme supérieur a paru dans un siècle, on retrouve ordinairement dans les générations qui le suivent quelques traces de sa pensée, quelque reflet de son génie. La vie intellectuelle des peuples aussi bien que leur vie sociale ne s'éteint que par degrés, et si rapide que soit la décadence d'une nation, elle ne passe pas subitement de la civilisation à la barbarie, de la lumière aux ténèbres. C'est ce que l'on vit en Espagne après la mort de saint Isidore. Comme ces astres brillants qui éclairent encore l'horizon de leurs derniers feux après qu'ils ont eux-mêmes disparu dans la nuit, la science et la vertu de ce grand homme se réfléchirent dans ses disciples : il se survécut à lui-même dans la personne de ceux à qui il avait

Les disciples de saint Isidore continuent son enseignement.

transmis son esprit. Ces jeunes clercs que nous avons vus se presser autour de sa chaire, devenus plus tard d'illustres évêques, continuèrent l'enseignement de leur maître, et fondèrent à leur tour des écoles pour la jeunesse de leurs cités et le clergé de leurs églises.

Une des plus célèbres fut celle de Saragosse. L'évêque Braulion, qui depuis la mort d'Isidore était l'oracle de l'Espagne et le conseiller des rois Visigoths, avait reporté sur les rives de l'Ebre cet amour des arts qu'il avait été puiser lui-même sur les bords du Bétis. A l'exemple de son maître, il avait fondé dans sa métropole une école florissante, où il se plaisait à commenter à ses jeunes auditeurs les livres des Prophètes, les écrits des poëtes et des orateurs de l'antiquité [1].

École de Saragosse. — Saint Eugène.

Le plus connu de tous ses disciples est l'oncle de saint Hildefonse, l'évêque de Tolède Eugène III [2], l'un des pontifes les plus distingués du septième siè-

[1] Voy. Lorenzana, *Collect. Pat. Toletan., Vita S. Eugenii.*

[2] Les Goths paraissent n'avoir connu que les deux derniers évêques de Tolède, qui portèrent le nom d'Eugène; aussi saint Hildefonse, saint Julien, et les anciens chroniqueurs désignent souvent celui dont nous parlons sous le nom d'Eugène II. Cette erreur a été partagée par Mabillon, Launoy, Tillemont, les auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, qui blâment fort mal à propos Mariana et quelques autres savants espagnols d'avoir cru à l'existence d'un troisième. Il paraît, en effet, que dès les premiers siècles de l'Église, le siége de Tolède avait été occupé par un premier Eugène, que l'on croit disciple de saint Denis l'Aréopagite, ou plus probablement encore de saint Denis de Paris. Voy. Florez, *España sagrada*, tom. V.

:le, et le poëte le plus renommé de l'Espagne gothique. Issu d'une des plus nobles familles du pays, ce eune palatin avait été attaché de bonne heure au :lergé de l'église qu'il devait un jour gouverner. Il y suivit dans sa jeunesse les leçons que l'on donnait aux enfants qui se destinaient à la cléricature, et il exerça même pendant quelque temps les fonctions du sacerdoce dans cette métropole. Mais épris tout-à-coup du désir d'une vie plus parfaite, et attiré par la réputation de Braulion, il remit son neveu à saint Isidore et se retira lui-même à Saragosse, auprès du tombeau de la vierge Engratia, pour satisfaire à la fois son penchant pour la retraite et profiter des leçons de l'évêque [1].

Celui-ci ne tarda pas à reconnaître les heureuses dispositions d'Eugène; il s'attacha le jeune moine et cultiva avec un soin particulier un esprit dont l'élévation lui faisait concevoir les plus hautes espérances pour l'avenir. Voyant qu'il avait un goût prononcé pour la poésie, il lui fit lire les auteurs anciens qu'il avait autrefois lui-même beaucoup étudiés, et bientôt il eut la joie de se voir surpassé par

[1] Lorenzana, *Collect. Pat. Toletan.*, *Vita S. Eugen.* Cum adolevisset, perfectioris vitæ cupidus clam patria aufugiens Cæsaraugustam secessit, ubi monasticam vivendi rationem amplexus, ad sanctorum martyrum cultum sapientiæque cœlestis studium totus incubuit. Acri vividoque ingenio præditus, dum pietati studet, miros in ea, nec minores in ecclesiasticis disciplinis progressus fecit. Qua ex re cum apud cæteros, tum vero apud sanctum Braulionem, sedis Cæsaraugustanæ archiepiscopum, maximam gratiam iniit. Cf. Quintanadueñas, *Santos de Toledo*, siglo VII, dia XIII de nov.

son disciple, dans un art, où l'on disait cependant que l'évêque de Saragosse n'avait point de rivaux [1].

Comme Eugène ne brillait pas moins par les qualités du cœur que par la richesse de son intelligence, Braulion, déjà vieux, s'était flatté de se décharger sur lui du soin de son église. Il avait même pris ses mesures pour lui remettre le gouvernement de sa métropole, lorsque son jeune archidiacre fut appelé par le roi et les évêques à remplacer sur le siége de Tolède Eugène II qui venait de mourir [2]. Cette élection contraria vivement l'évêque de Saragosse, il réclama, il supplia de ne point lui enlever la *moitié de son âme*; il eut même recours à l'autorité du monarque, mais le roi Kindaswinde fut inflexible, et malgré la déférence qu'il avait pour un pontife que toute l'Espagne vénérait, il ne crut pas devoir priver l'église de Tolède des vertus et de la science de son disciple. L'archidiacre de Saragosse fut donc obligé de se séparer de son maître, qui pleurait encore dans ses vieux jours, au souvenir de la perte que son cœur et son église avaient faite [3].

Eugène porta dans la capitale des Visigoths ce goût des arts que les disciples de saint Isidore semblaient se transmettre comme un précieux héritage.

[1] Lorenzana, *Collect. Pat. Toletan.*, *Vita S. Eugenii*. Cf. Nic. Antonio, *Biblioth. Hispan. vet.*, lib. v, cap. v.

[2] *Ibid.*— Florez, *España sagrada*, tom. v.—Tamayo de Salazar, *Martyr. Hispan.* XIII nov. — Ribadaneyra, *Flos. sanct.* XIII nov.

[3] Braul. *Epist.* apud Florez, *Esp. sagr.*, tom. XXX.

La poésie qui avait fait les délices de sa jeunesse vint encore le distraire des sollicitudes de l'épiscopat; il la cultiva d'une manière suivie jusqu'à sa mort et se fit par ses vers un nom si célèbre, que le roi Kindaswinde le chargea de revoir et de compléter le poëme de Draconce sur l'œuvre des six jours [1]. Ce sujet convenait bien à l'esprit de l'évêque de Tolède. C'était encore un de ces hommes à l'imagination ardente et contemplative, qui aimait à décrire les richesses de la nature, la variété de ses produits, la sublime harmonie des éléments et les oiseaux au brillant plumage qui peuplent le beau ciel de la Castille. Les nobles vertus du christianisme et l'héroïque courage des martyrs excitèrent aussi les accents de sa muse; il fit des hymnes pour les saints, des épitaphes pour les grands hommes, et des sentences didactiques sur la morale qu'il enseignait [2].

Ses poésies acrostiches.

La forme est la partie la plus curieuse des poésies de saint Eugène. Ce pieux évêque semble avoir voulu nous laisser un recueil complet de toutes les singularités des poëtes du moyen âge. On trouve dans ses vers toutes ces subtilités grammaticales, toutes ces bizarreries de coupe, de construction et de mesure, qui en assujétissant l'esprit à une espèce d'escrime philologique, avaient fait d'un art inspiré

[1] S. Hidelf. opera, *Liber de viris illust.* apud Lorenz. *Collect. Pat. Toletan.*

[2] S. Eugenii Tolet. opera, *ibid.*

un art mécanique. Il s'est étudié à varier les acrostiches, à multiplier les tournures symétriques, et à reproduire toutes les formes de ce genre de cadence faux et puéril qui s'était substitué à la véritable harmonie. Quelquefois il combine sa phrase de manière à ce que les premières lettres de chaque vers forment un mot, et les dernières, une épithète qui s'y rapporte, comme dans cette épitaphe qu'il s'était composée de son vivant, et où l'on retrouve son nom, *Eugenius*, avec l'adjectif *misellus* [1].

Excipe, Christe potens, discretam corpore mente E
Ut possim picei pœnam vitare baratr. I
Grandis inest culpa, sed tu pietate redunda . . S
Eluc probra, pater, et vitæ crimina toll. . . . E
Non sim, pro meritis, sanctorum cœtibus exu . I
Iudice te, prosit sanctum vidisse tribuna . . . I
Dis lector, uno qui sim dignoscere vers . . . . U
Signa priora lege, mox ultima nosse valebi . . S

D'autres fois, le mot est partagé de telle sorte que la première moitié se trouve au commencement du vers, et la seconde fraction à la fin.

O, JO—versiculos nexos quia despicis,—ANNES
Excipe, DI—solers si nosti jungere—VISOS.

Dans l'épitaphe suivante, écrite pour le tombeau d'Evantius, père de notre poëte, le mètre est arrangé de façon que les premiers pieds de l'hexa-

[1] S. Eugenii Tolet. opera, *ibid.*

ètre deviennent les derniers du pentamètre qui ıit :

Ecce patet aditus, et sacri janua templi ;
Reddite vota Deo, *ecce patet aditus*.
Hanc in honore Dei, supplex Evantius aulam
Sacram fabricans *hanc in honore Dei;*
Hic patrios cineres præciso marmore clausit,
Servet ut omnipotens *hic patrios cineres*.
Nicolae genitor, pro te devotio summa est,
Hic tibi fructus erit, *Nicolae genitor*.
Jure mea tua sunt, quo non serente, nec essem,
Sed qui sum fateor, *jure mea tua sunt* [1].

Ses poésies rimées.

Une autre particularité assez importante au ɔoint de vue historique se fait remarquer dans les ɔoésies du disciple de saint Braulion. Eugène fait ın usage presque continuel de la rime, des allitérations, des assonances, et mêle, à peu près partout, au mètre ancien, ces consonnances périodiques auxquelles notre poésie moderne a emprunté une partie de son harmonie. Nous ne pouvons entrer ici dans les longues discussions qui se sont élevées sur l'origine de la rime ; cependant les vers de l'évêque de Tolède, dont on n'a point assez parlé peut-être, pourraient jeter quelque lumière dans les débats de la critique ; ils sont un des monuments les plus complets et les plus anciens que l'érudition puisse fournir sur ce point de notre histoire poétique.

Ainsi, il suffit de les avoir lus pour conclure

[1] S. Eugenii Tolet. opera, *ibid.*

d'abord, que ce ne sont point les Arabes qui ont apporté l'usage de la rime en Europe[1]. Ces répétitions symétriques d'un même son, ces consonnances monotones, qui reviennent frapper l'oreille comme un refrain perpétuel et semblent inviter à un balancement cadencé, conviennent bien au génie formaliste des peuples d'Orient; on les trouve dans les chants de leurs poëtes, et les versets sentencieux du Coran les reproduisent jusqu'à les épuiser. Mais quand près d'un siècle avant l'arrivée des Maures dans nos régions occidentales, on les voit en pleine faveur dans les poésies des évêques espagnols, on ne peut judicieusement affirmer que la rime est une importation orientale.

Nous ne croyons pas non plus que les vers rimés fussent un genre de poésie inférieur qui était usité chez les Latins, et qui remplaça la savante construction de l'hexamètre dans les siècles barbares. On remarque[2] bien quelques traces de ce rhythme particulier dans les auteurs qui écrivirent sous le règne des Antonins; on a cité le quatrain de Florus à l'empereur Adrien et la prose rimée de l'africain Apulée, mais on ne pourrait conclure de ces rares exemples, que c'était là un genre d'harmonie populaire qui se substitua plus tard aux

[1] Andrès, *Storia d'ogni letteratura*, tom. I, edit. de Parme.

[2] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Etudes sur l'origine de la langue et es romances espagnoles*, pag. 14.

mbinaisons trop savantes de la mesure prosoque.

C'est aux barbares qu'il faut attribuer l'introıction de la rime dans la poésie; ce sont les ırdes germaniques qui ont communiqué à l'Eupe latine ce goût de leurs refrains uniformes, et ıbstitué dans le vers le son à la mesure, l'harıonie musicale à l'harmonie syllabique. Cette opiion a du moins pour elle l'autorité du temps et es exemples, puisque l'on trouve les consonnances mployées comme rhythme dans les poëmes gallois u quatrième et du cinquième siècle [1], ainsi que ans les hymnes des plus anciennes liturgies de Église [2].

Quant à l'Espagne, il se peut que dès les temps les immigrations celtiques, les peuples d'origine allique qui vinrent s'y établir aient apporté dans ette contrée le goût de la rime qui, peut-être, était léjà usitée dans les chants de leurs druides. On en ı rencontré des traces dans les vieilles ballades antabres [3]; mais il ne paraît pas qu'avant l'arrivée

[1] Voy. le recueil des *Poésies Galloises* publié en Angleterre.

[2]
Dies iræ, Dies illa,
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum sybilla.

Ave maris stella,
Dei mater Alma...
Felix cœli porta.

O filii et filiæ,
Rex cœlestis, rex gloriæ,
Morte surrexit hodie.

O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te creavit provide
Lactasti sacro ubere.

[3] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *loco citato*.

des Goths ce genre de poésie ait joui d'une grande estime au delà des Pyrénées. Tant qu'il se trouva des hommes qui purent encore, comme Juvencus et Prudence, manier le rhythme savant du vers mesuré, on dédaigna une cadence monotone; ce ne fut que peu à peu, et lorsque la langue eut été corrompue par l'invasion des néologismes barbares, que l'on remplaça le mètre trop compliqué des Latins par le système plus simple des vers *homoïoteleutes*. C'est à dater de l'établissement des Visigoths, ainsi que le remarquent Sarmiento, Masdeu et d'autres savants critiques[1], que la rime devint d'un usage fréquent dans les poésies des écrivains espagnols. Dès le commencement du septième siècle, on la trouve employée dans plusieurs inscriptions[2], ainsi que dans une espèce d'élégie morale attribuée à saint Isidore[3]. On en rencontre encore des traces dans la prose du chroniqueur de Béja[4],

[1] Sarmiento, *Memorias para la hist. de la poesia y poetas Españoles.* — Masdeu, *Hist. crit. de Esp.* tom. XI. — Sanchez, dans la Collection des poésies castillanes, Madrid, 1779, 4 vol. in-12.

[2] Masdeu, *Hist. crit. de Esp.* tom. XI, pag. 320.

[3] Isidor. Hispal. opera, *Lamentum pœnitentiæ*, tom. VII, Appendix XVII, édit. Arevalo.

Audi, Christe, tristem fletum,
Amarumque canticum
Quod perculsus et contritus
Modulatus spiritus;
Cerne lacrymarum fluxus,
Et ausculta gemitus.

[4] Isidori Pacensis *Chronicon*, apud Florez, *Esp. sagrada*, tom. VIII.

qui vivait un siècle plus tard; mais c'est surtout dans les vers de l'évêque Eugène qu'il faut en chercher des exemples. On y peut observer des rimes de toutes les façons, des assonances répétées jusqu'à trois et quatre fois dans le même distique; il les mêle à tous les genres de poésie, aux hexamètres, aux pentamètres, aux vers lyriques, aux hymnes, aux sentences philosophiques, en un mot, la rime est pour lui un genre d'harmonie dont il ne peut se passer. Ordinairement elle est disposée en consonnances suivies comme dans ces quatrains sur les vertus nécessaires aux rois :

Omnia prævideat solers industria *regis*.
Magna ferat magnis et præstet parva *pusillis* :
Non cesses miseros a famis clade *levare*,
Si cupis in cœlo fructum mercedis *habere*.

Justitia totum cura disponere *regnum*
Quod tibi rex regum commisit jure *regendum*.
Simplicitas regum mores componit et *ornat*,
Sermones nitidos de puro corde *ministrat*[1].

Souvent aussi la rime est alternée, et amenée de manière à ce que les mêmes sons reviennent fréquemment frapper l'oreille :

Vox, Philomela, tua cantus edicere *cogit* :
Inde tui laudem rustica lingua *canit*.
Vox, Philomela, tua citharas in carmine *vincit*,
Et superat miris musica flabra *modis*.
Vox, Philomela, tua curarum semina *pellit*,
Recreat et blandis anxia corda *sonis*.

[1] S. Eugen. Tolet. *oper.* apud Lorenzana, *Collect. Patrum Tolet*

Florea rura colis, herboso cespite *gaudes;*
Frondibus arboreis pignora parva *foves.*
Cantibus ecce tuis recrepant arbusta *canoris,*
Consonat ipsa suis frondea silva *comis* [1].

Plusieurs fois il arrive que l'assonance est continuelle et la même rime constamment répétée, comme dans ce sixain sur les inventeurs des lettres des divers alphabets :

Moyses primus Hebræas exaravit *litteras,*
Mente Phœnices sagaci condiderunt *Atticas;*
Quas Latini scriptitamus edidit *Nicostrata,*
Abraham, Syras, et idem reperit *Chaldaïcas.*
Isis arte non minori protulit *Ægyptias,*
Gulfila prompsit Getarum quas videmus *ultimas.*

On a pu remarquer déjà, dans les exemples cités, que très-souvent la rime se rencontre non-seulement à la fin du vers mais encore à la suite du premier hémistiche. Voici des distiques où cette intention est manifeste : c'est une épitaphe en l'honneur de dix-huit saints martyrs :

Incolit hoc *templum* sat felix turba *piorum*
Promeruit *quorum* sors benedicta *polum.*
Hic montes *sacros* virtutum culmine *celsos,*
Unica ter *senos* continet urna *viros.*
Fumea *cœnosi* liquerunt gaudia *mundi,*
Proque fide *Domini* membra dedere *neci.*

Quelquefois on trouve la rime mêlée aux acrostiches, ce qui forme des consonnances de la nature la plus bizarre.

[1] S. Eugen. Tolet. *oper.* apud Lorenzana, *Collect. Patrum Tolet.*

O, JO—versiculos nexos quia despicis—ANNES
Excipe DI—solers si nosti jungere—VISOS,
Cerne CA—pascentes dumosa in littore—MELOS,
Et POR—triticea verrentes germina—CELLOS.
AR—sitibunda petunt lympharum pocula—MENTA
Atque BU—glandiferæ recubant sub tegmine—BULCI,
Nunc PAS—lanigeras ducunt ad pascua—TORES,
Et FOE—consumunt fraudantes munera—TURÆ.
PRO—tibi ut nostro veniat ex carmine—FECTUS,
Instar Lucilii cogor disrumpere versus [1].

Il est assez curieux d'entendre dire à l'évêque de Tolède qu'il a imité le poëte Lucilius, dans ce genre de composition burlesque et ces coupes barbares. Peut-être, hélas! la langue latine finissait-elle comme elle avait commencé. La vieillesse a souvent les fantaisies de l'enfance, et il ne faut pas trop s'étonner que dans un siècle incapable de comprendre la sublime harmonie de Virgile, on lui ait préféré quelquefois les solécismes de ses vieux devanciers. Eugène rachète d'ailleurs, ainsi que l'observe le Père Sirmond [2], l'imperfection de la forme par l'élévation des pensées et la noblesse des sentiments. Il a une âme de poëte, mais il n'a pour lui servir d'écho qu'une langue redevenue barbare. Habitués que nous sommes à la latinité du bon siècle, nous faisons peu de cas des écrivains du moyen âge. Ce n'était point leur faute cependant si la langue qu'on leur avait apprise était si imparfaite. Malgré leurs défauts, on

[1] S. Eugen. Tolet. *oper.* apud Lorenzana, *Collect. Patrum Tolet.*
[2] Sirmondi *Opera varia*, tom. IV.

doit encore leur savoir quelque gré des efforts qu'ils firent pour ne point la laisser descendre plus bas, et des travaux qu'ils accomplirent avec un si mauvais instrument.

Saint Taïon. Un autre disciple de saint Braulion est ce même prêtre Taïon, dont nous l'avons vu [1] reprendre la vanité avec les apologues d'Ésope, et qui devint quelques années après le successeur de son maître sur le siége de Saragosse [2]. C'était encore un poëte estimé et l'un des prosateurs les plus élégants de son siècle. On le délégua comme tel, pour aller copier à Rome le livre des *Morales* de saint Grégoire, que ce grand Pape avait adressé à saint Léandre, mais qui s'était depuis égaré. Taïon s'acquitta de cette commission avec succès, grâce à l'intervention miraculeuse du bienheureux pontife, qui lui révéla lui-même l'endroit où gisait le précieux manuscrit [3]. La lecture de ce traité lui inspira tant de goût pour les autres écrits de son auteur, qu'il résolut de résumer dans un livre particulier les sentences les plus frappantes des divers ouvrages de saint Grégoire. Il écrivit à ce sujet à l'évêque Eugène, son ancien condisciple [4], pour lui demander ses conseils, et il termina quelque temps après ce travail, pendant les tristes loisirs que lui laissa le

[1] Voy. chap. II.

[2] Tamayo de Salazar, *Martyr. Hispanic.* XXIX januar.

[3] Nic. Antonio, *Biblioth. hispan. vet.* lib. V, cap. VII.

[4] Taïonis. Cæsaraug. episc. opera, *Epist. ad Eugen. Tolet.* apud Florez, *Esp. sagr.* tom. XXXI.

siége qu'un chef des Vascons révoltés vint mettre devant sa ville épiscopale [1].

Les lettres de Braulion nous font encore connaître le nom de plusieurs autres jeunes Espagnols qui vinrent se former à l'école de Saragosse. Parmi eux, on peut citer l'archidiacre Floridius, l'abbé Frunimianus et le prêtre Jactatus, auquel il conseille de lire saint Augustin, saint Hilaire et saint Jérôme pour se dédommager des leçons qu'il ne peut plus recevoir de son ancien maître [2].

École de Tolède. — Saint Julien.

La capitale des Visigoths se ressentit aussi de l'heureuse impulsion que les disciples de saint Isidore imprimèrent aux études dans les principales villes de l'Espagne. Vers les temps où saint Léandre travaillait à rétablir la culture des lettres dans l'Andalousie, l'évêque Helladius fondait une école semblable à la sienne dans le monastère d'Agalia, situé dans le voisinage de Tolède. Malgré la rivalité de l'école de Séville et la réputation de ses maîtres, cette institution avait prospéré. Juste et Eugène II, disciples et successeurs d'Helladius, avaient maintenu son enseignement dans un grand

[1] Taïonis Cæsaraug. episc. opera, *Epist. præf.* ad Quiricum Barcinonensem. — Cet ouvrage de Taïon, édité par Florez, et auquel il manquait le XXXIIIe et le XXXIVe chapitre, vient d'être complété par un jeune savant d'Allemagne, Gotth Heine, qui a été tué à Berlin pendant les troubles qui suivirent la révolution de 1848. Voy. *Bibliotheca Anecdotorum.* — Ce recueil nous a été communiqué avec beaucoup de bienveillance par le savant doyen de la faculté de Paris, M. Jos.-Vict. Le Clerc.

[2] Voy. Braul. *Epist.* apud Florez, *España sagr.* tom. XXX.

crédit, et déjà elle avait donné de savants pontifes aux différentes églises de Carpétanie[1]. Les évêques suivants, Eugène III et Hildefonse, qui avaient apporté avec eux les traditions et l'esprit de saint Isidore, continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Ils développèrent l'école de Tolède, et firent de l'instruction de la jeunesse une des principales occupations de leur vie.

Leurs efforts et leurs soins ne furent point perdus. Ils eurent la consolation d'arrêter pour un temps la décadence de leur patrie, et de laisser après eux des disciples dont la voix fut le dernier écho de la civilisation parmi les barbares qui en avaient fait la conquête. Celui qui fit le plus d'honneur à leurs leçons fut saint Julien, l'un des plus célèbres évêques de Tolède et le dernier écrivain de l'Espagne gothique. Né dans cette métropole, de parents que quelques auteurs ont crus de race hébraïque, il s'était attaché dès ses jeunes années à l'évêque Eugène[2], en compagnie de son ami Gudila, dont la mort prématurée lui inspira des poésies empreintes des regrets de son cœur[3]. Son

[1] S. Hildefons. opera. *Lib. de viris illust.* apud Lorenzana, *Collect. Pat. Toletan.*

[2] Lorenzana, *S. Eugenii vita*, ibid. Magni Braulionis ipse discipulus, doctissimi ac sanctissimi Juliani archiepiscopi Toletani magister exstitit, eoque satis illustri nomine non semel ab ipso laudatur in suis operibus, ut videre est in lib. III *Prognost.* cap. XVII, per hæc verba : « Præceptor noster sacer Eugenius. » Item XXIV : « Egregii præceptoris nostri Toletanæ sedis antistitis. »

[3] Felix Tolet. *Vita S. Juliani*, ibid.

pieux instituteur étant mort, il resta auprès d'Hildefonse qui continua son éducation [1], et après le trépas de Quiricius, il devint le successeur de ses maîtres sur un siége illustré par une série non interrompue de savants personnages [2].

Travaux de saint Julien.

Julien, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait plusieurs fois, avec un autre Julien d'origine gauloise, surnommé *Pomerius*, ni avec le chronologiste Jules-Africain [3], ne démentit point les espérances qu'il avait fait concevoir sur les bancs de l'école. Ses travaux furent considérables et variés : c'est encore un de ces écrivains encyclopédistes comme Isidore ; ses études se sont étendues sur les différentes parties de la science. Il s'était rendu fort habile dans la langue des Grecs, et il conserva pour elle une prédilection marquée. Presque toujours il tire ses pensées, et les titres mêmes de ses livres, des ouvrages des Pères de l'Église orientale. C'était d'ailleurs un esprit sérieux qui s'intéressa surtout aux grandes questions de la philosophie. Dans son traité des *Prognostiques du siècle futur*, dédié à son ami Idalius de Barcelone, il recherche quel peut être l'état de l'homme après la mort, et sa doctrine présente des notions fort élevées sur l'immatérialité de l'âme et la vision béatifique de Dieu. Il s'était encore particulièrement appliqué à

[1] Tamayo de Salazar, *Martyrolog. hispanic.* VIII mart.

[2] Florez, *España sagrada*, tom. V.

[3] Nic. Antonio, *Biblioth. hispan. vet.* lib. VI, cap. VII.

l'étude des livres saints. Dans un commentaire dont le titre est, comme le précédent, emprunté aux Grecs, l'Αντικειμένων, il explique avec beaucoup d'agrément, sous forme de demandes et de réponses, les difficultés de tout genre que l'on peut faire sur leur authenticité et la véracité des faits qu'ils rapportent [1]. Il avait écrit aussi sur l'histoire, mais sa chronique s'est perdue, et celle que l'on a publiée sous son nom, est l'œuvre apocryphe d'un faussaire du seizième siècle. Il en est de même d'un recueil de poésies et de quelques autres opuscules sur des objets divers qu'on lui attribue [2]. Les Espagnols, aux jours de leur prospérité et de leur puissance, ont voulu que leur histoire ancienne ne fût pas moins glorieuse que leur histoire moderne, et pour justifier leurs prétentions, ils ont souvent suppléé par des récits apocryphes aux monuments dont il ne leur restait que des débris ou des souvenirs.

Saint Julien continua l'école de Tolède jusqu'à la fin de la monarchie gothique. Il mourut la troisième année du règne d'Ejica, heureux de n'avoir point vu les malheurs qui allaient fondre sur sa patrie et sur l'église espagnole.

Écoles de Lusitanie.

Pendant que les disciples de saint Isidore propageaient l'enseignement des lettres dans les principales cités de l'Espagne, un homme qui était leur

[1] S. Juliani opera, apud Lorenzana, *Collect. Pat. Toletan.*

[2] Nicolas Antonio, *loc. cit.*

mi et qui aimait à s'inspirer de leurs conseils, llait porter la civilisation et la foi dans les déerts de la Galice et les rivages inexplorés de la usitanie. C'était le moine Fructueux, le saint olomban de l'Espagne, « l'un des deux grands oleils que Dieu créa en ces temps, dit la chronique [1], pour faire briller à l'extrémité de l'Occident outes les vertus de la Thébaïde, pendant que le grand évêque de Séville y faisait reluire tous les arts des Romains. » Ce célèbre patriarche de la vie monastique, en Espagne, était issu d'une famille alliée aux sang royal, et de parents qui occupaient les premiers emplois à la cour et à l'armée des rois visigoths [2]. Cette haute fortune ne tenta point son cœur : il se voua de bonne heure à la vie contemplative, et un jour que son père, allant visiter ses troupeaux, l'avait conduit dans les montagnes où le Minho prend sa source, il fit choix en secret de ces lieux sauvages pour sa future demeure. Avant de réaliser son projet il fut passer sa jeunesse auprès de Conantius de Palencia, poëte et musicien estimé, et il apprit de ce savant évêque les sciences humaines et les lettres sacrées [3]. Ses condisciples comprirent dès lors la haute mission à laquelle il était destiné, car un jour qu'ils

S. Fructueux de Braga.

[1] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*, apud Mabillon, *Acta sanct. ordin. S. Benedict.*

[2] *Ibid.* Cf. Bolland. *Act. S. Fruct.* 16 april.

[3] *Ibid.* Cf. Tamayo de Salazar, *Martyr. hispan.* 16 april.

avaient été se promener ensemble à la campagne, ils l'avaient vu faire descendre le feu du ciel sur un homme méchant, qui les avait chassés de l'endroit où ils prenaient leur repos.

Après la fin de ses études, Fructueux se retira dans ces déserts qui avaient fixé autrefois l'attention de son enfance, et il s'arrêta non loin d'Astorga, dans un lieu appelé *Bergidium*. Il y vécut pendant quelque temps au milieu des plus rudes exercices de la pénitence, n'ayant pour abri que les cavernes, et pour vêtements que des peaux de bêtes sauvages, tellement qu'un chasseur le prenant un jour pour un de ces animaux dont il avait revêtu les dépouilles, l'ajustait avec son arc, lorsqu'il comprit, en lui voyant élever les mains vers le Ciel, que c'était un solitaire en prière[1].

La réputation de sainteté et de vertu de ce nouvel hôte du désert se répandit bientôt dans les provinces environnantes, et de toute part, des hommes poussés par le repentir ou le désir de conserver leur innocence loin de la corruption de la société, vinrent le prier d'être leur père et de servir de guide à leur pénitence. De ce nombre étaient Bénénatus, Cassien et Julien, surnommé Léodicisius, qui racontèrent plus tard à l'abbé Valérius les travaux et les miracles de leur saint patriarche. Fructueux construisit alors dans cette solitude un

[1] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*. Cf. Tamayo de Salazar, *Martyr. hispan.* 16 april.

premier monastère qu'il appela *Complutum* [1], en l'honneur des martyrs Juste et Pasteur, qui étaient honorés en Carpétanie dans la ville de ce nom. Il l'avait doté avec les biens de son propre patrimoine et les libéralités du roi Kindaswinde, et Dieu lui-même sembla prendre sous sa garde cette communauté naissante, en frappant d'une mort soudaine un homme violent, qui avait voulu la dépouiller des dons charitables qu'elle avait reçus de son fondateur [2].

Cependant le nombre des disciples de Fructueux augmentait tous les jours. Les nobles et les *gardingi* abandonnaient la cour et l'armée pour venir se ranger sous sa discipline, et bientôt il fallut songer à créer de nouveaux monastères. Le saint abbé s'avança jusqu'aux bords de la mer de Cantabrie et les îles de l'Océan, où il fonda diverses communautés d'ascètes, auxquels il léguait pour fortune, des landes à défricher et ses exemples à suivre. Il parcourut ensuite toutes les côtes de la Lusitanie jusqu'à Cadix, s'arrêtant de temps en temps dans quelque gorge déserte ou quelque montagne isolée, pour tracer l'emplacement d'un couvent et le contour de quelques pauvres cellules. C'est ainsi qu'il peupla de fervents cénobites les pla-

[1] Voyez sur l'emplacement de ces monastères et des divers couvents que fonda saint Fructueux, Antonio de Yepès, *Cronica general de la orden de san Benito*. — Prud. de Sandoval, *Fundaciones de los monast. de España del orden de san Benito*.

[2] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*, loc. cit.

teaux sablonneux de l'Estramadure, les *sierras* élevées des Algarves et les fertiles campagnes qu'arrosent l'Anas et le Bétis. Il voulait même pousser ses courses jusqu'aux pays de l'Orient et visiter les grottes où dormirent Antoine, Pacôme et Hilarion; mais le roi des Goths s'opposa par la force à son départ, et ne permit point que son royaume fût privé des vertus d'un si grand homme [1]. Il fut élevé malgré lui sur le siége épiscopal de Dumium, et transféré, après la déposition de Potamius, à la métropole de Braga, par les suffrages unanimes du dixième concile de Tolède [2].

Ses miracles.

Peu de thaumaturges ont une légende aussi riche que celle de saint Fructueux. Sa vie n'est qu'une suite de merveilles. Ses pérégrinations s'accomplissent au milieu des prodiges les plus surprenants; il marche semant derrière lui les miracles comme ces astres brillants qui traversent le ciel en laissant après eux de longs sillons de lumière. S'il va sur la mer, les ondes se calment à sa parole, les tempêtes cessent de mugir, les barques n'ont plus besoin de rameurs, les matelots ne craignent plus les écueils, les eaux rendent les objets qu'elles ont engloutis et se durcissent comme une route solide sous les pas de l'homme de Dieu. Si quelqu'un l'insulte, aussitôt une main invisible venge l'outrage qu'on lui a fait; la mort, la maladie

[1] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*, loc. cit.

[2] Saenz de Aguirre, *Collect. concilior. Hispan. acta conc. Tolet. X.*

nt à ses ordres pour frapper ceux qui l'offen-
nt et s'arrêtent devant ses prières; les portes
s prisons se refusent à le tenir enfermé, et les
aînes tombent d'elles-mêmes lorsqu'elles ont
uché ses membres. S'il se retire au désert, les
seaux qui nourrirent le prophète Elie prennent
oin de lui apporter le pain de chaque jour, les
êtes féroces viennent se coucher à ses genoux,
t le timide animal que poursuit le chasseur trouve
n refuge dans ses bras protecteurs[1]. On racon-
e, à ce sujet, qu'une jeune biche, près de tomber
ous la dent meurtrière d'un agile lévrier, ayant
té sauvée par le saint anachorète, conserva une telle
econnaissance pour son bienfaiteur qu'elle s'atta-
cha à lui pour toujours, le suivant dans tous ses
voyages et se reposant à ses pieds pendant son
sommeil; de telle sorte, écrit un naïf traducteur de
a légende espagnole[2] « que si elle passoit un jour
sans voir le saint, et qu'il fût allé dehors, elle ne
cessoit de gémir et de pleurer jusqu'à ce qu'il fût de
retour. » Un ennemi du pieux solitaire l'ayant tuée
pour lui causer du chagrin, une maladie cruelle
le frappa à l'instant, et il ne dut son salut qu'à
l'intercession de celui dont il avait fait mourir la
compagne fidèle.

Ce qu'il fit pour les lettres.

Fructueux, comme saint Benoît, dont il a à peu

[1] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*, loc. cit. — Cf. Bolland. 16 april. *Acta S. Fructuosi*.

[2] *Les Fleurs des vies des saints*, de Ribadaneira, traduites en françois par M. René Gautier, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé.

près reproduit la règle, donnait dans ses monastères la première place à la prière et aux exercices de la pénitence. Toutefois, il n'avait pas si sévèrement banni de ses cloîtres les arts de la terre que le chant des muses ne vînt se mêler quelquefois aux cantiques des prophètes. Lui-même était un esprit orné : ce moine austère aimait à charmer les horreurs de sa solitude par les images gracieuses de la poésie [1], et il composait au milieu de son désert des lettres où ne manquent pas les réminiscences des auteurs antiques. Aussi l'évêque Braulion, à qui il demandait des conseils et des livres, lui écrivait-il de Saragosse : « Ne vous croyez pas si digne de mépris, parce que vous êtes relégué aux extrémités de l'Occident, dans un pays ignorant, dites-vous, et où l'on n'entend que le bruit des tempêtes, car c'est le cas de dire, cette fois, que ceux qui étaient assis dans les ténèbres ont vu la lumière. La province que vous habitez n'est pas d'ailleurs si barbare que vous voulez bien l'écrire. Elle a été peuplée par les Grecs, les maîtres de l'éloquence et du génie, et je sais qu'il en est sorti des hommes fort instruits et fort habiles dans les lettres, tels que le prêtre Orose, l'évêque Turribius, Idace, et Carterius, pontife non moins respectable par l'étendue de son érudition que par sa longue vieillesse [2]. »

[1] S. Fruct. Bracarensis Episcop. *Carmina*, apud Florez, *España sagrada*, tom. XV.

[2] Braul. *Epist.* ibid. tom. XXX.

Les moines qui vivaient sous la discipline de ructueux l'imitaient et partageaient leur temps ntre l'étude et l'oraison. Les monastères étaient, n Lusitanie comme ailleurs, des maisons de prière t des écoles littéraires. Il en sortit un grand nomre de prêtres et d'évêques que leur science aunt que leur piété appela aux premières chares de l'Église. C'était, du reste, parmi les plus insruits de ses religieux, que Fructueux choisissait 'ordinaire les supérieurs des nouvelles communaués qu'il fondait. L'on cite, entre autres, un moine ommé Teudisile qu'il avait préposé au gouvernenent d'un monastère situé dans le pays de Léon, cause de son intelligence et de ses connaissances hilosophiques [1].

C'est ainsi que le mouvement littéraire parti de 'école de Séville s'était rapidement propagé dans oute l'Espagne. C'est ainsi que les disciples de aint Isidore s'efforçaient de répandre partout les ienfaits de la civilisation. Depuis les bouches de 'Ébre jusqu'à celles du Tage, depuis les montagnes les Asturies jusqu'aux rivages de Cadix, une sorte le rivalité scientifique semblait s'être établie entre es prêtres, ces moines, ces évêques, qui prenaient our à tour la lyre du poëte et le cilice du pénitent, a mitre du pontife et la robe du grammairien. Heureux les Goths s'ils avaient longtemps écouté eurs leçons et suivi plus fidèlement leurs conseils !

[1] Valerius abbas, *Vita S. Fructuosi*, loc. cit.

CHAPITRE V.

TRAVAUX D'ORGANISATION SOCIALE ET RELIGIEUSE DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE.—CONCILES DE TOLÈDE.—FUERO JUZGO. — LITURGIE MOZARABE.

Mission sociale de l'Église.

Chacun des âges de l'humanité a une civilisation particulière, dont le caractère est déterminé par la nature des principes qui régissent la société, et les diverses influences qui agissent sur elle. L'idée d'égalité primitive, de réciprocité de droits et de devoirs, de séparation entre la puissance civile et religieuse, paraît dominer chez les peuples modernes. La civilisation antique, au contraire, revêt un caractère exclusif: la force et le privilége imposent arbitrairement des lois onéreuses et se croient dispensés de toute obligation et de tout retour. Au moyen âge, c'est le principe religieux qui prévaut : l'activité des peuples s'exerce sous l'œil vigilant de l'Église, qui la règle et en prévient les écarts. Le dé-

ôt des croyances sacrées, l'enseignement des lettres umaines, la garde des libertés municipales, sont onfiés au clergé ; l'évêque est à la fois docteur, ontife et magistrat.

L'Église, en effet, n'est point une école spécula-ive de science et de morale, jetant au hasard ses loctrines, sans s'occuper de leur application pra-ique ; c'est une société visible et permanente qui herche le perfectionnement intellectuel et phy-ique de ses membres, une association régénératrice ui travaille à faire passer dans les mœurs, les lois t le langage des peuples, les grandes théories u'elle enseigne. Les rapports intimes qui unissent e corps à l'âme, la corrélation nécessaire qui xiste entre le bien-être de l'un et le bien-être de 'autre, font que le christianisme, en s'occupant le l'homme intérieur, ne peut négliger de s'occu-er de l'homme extérieur. L'Église, en accomplis-ant sa mission morale, remplit encore une mis-ion sociale fort élevée, car les grandes créations et es grandes réformes ne proviennent que des gran-les idées, et où trouver des idées plus hautes, des ensées plus sublimes que dans l'Évangile ?

Cette haute mission sociale, le christianisme l'a emplie dignement. C'est un fait ouvertement re-onnu aujourd'hui, qu'il a puissament contribué à a civilisation moderne et aux grandes amélioraions qui se sont produites dans le monde. En aut comme en bas, il a tout réformé, tout remis

à sa place, tout dirigé vers sa fin, tout encouragé, tout sanctifié. L'individu restitué à lui-même et à son indépendance naturelle, est rentré en possession de son inviolabilité, du libre usage de ses biens et de l'exercice de ses facultés. La compagne de l'homme, flétrie par la corruption des mœurs et un égoïsme barbare, a retrouvé sa noblesse; elle s'est assise, entourée de considération et d'égards, au foyer de la famille redevenu sacré. L'enfance n'a plus été délaissée, le pauvre n'a plus été méprisé, la souffrance a été soulagée, le sacrifice, le dévouement sont passés dans les habitudes de la vie; une conscience publique, riche de sublimes maximes de morale et d'équité, s'est formée; le sentiment de l'honneur et de la dignité est venu s'opposer à la publicité du vice; l'opinion a été tournée vers le bien, et le mal, pour être toléré, s'est vu forcé d'emprunter des dehors de respect et de décence. Dans un autre ordre de faits, le pouvoir a cessé d'être l'arbitraire et la tyrannie; la justice a été posée comme règle générale dans les rapports des hommes entre eux, et quand ses droits ont été méconnus, ils ont été réclamés avec fermeté. L'obéissance est devenue une soumission éclairée, une subordination volontaire et libre; elle n'a plus été une humiliation avilissante, une abdication forcée de soi-même. Une douceur générale de mœurs et de langage a remplacé la rudesse du commandement; le sang a été ménagé, la guerre

lle-même a modéré ses fureurs, l'épée est sortie u fourreau pour défendre ou pour attaquer, mais on plus pour exterminer [1].

Ce n'est pas seulement dans un pays isolé, dans uelque État plus favorable aux formes théocraques, que cet esprit social, qui distingue le chrisianisme, s'est manifesté. Partout où sa doctrine a énétré, partout où ses ministres ont pu faire enendre leur voix, on a vu les mêmes réformes e produire et les mêmes abus disparaître. Il est ien peu de peuples d'Europe qui ne comptent armi les fondateurs de leur nationalité quelque rêtre, quelque pontife, et qui n'inscrivent en tête le leur législation les cartulaires de quelque conile. En France, en Italie, en Angleterre, les évêques nous apparaissent dans l'histoire du moyen ge, comme les défenseurs de l'ordre public et les législateurs des peuples.

L'école de Séville fonde en partie les institutions sociales des Visigoths.

Il en est de même en Espagne. Là aussi, comme le remarque un éminent écrivain [2], c'est l'Église qui essaie de reconstruire l'édifice social renversé par le choc des barbares. Les évêques sortis de l'école de Séville en particulier, se sont signalés par leur esprit d'organisation et de réforme. C'est eux qui constituèrent le gouvernement de l'Espagne barbare et la dotèrent de ses institutions publi-

[1] *Voy.* Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, tom. II.— Cf. Guizot, *Hist. de la Civilisat. en Europe.*

[2] Guizot, *Hist. de la Civilisat. en Europe.*

ques. Les assemblées si connues dans l'histoire sous le nom de *conciles de Tolède*, se formèrent sous leur direction ; c'est à Léandre et à son frère Isidore qu'elles durent leur importance politique et la part qu'elles prirent à l'administration de l'État. Avant l'épiscopat de ces deux grands hommes, le concile de Tolède n'était qu'une réunion ordinaire d'évêques, délibérant sur des matières ecclésiastiques, et ne s'occupant que de l'intérêt spirituel de leurs diocèses. Ce ne fut que lorsque ces pontifes eurent consommé l'alliance de l'Église et de la monarchie, que le clergé s'intéressa aux affaires du royaume et ouvrit ses assemblées aux laïques. Les premiers conciles de Tolède qui offrent un intérêt public et un caractère mixte dans leur composition, sont le troisième et le quatrième. Or ceux qui parlent et agissent dans ces conciles, ce sont les deux évêques de Séville [1], de même que ce sont leurs disciples qui tiennent le premier rang dans les assemblées qui suivent, et y exercent la principale influence [2].

Conciles de Tolède. — Caractère politique de ces assemblées.

Peut-on regarder les conciles de Tolède comme des états-généraux ; ces assemblées offrent-elles réellement un caractère politique, y a-t-il dans leur composition les éléments sociaux d'une repré-

[1] Arevalo, *Isidoriana*, cap. XXI, XCI. — Cf. Baronius, *Annales ecclesiast.* ad annum 633. — Florez, *España sagrada*, tom. IX, pag. 196 et suiv.

[2] Saenz de Aguirré, *Collect. maxima concilior. Hispan.*

sentation nationale, et leurs travaux présentent-ils un intérêt public ?

Ainsi qu'il arrive souvent dans une question complexe, ceux qui ont écrit sur ce sujet n'ont pris que le côté qui favorisait leur opinion, et nous avons sur ce point des sentiments contradictoires [1] Quelques écrivains espagnols ont voulu voir dans cette institution une assemblée nationale telle que nos idées modernes pourraient nous la figurer, avec toutes les garanties constitutionnelles qui sont inhérentes au gouvernement représentatif. Le concile de Tolède ne serait, selon eux, que le prélude de ces fameuses *cortès* qui devaient dans les siècles suivants balancer l'autorité souveraine. Les comtes et les *gardingi* Visigoths n'auraient été que les devanciers des *ricos hombres* des Asturies et de la Castille; ils auraient siégé au concile avec la même autorité et souvent avec la même fierté que les *Hidalgos* siégeaient aux juntes de Burgos ou de Léon.

Ces prétentions sont exagérées, sans doute; toutefois, il faudrait prendre garde de se jeter dans l'erreur opposée, et de ne voir dans les assemblées de Tolède qu'un synode ordinaire d'évêques, une réunion cléricale, où l'on ne s'occupe que par occasion et fort secondairement des affaires publiques.

Les conciles de Tolède avaient un caractère po-

[1] Marina, *Teoria de las Cortes*. — Valiente, *Apparatus juris publici Hispanici*, lib. II, cap. VIII.

litique, ils possédaient des pouvoirs réguliers et se mêlaient constitutionnellement au gouvernement de l'État. D'autres personnes que les membres du clergé y étaient admises; à côté des évêques et des abbés sont assis des comtes et des ducs, les dignitaires de *l'officium palatinum*, tout un corps de noblesse [1]. Ce n'est point en vertu d'une simple tolérance que tous ces laïques assistent à l'assemblée, ils y sont en vertu d'un droit et d'une convocation officielle ; leur rang d'admission est marqué; leur place aux séances est désignée par les règlements du concile, et ils souscrivent après les évêques dans des formes à peu près analogues. « C'est à vous que j'adresse maintenant mes supplications, disait le roi Rekeswinde aux palatins du huitième concile de Tolède, à vous hommes illustres de *l'officium palatinum*, qui, par votre dignité, avez droit d'assister aux séances de ce saint synode [2]. » Il semble même que le peuple était représenté aux assemblées de Tolède, car dans la partie dispositive des décrets on lit souvent ces clauses et d'autres semblables : « — Nous, pontifes et prêtres, d'accord avec les palatins, l'assemblée des grands et des petits, avons arrêté et arrêtons ce qui suit [3]. — Il a été dit par tout le clergé et le

[1] D'Aguirre, *Collect. concilior. Hispaniæ.*

[2] Ibid. *Concil. Tolet.* VIII. Vos etiam illustres viros, quos ex officio palatino huic sanctæ synodo interesse primatus obtinuit..... adjurans obtestor.....

[3] Ibid. *Conc. Tolet.* VIII. Adeo cum omni palatino officio, simulque

euple anathème contre celui qui osera transgres-
er notre décision. — Si donc il vous plaît à tous
i présents, confirmez par votre consentement et
otre parole la troisième lecture de ce décret [1]. —
a été dit par tous les prêtres de Dieu, les sei-
neurs du palais, le clergé et tout le peuple. [2]»

Ces formules nous prouvent encore que les laïques prenaient part aux délibérations d'intérêt public, qu'ils étaient consultés sur les affaires de l'État, et qu'ils n'étaient point au concile pour servir uniquement de garde d'honneur au clergé. Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils eussent la même autorité et le même crédit que les évêques. Ainsi qu'on l'a fort judicieusement remarqué [3], il n'y a rien dans le concile de Tolède qui ressemble au *Mallum* des Germains, au *Wittenagemot* des Saxons, ni aux *Plaids* de nos Francs. C'est une assemblée politique, sans doute : le caractère mixte de ses membres et la nature de leurs travaux le démontrent assez ; mais il ne faut y chercher ni cette égalité entre les ordres délibérants, ni cet équilibre de pouvoir, ni cette même valeur des votes qui sont

cum majorum, minorumque conventu, nos omnes tam pontifices, quam etiam sacerdotes, et universi sacris ordinibus famulantes, concordi definitione decernimus et optamus.

[1] *Conc. Tolet.* IV. Ab universo clero, vel populo dictum est... — Et ideo si placet omnibus, qui adestis, hæc tertiò reiterata sententia, vestræ vocis eam consensu firmate.

[2] *Conc. Tolet.* XVI. Ab universis Dei sacerdotibus, palatii senioribus, clero, vel omni populo dictum est...

[3] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I.

les signes d'une véritable représentation nationale.

Ordre et tenue des séances.

L'ordre et la tenue des séances avaient été réglés par le concile que présida saint Isidore [1]. Au lever de l'aurore, les ostiaires se rendaient au lieu désigné pour la réunion, qui était ordinairement l'église de Sainte-Léocadie, la basilique de la mère de Dieu ou des saints Apôtres [2]. Ils faisaient sortir le peuple et fermaient toutes les portes, à l'exception de celle par où devaient entrer les membres de l'assemblée. Les évêques arrivaient les premiers et prenaient place sur des siéges disposés en hémycicle, selon leur rang de consécration. Les prêtres siégeaient derrière eux, et les diacres se tenaient debout en face des pontifes. Le roi, s'il assistait au concile, et les laïques que le droit ou la coutume admettait aux séances, étaient ensuite introduits; puis venaient les notaires et les autres officiers de l'assemblée, après quoi la porte d'entrée était clause. Le plus ancien ou le plus illustre des métropolitains prenait la présidence, et sur l'invitation de l'archidiacre, on se mettait à genoux pour implorer dans une adoration silencieuse les lumières du Ciel. Cette prière était terminée par une oraison solennelle que récitait le président, et l'on se levait ensuite pour écouter religieusement le diacre qui venait lire les anciens canons relatifs à la tenue des conciles. Si le roi était

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* IV.
[2] Ibid. *Conc. Tolet.* XVII.

résent, il adressait un discours à l'assemblée et ui remettait, dans un rouleau appelé *tomus re-tus*, le programme des questions qui allaient l'oc-uper. Le métropolitain président faisait aussi une llocution sur les motifs de la réunion, et tous en-emble récitaient la profession de foi. Les laïques ortaient ensuite et ne revenaient qu'au bout de rois jours, après que les travaux spirituels du con-ile étaient terminés [1]. Alors commençaient les dé-ibérations d'intérêt public, et chacun était invité ı faire connaître ses griefs, ses sujets de plainte et ı proposer ses réformes. Les décrets étaient lus rois fois avant leur adoption définitive [2]. Personne ıe devait sortir avant la fin des séances, et nul n'a-vait le droit de dissoudre le concile avant le terme le la session. Il était prescrit d'ailleurs d'éviter la contention, les disputes, les personnalités; tout devait se passer dans l'ordre, avec calme et dignité.

Attributions des conciles de Tolède.

Les attributions des conciles de Tolède étaient fort étendues. Indépendamment de l'ordre reli-gieux, elles comprenaient l'ordre politique, civil et judiciaire. C'était dans ces assemblées que se dis-cutaient toutes les questions d'intérêt commun, les principes et les conditions du pouvoir, ses droits, ses obligations, sa forme, son mode de transmis-sion et d'exercice. Aux évêques et aux palatins vi-

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* XVII.

[2] Ibid. *Concil. Tolet.* IV.

sigoths appartenaient l'élection régulière du roi, la haute surveillance de ses actes, et une suzeraineté générale sur tous les administrateurs du royaume [1]. En matière civile, ils avaient qualité pour introduire toutes les réformes qu'ils jugeaient convenables au bien général de la société, ou à l'utilité particulière de ses membres. « Vous êtes ici rassemblés, disait le roi Rekeswinde[2] aux Pères du huitième concile de Tolède, afin de vous occuper, d'accord avec Notre Sérénité, de toutes les améliorations qui vous paraîtront nécessaires, et pour corriger avec une miséricordieuse rigueur, et tous les tempéraments qui pourront s'allier à la justice, les abus que vous auriez découverts. Revoyez le texte des lois, remettez en vigueur ce que vous y trouverez de bon, ôtez ce que vous croirez superflu, disposez tout enfin pour que les affaires de l'État et celles des particuliers soient réglées selon les principes de la modération et de l'équité. » Dans l'ordre judiciaire, le concile avait la puissance législative, le droit d'inspecter la conduite des juges [3], et au besoin même, les évêques pouvaient s'asseoir sur les tribunaux et rendre des arrêts qui obtenaient

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* IV, V, VI, VIII, XVI.

[2] Ibid. *Conc. Tolet.* VIII, can. I.

[3] Ibid. *Concil. Tolet.* IV, can. XXXII. Episcopi in protegendis populis, ac defendendis impositam a Deo sibi curam non ambigant : ideoque dum conspiciunt judices, ac potentes, pauperum oppressores existere, prius eos sacerdotali admonitione redarguant... Si quis autem episcoporum id neglexerit concilio reus erit.

ce de loi [1]. Le pouvoir coërcitif était encore une attributions les plus redoutables des assemes de Tolède; elles avaient organisé tout un tème de pénalité dont plus d'une fois elles ent des applications fort sévères.

Les conciles de Tolède ont été diversement apciés [2]. On les a jugés au point de vue des prines, et l'on s'est demandé s'ils avaient sauvegarsuffisamment l'indépendance nationale. C'est e question fort grave, assurément, que celle de ntervention du clergé dans la vie politique des uples, et nous n'avons pas la présomption de uloir la résoudre. Nous remarquerons toutefois 'il ne faut pas confondre en cette matière la estion de droit avec la question de convenance d'opportunité. Vouloir disputer au prêtre sa ace au foyer de la patrie, considérer le caractère cerdotal comme une espèce d'interdiction civile, serait méconnaître les premiers principes soaux, et une pareille doctrine ne peut être for-

Appréciation des conciles de Tolède au point de vue politique.

Canciani, *Barbarorum leges*, tom. IV, *Leges Wisigoth.* lib. II, ti- 1, 30. Quod si hi qui judiciaria potestate funguntur, aut injuste judierint caussam, aut perversam voluerint in quoslibet ferre sententiam; c episcopus in cujus hoc territorio agitur, convocato judice ipso qui istus asseritur, atque sacerdotibus vel aliis idoneis viris, negotium ipsum cum judice, communi sententia, justissime terminabit. Quod si persa contentione judex ipse permotus, iniquum a se datum judicium, ortante episcopo, noluerit reformare in melius, tunc episcopo ipsi lim erit judicium de oppressi caussa emittere... — Cf. *Conc. Tolet.* IV, . XXXI.

[2] *Voyez* Guizot, *Revue française*, novembre 1838, *Examen du Fuero go.* — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I.

mulée que dans des jours de tempête. Le droit de faire du bien à l'homme, de l'aider, de l'éclairer, ne peut être contesté à personne, encore moins à ceux qui font profession de l'aimer davantage. Les exigences de la conscience pourront même changer quelquefois ce droit en un devoir rigoureux, qui devra être exercé avec prudence, sans doute, mais toujours avec fermeté et courage.

On ne pourrait se prononcer, peut-être, d'une manière si absolue sur la question d'utilité pratique. Il semble, en effet, que le clergé prenant une part active et directe au gouvernement politique n'est pas dans une position naturelle et simple. Sa considération morale risque de s'altérer, quelquefois même sa mission religieuse pourrait s'écarter de son but immédiat. Les discussions, les conflits qu'entraîne souvent l'administration de l'État conviennent peu à son caractère pacifique, et la puissance coërcitive ne paraît pas bien placée entre les mains de ceux qui, comme l'a dit un poëte [1], doivent être des ministres de paix dans les jours de colère.

Cependant, au point de vue même de l'opportunité, il y a une importante distinction à faire. La théocratie peut moins convenir à des siècles incrédules et à des sociétés vieillies. A des hommes préoccupés de la terre, il leur faut des gouvernements qui leur parlent d'argent et de prospérité matérielle. L'action politique du clergé serait difficile-

[1] Racine. *Athalie*, acte II, scène V.

ent supportée dans des temps où on a déjà tant de
me à lui passer son autorité morale. D'ailleurs,
diffusion des lumières, et le nombre d'hom-
es capables de gérer les affaires humaines rend
n concours moins nécessaire et ses connaissances
oins utiles. Il n'en était pas ainsi au moyen âge.
ns ces siècles de foi, la société civile était inti-
ement unie à la société religieuse : l'Église et
tat se prêtaient un mutuel appui, leurs lois
aient souvent les mêmes, et les ministres de Dieu
raissaient les plus propres à être les ministres des
is. Le peuple avait confiance dans ses évêques ;
voyait en eux ses défenseurs naturels, il aimait à
ar confier le soin de ses destinées et la garde de
s droits. On sait, du reste, que la science du temps
ait entre les mains du clergé, et qui domine sur
s intelligences finit toujours par dominer sur la
ciété. L'aristocratie du talent est moins violente,
ais elle est plus puissante que l'aristocratie de
pée ou de la naissance. Voilà pourquoi nous
yons les évêques exercer dans les assemblées es-
gnoles une si grande prépondérance ; et les con-
les de Tolède gouverner sous les Visigoths. Et ce
it n'est point particulier à l'Espagne. Qui ne
it, que dans toute l'Europe chrétienne, l'épisco-
at posséda au moyen âge une influence presque
clusive, qu'il dominait dans les conseils des rois
les assemblées politiques, aussi bien que dans les
aires des cathédrales et des universités?

Leur théorie est favorable à l'indépendance publique.

En ce qui touche l'indépendance du peuple, ses franchises, ses libertés, il faut encore soigneusement distinguer la question de principe de la question de fait.

Sans doute, les évêques visigoths se montrent favorables au pouvoir monarchique, sévères contre les insurrections, et serviteurs obéissants du monarque. Ils font des décrets pour couvrir sa personne, sa famille et ses biens d'une inviolabilité trop souvent méconnue; ils vengent dans leur propre corps, s'il le faut, la majesté royale outragée, ainsi que la déposition de l'évêque Sigebert en est un exemple[1]. La première condition de la liberté c'est le respect du pouvoir. On ne conquiert pas l'indépendance en brisant des sceptres et en renversant des dynasties, mais en dotant son pays d'institutions utiles, et en affermissant l'autorité, qu'on modère d'ailleurs par une limitation convenable. Les conciles de Tolède ont raison de s'opposer à cette force déréglée et mobile qui, dans les sociétés de cette époque, substituait arbitrairement le fait au droit et ne permettait pas de créer quelque chose de durable. Chez un peuple qui, selon la remarque de Grégoire de Tours [2], avait l'affreuse habitude de massacrer ses rois, il fallait bien réprimer cette impatience de tout joug qui ne peut conduire les peuples qu'à l'anarchie ou à la liberté

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* XVI.

[2] Gregor. Turon. *Francorum hist.* lib. III.

sauvage des forêts. Toutefois à ne regarder que la théorie, les conciles de Tolède garantissent suffisamment l'indépendance publique. La constitution qu'ils donnèrent aux Visigoths est assez large; elle aurait limité l'action du pouvoir dans des proportions convenables, si elle avait été fidèlement respectée.

Constitution politique des Visigoths.

Quelles sont, en effet, ses dispositions principales en ce qui touche l'exercice de l'autorité suprême? En tête apparaît d'abord le principe populaire du droit électif. Le roi n'est que le mandataire de la nation, et son pouvoir une délégation de la société. Nul n'a le droit de s'asseoir sur le trône et de s'ingérer de lui-même dans le gouvernement de l'État, s'il n'y a été appelé par l'assemblée des palatins et des évêques [1], et si son origine, ses mœurs, sa probité ne recommandent sa personne à l'estime publique. Cette élection doit être libre et régulière, et non le résultat de la force, de la cabale ou des soulèvements d'une minorité séditieuse [2]. Ceux qui

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* IV, can. LXXV. Defuncto in pace principe, primates totius gentis cum sacerdotibus successorem regni communi concilio constituant.

[2] Ibid. *Conc. Tolet.* V, can. III. Quoniam inconsiderate quorumdam mentes et se minime capientes, quos nec origo ornat nec virtus decorat, passim putant licenter ad regiæ potestatis pervenire fastigia, hujus rei causa, nostra omnium cum invocatione divina profertur sententia : ut quisquis talia meditatus fuerit; quem nec electio omnium provehit, nec Gothicæ gentis nobilitas ad hunc honoris apicem trahit, sit a consortio catholicorum privatus et divino anathemate condemnatus. Cf. *Concil. Tolet.* IV, V, VIII, XVI.

auraient intrigué auprès des grands, ceux qui auraient tenté de se faire transmettre la royauté par association ou héritage, ceux qui auraient forcé la veuve du prince défunt à les épouser, pour justifier leur usurpation, ne doivent jamais obtenir les suffrages des électeurs. Le fils du prince lui-même ne peut légitimement succéder à son père; l'hérédité n'est qu'un droit éventuel qui est soumis à la reconnaissance et à la confirmation du concile. Les évêques et les palatins ont encore qualité pour examiner les actes du chef de l'État. Toutes les fois qu'ils se réunissent en assemblée générale, le roi doit leur présenter un mémoire sur sa gestion, et leur rendre compte de son administration politique et civile. Il est tenu de les consulter sur les réformes qu'il projette, ou les abus qu'il veut supprimer; en un mot, il est obligé de prendre leur avis sur tout ce qui regarde le gouvernement du royaume. Toutes ces dispositions sont d'ailleurs sanctionnées par des peines fort rigoureuses. L'excommunication et la déposition sont des armes redoutables que le concile se réserve d'employer pour défendre les droits publics, et contenir dans de justes limites l'autorité du monarque.

Impuissance des conciles de Tolède dans la pratique.

Malheureusement, ce n'est pas avec de belles théories que l'on gouverne les sociétés. Soit impuissance, soit faiblesse, les conciles de Tolède ne purent empêcher la violence de s'emparer souvent du pouvoir, ni l'usurpation de s'asseoir sur le

trône. Les Goths ne furent jamais une nation bien disciplinée. En Italie aussi bien qu'en Espagne, ils nous apparaissent comme un peuple emporté, qui aime les revirements soudains d'autorité, et semble ne reconnaître d'autre droit de succession à l'empire que celui que donne le glaive. D'un autre côté, les sages limites opposées au despotisme personnel des princes furent souvent méconnues. Ces rois usurpateurs et violents ne pouvaient pas se soumettre facilement à une suzeraineté gênante; au fond ils étaient les maîtres, et si devant le concile, ils conservent une attitude respectueuse et parlent avec modération, c'est parce qu'ils savent bien qu'ils seront obéis.

Il en est de même dans les autres ordres de la hiérarchie sociale. Les ordonnances des conciles de Tolède n'empêchèrent point les grands d'être durs et hautains, les palatins de tramer des conspirations, ni les chefs de l'armée de susciter des révoltes. Les libertés municipales ne furent, ainsi que le remarque un savant historien [1], qu'un accident heureux dans l'Espagne gothique. Reconnues par la loi, elles n'obtinrent presque jamais leur effet, à part, peut-être, dans quelques villes de la Septimanie qui paraissent avoir joui, sans doute à cause de leur éloignement, d'une assez grande indépendance dans leur administration privée. En résumé, les

[1] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I.

conciles de Tolède demeureront dans l'histoire de la civilisation du moyen âge, comme une honorable tentative de réforme publique, mais il faut reconnaître que leurs résultats sociaux furent peu nombreux et surtout peu durables.

Fuero Juzgo.

Le nouvel ordre public fondé par les conciles de Tolède avait besoin d'une législation qui en fût à la fois le soutien et l'expression. Jusqu'à la conversion de leurs rois, les Visigoths avaient été régis par leurs anciennes coutumes recueillies par Euric, et par la compilation romaine du *Breviarium Aniani*, qu'Alaric II avait fait composer pour les anciens sujets de l'Empire[1]. Ce droit civil, moitié barbare et moitié étranger, ne pouvait plus convenir à un peuple qui désormais avait pris place parmi les nations civilisées, et chez lequel l'unité chrétienne avait fondé l'unité nationale. Les rois catholiques et les évêques s'efforcèrent d'introduire dans l'administration de la justice une réforme souvent demandée, et ils donnèrent à l'Espagne un code de lois conformes aux mœurs et aux institutions du pays. C'est ce recueil que l'on appela *Liber* ou *Forum judicum*, et plus tard en langue castillane *Fuero juzgo*. Il est divisé en douze livres partagés en un nombre inégal de titres, et se compose des édits royaux, des décrets d'utilité publique rendus par les conciles de Tolède, des dispositions

[1] Canciani, *Barbarorum leges. Leges Wisigoth.* tom. IV.

empruntées à la loi romaine, et enfin des anciennes coutumes gothiques revues par les nouveaux législateurs et désignées sous le nom d'*antiqua*, *antiqua noviter emendata*[1].

Quelle part en revient à l'école de Séville.

C'est encore aux évêques sortis de l'école de Séville que l'Espagne gothique doit en grande partie son droit civil, comme elle leur est redevable de son droit public. Le *Liber judicum* s'est formé successivement sous les rois dont ils étaient les conseillers et les ministres, et l'on reconnaît dans sa rédaction l'esprit et le style de ces mêmes hommes qui formulaient les décisions des conciles de Tolède. C'est à saint Isidore que l'on rapporte les premiers travaux du code visigoth. Suivant les critiques, ce grand évêque revit, sous le règne de Sisenand, l'ancienne législation d'Euric, et réunit en corps les constitutions et les ordonnances des rois ses contemporains[2]. Le savant Arevalo pense même que le nom d'Isidore se trouvait inscrit en tête des lois par lui revisées, et il ajoute, en se fondant sur la chronique de Lucas de Tuy[3], que ce fut le roi Erwig qui le fit disparaître, pour y substituer le sien et la dé-

[1] *Ibid.* Cf. *Forum judicum*, édit. de Madrid, 1815.

[2] Areval. *Isidorian.* cap. XCII. Trois manuscrits gothiques de l'Escurial portent ce titre : *Fuero juzgo, ordenado por Sisenando Godo, rey de España, y los obispos de ella.*

[3] *Ibid.* Hic (Ervigius), dit le chroniqueur, synoda multa cum episcopis apud Toletum egit, leges quæ a prædecessoribus suis editæ fuerant, ex parte corrupit et ex parte correxit, et ab Isidoro Hispalensi episcopo Hispaniarum primate traditas, ex nomine suo annotare præcepit, vel *antiquas* vocavit, ne nomine ecclesiæ forum judiciale agi videretur.

signation d'*antiquas* qu'on y lit aujourd'hui. Il est à croire aussi que dans les révisions subséquentes du code gothique qui furent faites par les rois Kindaswinde et Rekeswinde, les disciples de saint Isidore prêtèrent le concours de leurs lumières et de leur savoir. Braulion, Eugène et Hildefonse étaient tout-puissants sous ces monarques, et comme ils étaient plus instruits que leurs collègues, on les choisissait de préférence pour rédiger les actes publics. L'on peut du moins assurer que les lois de cette époque qui sont empruntées aux conciles de Tolède, sont leur ouvrage, puisqu'ils écrivirent les actes des assemblées qui suivirent la mort de leur maître [1]. Personne, du reste, n'était plus capable que ces savants évêques de coordonner la jurisprudence de leur pays et de combler ses lacunes. On voit par le livre des étymologies [2] que la science du droit était familière à saint Isidore, et nous avons eu, déjà plusieurs fois, l'occasion de reconnaître combien ses disciples étaient versés dans les divers genres de connaissances qu'il possédait lui-même.

Examen du code visigoth.

La législation des Visigoths, sans être parfaite, est de beaucoup supérieure à celle des peuples de même date et de même origine. Comme l'a dit un illustre écrivain [3], le *Forum judicum* n'est point

[1] Florez, *España sagrada*, tom. XXX. — Cf. Nic Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, lib. v, cap. v.

[2] Isidor. Hispal. Oper. *Etymol.* lib. v.

[3] Guizot, *Revue française*, nov. 1828.

un code barbare; on y sent l'ouvrage des philosophes du temps, de ce même clergé qui prévalait aux conciles de Tolède, et prenait une part si active au gouvernement de l'État. Les divers rapports qui, selon Montesquieu [1], constituent l'esprit des lois, y sont définis d'après des notions morales fort élevées, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître un progrès véritable dans les principes consacrés par les législateurs espagnols, et les différentes applications qu'ils en font. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner leur théorie sur le pouvoir, les personnes et la pénalité. Ce sont là des points fondamentaux auxquels on reconnaît la supériorité d'un droit quelconque, et d'où découlent toujours les détails et les conclusions pratiques de la loi.

Sa théorie sur le pouvoir.

La plupart des législations se taisent sur les principes d'autorité. Elles se contentent de prescrire ou de défendre, sans s'expliquer sur l'origine et la légitimité du pouvoir. La solution de ces questions premières est supposée, et rarement la loi se motive autrement que sur la volonté du législateur ou des considérations d'ordre public. Le code visigoth a cela de particulier que sa théorie le précède et se reproduit sans cesse, formellement exprimée et rédigée en articles. Ses auteurs ont voulu faire plus qu'ordonner et défendre; ils ont décrété des principes et converti en lois les

[1] Montesquieu, Préface de l'*Esprit des lois*.

vérités morales sur lesquelles ils appuient leur puissance[1]. Or ces vérités sont de l'ordre le plus élevé : la grande idée chrétienne du droit et du devoir remplace partout l'idée barbare et arbitraire du fait. Pour le législateur visigoth, le pouvoir ne vient pas de la force physique ou intellectuelle de l'homme; il n'a pas sa source dans le droit du plus hardi, ni même dans un contrat social; le pouvoir émane de Dieu, à qui seul appartient la souveraineté radicale de tout ce qui existe. Au-dessus de la volonté humaine, il y a une loi écrite, universelle, éternelle, immuable, dont la puissance terrestre n'est qu'une dérivation, un écoulement. « La loi, dit le *Fuero juzgo*, est l'émule de la Divinité, la gardienne de la religion, la source du droit, la messagère de la justice, la maîtresse de la vie. Celui qui a charge de la formuler devra se régler sur Dieu, suivre les inspirations de sa conscience et le conseil des hommes de bien[2]. » Il n'y a sur la terre de pouvoir légitime que celui qui vient d'en haut. Nul n'a reçu, par la naissance ou le privilége, le droit individuel de commander aux autres. Quelle que soit la forme extérieure de l'autorité, que le peuple gouverne par lui-même, ou que l'exercice de la souveraineté soit confiée à une dynastie, il faut au pouvoir une

[1] Guizot, *Revue française*, nov. 1828.
[2] Canciani, *Leges Wisigothorum*, lib. I, tit. I, II.

consécration particulière, une reconnaissance supérieure qui justifie ses prescriptions et ses interdits. Cette reconnaissance et cette consécration, ni le nombre ni le fait ne peuvent la donner; Dieu seul crée le droit et le confère; il peut laisser aux peuples le choix de la forme, mais c'est lui qui se réserve de sanctionner l'élection et d'investir les élus de l'autorité nécessaire. Le mode qu'il emploie pour légitimer ainsi le pouvoir, c'est la loi, la loi sage, approuvée de la majorité, consacrée par le temps et l'expérience publique [1].

Les conséquences que les législateurs visigoths tirent de ces principes sont aussi d'une nature fort élevée. Le roi est tenu comme les autres au respect de la loi, il en est déclaré le premier sujet, parce que sous l'empire suprême de Dieu, il ne peut y avoir que des égaux. « Le Seigneur tout-puissant et unique créateur des choses, est-il écrit dans les premiers titres du *Forum judicum,* ayant tout disposé pour le salut des hommes, a ordonné dans les livres qui contiennent les sacrés oracles, d'apprendre la justice. Pour se conformer à cet ordre de son infinie divinité, il est donc convenable que toutes les puissances de la terre, quelque degré d'élévation qu'elles possèdent, soumettent leur esprit et leur volonté à celui devant la majesté duquel la milice céleste incline sa grandeur. C'est

[1] Canciani, *Leges Wisigothorum*, lib. I, II.

pourquoi, considérant qu'il faut aimer la justice et accomplir ses œuvres, parce qu'il faut obéir à Dieu, nous acceptons volontiers les commandements du Ciel et nous donnons des lois à nous-même comme à nos sujets, des lois sages, auxquelles notre propre sublimité est tenue d'obéir, aussi bien que toute la population de notre royaume [1]. »

Dans l'exercice de leurs fonctions, les dépositaires de la puissance souveraine doivent se conformer au type éternel dont ils sont l'image. Un pouvoir qui vient de Dieu ne peut être qu'une délégation pour faire le bien, et jamais un instrument de tyrannie et d'oppression. « Le roi, est-il écrit dans la loi sur l'élection des princes, le roi n'est dit roi (*rex*) qu'à la condition de gouverner sagement et avec justice (*recte*); s'il agit de la sorte, il possède légitimement le nom de roi; s'il se conduit au contraire avec injustice, il le perd misérablement. C'est pourquoi nos pères disaient avec raison : *Roi seras quand droit feras, et quand droit ne feras, roi ne seras : Rex eris si recte facis, si autem non facis, rex non eris* [2]. »—« Nous vous exhortons, ô princes, est-il dit encore dans la même loi, de gouverner vos peuples avec modération et douceur, et de vous conduire envers vos

[1] *Forum judicum*, lib. II, tit. I, II.

[2] *Ibid. De Electione principum*, loi extraite des IVe, VIe et VIIIe conciles de Tolède.

sujets comme les mandataires de Dieu, afin que vous puissiez vous présenter sans crainte devant le Christ, votre Seigneur. Régnez en toute humilité, et que l'amour de la justice inspire vos actions. Ne condamnez jamais personne, ne prononcez aucun jugement sans être assisté des juges commis à cet office et que la faute du coupable ne soit manifeste. Penchez toujours du côté de l'indulgence et de la mansuétude; faites, par votre bonne administration, que le roi soit béni dans ses peuples, le peuple dans ses rois, et Dieu dans les uns et les autres[1]. »

D'un autre côté, les devoirs des peuples sont formulés avec la même supériorité de vues et de doctrine. Dès lors que Dieu est reconnu le maître, l'obéissance n'est plus une humiliation, mais une dette légitime. La soumission aux délégués du Ciel doit être entière et sans murmure; point de ces révoltes, point de ces soulèvements qui ébranlent l'ordre public; ce serait à la fois un crime contre Dieu et contre la société. La vie du roi et de sa famille est sacrée; non-seulement il n'est permis à personne d'y porter atteinte, mais toute malédiction contre lui doit être sévèrement réprimée. On ne peut même après sa mort incriminer sa mémoire; un silence éternel doit couvrir la tombe de celui qui ne peut plus se défendre[2].

[1] *Forum judicum*, lib. II, tit. I, II. *De Electione principum.*
[2] *Ibid.*, lib. II, tit. I.

« Et qui donc, s'écrie le législateur, défendra contre les ennemis de la patrie ce peuple qui aura trahi les serments qui le liaient à son roi? Qui voudra s'en rapporter à lui dans la paix et se fier à ses promesses dans la guerre? A-t-on jamais vu quelqu'un pousser la folie jusqu'à se trancher lui-même la tête, et n'est-ce pas oublier son propre salut que d'oser porter une main parricide sur celui dont il est écrit : *Ne touchez pas mon Christ?* Qu'on ne voie donc point parmi nous ce qui existe chez quelques nations infidèles, les ruses impies, les perfidies cachées du cœur, le crime du parjure et les coupables manœuvres des conjurations. Que nul n'ait la présomption de s'emparer du trône, d'allumer le feu des discordes civiles, et de tramer la mort du roi; mais qu'après son paisible décès, la noblesse du royaume, d'accord avec les prêtres, lui choisissent un successeur. De cette manière la concorde règnera parmi nous, et les dissensions seront éloignées de notre patrie [1]. »

Toute cette théorie sur la nature du pouvoir et les rapports qui en découlent est fort belle, fort morale; elle étonnerait même dans un code barbare, si l'on ne savait qu'elle a été élaborée par des évêques. Au point de vue politique, on peut faire cependant au *Forum judicum* les mêmes reproches qu'aux conciles de Tolède dont il repro-

[1] *Forum judicum*, lib. II, tit. I, *De Electione principum*. Extrait du IVe concile de Tolède.

duit en grande partie les idées. Les bons préceptes abondent, les garanties réelles manquent. A qui lit les lois, ainsi que le remarque un profond historien [1], le législateur paraît beaucoup mieux instruit des devoirs du souverain, des droits et des besoins des peuples que ne le sont les autres législateurs des barbares; mais quand on se demande ensuite où sont les forces indépendantes, capables d'assurer le maintien de ses principes, on ne rencontre nulle part un contrepoids suffisant, une sanction véritablement efficace. D'ailleurs, que peuvent les lois contre les mœurs; à quoi servent les meilleures institutions quand elles ne sont pas soutenues par l'esprit public? La société gothique portait en elle des germes de dissolution et de mort qu'aucune législation n'aurait pu détruire. Avec moins de philosophie et plus d'action, avec une morale moins sentencieuse et une application plus rigoureuse dans la pratique, on aurait, peut-être, retardé sa décadence, mais il est douteux qu'on l'eût empêchée de tomber.

Ses principes sur les personnes.

Les principes du *Forum judicum* sur les personnes paraîtront encore fort élevés, si on les compare à ceux que professaient sur cette importante matière les autres codes barbares, ainsi que la plupart des législations antiques. Chez les peuples, en effet, dont le christianisme n'a point épuré les mœurs et réformé les idées, la loi revêt un caractère de

[1] Guizot, *Revue française*, nov. 1828.

privilége, d'exception, d'individualisme. Elle ne s'applique pas à tout le monde de la même manière ni avec la même autorité. La société est partagée en différentes classes qui ont chacune leur règle à part, des droits et des devoirs particuliers. Les institutions sont exclusives, elles affectent la personne et non pas la terre; point d'égalité, point de fusion entre les races; le citoyen, l'étranger, le colon, le vainqueur et le vaincu ont chacun une valeur diverse dont le législateur tient compte, et d'après laquelle il formule ses prescriptions et ses interdits [1]. Le droit est, comme on dit dans l'école, un droit privé, *privatæ leges*. L'état civil est refusé non-seulement aux esclaves mais à la plus grande partie des ingénus; la femme et le fils de famille *n'ont point de tête;* leur vie, leurs biens, leur liberté sont une dépendance de la puissance maritale ou paternelle; leur personnalité même se confond avec celle du chef de l'association domestique qui seul existe, qui seul possède juridiquement, qui seul commande. Souvent même les lois naturelles sont interverties; une parenté fictive remplace les liens du sang; des formes conventionnelles peuvent rendre à jamais étrangers le père à son fils, la mère à sa fille et les transformer réciproquement en esclaves les uns des autres [2].

[1] *Voyez* les diverses lois des Bourguignons, des Francs, des Saxons, des Lombards.

[2] Voyez *Gaii Institutiones*, édit. Pellat.

Cet état de choses si peu favorable à la dignité et à la liberté de l'homme a disparu du code visigoth. Le christianisme, qui déjà avait réformé sur ce point la législation romaine, a aussi largement modifié tout ce qui regarde la condition des personnes dans le *Fuero juzgo*. Les évêques qui l'ont composé y ont introduit toutes les améliorations que les mœurs de cette époque pouvaient supporter. Ainsi le code gothique se fait remarquer par son caractère d'unité et d'impartialité. Ses décrets sont faits pour la communauté, et non pour telle classe de citoyens ou telle catégorie de personnes; le territoire, et non la qualité de ceux qui l'habitent, détermine la juridiction; la législation est la même pour tous, *lex publica*. « La loi, dit le *Forum judicum*, est universelle; elle régit tous les ordres de l'État et tous les âges de la vie; elle est imposée aux hommes comme aux femmes, aux jeunes gens comme aux vieillards, aux savants comme aux ignorants, aux habitants des villes comme à ceux des campagnes.... Elle doit être publique et claire comme le soleil, afin de ne tendre de piéges à aucun citoyen, juste et équitable, ne prescrivant rien que d'honnête, d'utile et de nécessaire[1]. » Le principe de l'égalité civile est substitué, au moins pour les hommes libres, à l'exception et à la faveur; il n'y a point dans l'État, il n'y a point dans la famille, de ces exclusions juridiques qui dé-

[1] Canciani, *Leges Wisigothorum*, lib. I, titul. I, II.

truisaient autrefois la capacité d'un nombre considérable de ses membres ; le fils et la femme entrent dans la société, ils en font partie et sont reconnus par elle. La subordination naturelle, qui leur est imposée envers le père ou le mari, ne détruit pas leurs droits et leurs prérogatives ; ils vivent de leur vie propre, s'engagent en leur nom personnel et succèdent, à portions égales, aux biens qui leur sont dévolus par donation ou par héritage[1]. Le mariage est ramené à sa dignité et à son inviolabilité primitive ; l'épouse n'est plus outragée par une supériorité brutale ou un abandon ignominieux ; elle est déclarée la compagne de l'homme, ayant droit à tout son respect et à son amour. La loi veille au maintien des alliances et à leur perpétuité ; le divorce est proscrit, et la fidélité conjugale assurée par les sanctions les plus sévères [2]. Les garanties que la loi romaine accordait aux pupilles, le législateur visigoth les a inscrites dans son code, et il a fait plus que lui, pour les enfants malheureux que le vice ou la misère expose à la commisération publique. Enfin, le *Forum judicum* s'est efforcé d'assurer à chacun la propriété qu'il s'est acquise par son industrie et son travail ; ses lois tendent à éloigner toute éviction, à protéger l'agriculture, à introduire dans les échanges un mode de transmission régulière,

[1] Canciani, *Leges Wisigothorum*, lib. IV, V.
[2] *Ibid.* lib. III.

et à faire prévaloir la justice sur l'usurpation et la violence[1].

La seule distinction que le code gothique ait conservée dans l'état des personnes, est celle de l'homme libre et de l'esclave que l'on retrouve dans toutes les législations anciennes. Cette exception pourra paraître étonnante dans un code composé par des évêques et formé d'extraits de conciles, mais il faut se rappeler que l'Église était venue réformer l'ordre social et non le briser, perfectionner peu à peu les idées et les mœurs, et non bouleverser le monde par des innovations subites et imprudentes. Nul doute que le christianisme ne hâtât de ses vœux et ne favorisât par ses doctrines l'émancipation générale de l'humanité; mais l'esprit de sagesse et de paix qui l'anime, ne lui permit pas de procéder à l'abolition soudaine de l'esclavage, et de se précipiter dans une entreprise qui, sans atteindre le but proposé, aurait eu des conséquences funestes. Le nombre des esclaves était immense; leur état intellectuel et moral les rendait incapables de comprendre tout à coup les devoirs de la vie civile, et de se prêter à ses exigences : il était à craindre qu'en leur donnant la liberté sans préparation, on ne mît en mouvement une masse d'hommes furieux, qui, aiguillonnés par la rancune et le désir de la vengeance, auraient reproduit les scènes sanglan- L'esclavage.

[1] Canciani, *Leges Wisigothorum*, lib. IV.

tes qui plus d'une fois avaient déjà effrayé le monde, et menacé l'ordre social tout entier. D'un autre côté, l'esclavage était profondément enraciné dans les idées, les mœurs, les lois de la société antique; tous les intérêts généraux et particuliers se rattachaient étroitement à cette institution; c'était une des sources principales de la richesse publique, un des éléments de la propriété, et si l'on eût tenté, avec précipitation, de dépouiller des hommes opulents qui se croyaient possesseurs légitimes de la liberté de leurs frères, on eût semé la défiance dans leur esprit; les maîtres se seraient tenus en garde contre des principes qu'ils auraient taxés d'injustice, et les chaînes de la servitude, loin de se relâcher, auraient été rivées avec plus de force et de ténacité [1].

Il fallait donc agir avec modération et prudence pour arriver à des résultats sérieux et durables. C'est ce que fit le christianisme : il attaqua d'abord l'esclavage par la force des idées, force puissante qui tôt ou tard finit par triompher des résistances les plus solidement combinées. Le principe de la fraternité universelle fut opposé par ses apôtres à ces doctrines détestables qui établissaient des distinctions injurieuses entre les diverses races de l'humanité; il réhabilita l'esclave dans sa nature et le

[1] *Voyez* Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, tom. II, chap. XV, XVI, XVII, XVIII.

proclama le frère de son maître pour le rendre plus facilement son égal. Secondant ensuite les tendances de son enseignement par des moyens positifs et des mesures pratiques, l'Église chrétienne s'efforça d'améliorer la condition de ceux que la naissance ou le malheur avait condamnés à la servitude, et de les rendre peu à peu à leur ingénuité naturelle. Par ses décrets, elle mitigea la rigueur des lois, substitua l'indulgence à la cruauté, la raison à l'impétuosité de la colère, la justice des tribunaux à l'abus de la force privée. Ses exemples et ses réclamations portèrent les princes à favoriser l'émancipation, le législateur à créer de nouveaux modes de manumission, à généraliser le droit de rachat, et à reconnaître l'aptitude des affranchis aux divers actes de la vie civile et aux différentes fonctions de l'État [1].

C'est une chose fort remarquable, en effet, que la progression libérale que l'on observe dans le code de l'esclavage, à mesure que l'influence du christianisme s'accroît et que ses principes se répandent dans le monde. Prenez le droit romain, par exemple : avant que les empereurs chrétiens en eussent modifié les dispositions, il est dur, impitoyable. L'esclave est une chose dans toute l'acception du mot; on le donne, on le lègue, on le vend, on le détruit, selon son bon plaisir. La loi ne

[1] *Voyez* Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, tom. II, chap. XV, XVI, XVII, XVIII.

le connaît pas, elle ne lui accorde aucune protection, ne lui reconnaît aucune capacité. Son union comme celle des animaux est abandonnée aux pures inclinations naturelles, ses enfants ne lui appartiennent point, il acquiert, il possède, il bénéficie pour son maître. Son affranchissement est entravé par des formalités nombreuses et compliquées; l'État le voit de mauvais œil, il veut que ses magistrats en surveillent l'acte, et il se réserve de poser des limites à la générosité des patrons. La manumission même est impuissante à régénérer entièrement l'esclave. Quand elle a délié quelqu'un des chaînes de la servitude, la loi, d'accord avec les mœurs, n'admet ce nouveau venu qu'avec une répugnance marquée; il est classé à part, il porte un nom qui lui rappelle sa condition passée, ses droits sont moindres que ceux des ingénus, l jouit de peu de considération, et demeure toujours sous la dépendance de son ancien possesseur, qui conserve des titres sur son travail, sur sa succession, et même dans certains cas, sur sa liberté [1].

Quand l'action bienfaisante du christianisme, au contraire, s'est fait ressentir dans les idées et les mœurs publiques, cette législation si sévère s'adoucit peu à peu. L'esclave demeure bien la propriété de son maître, mais en fait, sa qualité d'homme est reconnue, et sa valeur personnelle lé-

[1] Ortolan, *Hist. de la législation romaine.*

galement constatée. Sa vie n'est plus à la merci d'un maître capricieux et barbare : la loi défend qu'on le traite avec trop de rigueur et punit son meurtrier. Il travaille pour autrui, mais la coutume lui accorde la jouissance, à peu près irrévocable, de son pécule et la faculté de l'offrir pour rançon. Son mariage, béni par l'Église, trouve dans cette consécration une reconnaissance morale, qui le rend digne de respect, et lui mérite les égards de ceux qui ont la même foi et la même croyance. Son émancipation est favorisée par l'esprit public et l'indulgence du législateur. Au lieu des formes peu bienveillantes du *cens*, de la *vindicte* ou du *testament* authentique, tout acte extérieur de manumission est valable. Dans la société, l'affranchi ne diffère plus de l'homme libre que par des devoirs de reconnaissance. Par le droit de régénération, toutes les prérogatives de l'ingénuité lui sont accordées ; comme le citoyen, il porte l'anneau d'or ; comme lui, il peut aspirer à toutes les dignités, à toutes les charges ; l'Église et l'État ont oublié ce qu'il fut en le recevant dans l'association religieuse et civile [1].

Le code visigoth, tout en maintenant l'esclavage, a subi également la salutaire influence des principes chrétiens. Sans doute, les évêques législateurs de l'Espagne auraient pu se montrer plus doux,

[1] Cf. *Gaii et Justiniani Institutiones.*

plus humains : leurs lois sur les esclaves fugitifs [1], par exemple, sont d'une sévérité excessive et d'une rigueur outrée. Toutefois, dans l'ensemble, il y a progrès ; les adoucissements et les garanties de la loi romaine sont passés, en grande partie, dans le *Forum judicum*. Ici comme dans le code de Théodose et de Justinien, l'esclave est au moins un homme, sinon une personne ; la loi le connaît, elle s'en occupe, elle lui donne, dans certains cas, une protection efficace. Loin de s'opposer à son émancipation, elle lui fournit de nouveaux moyens pour y arriver, et veille à la conservation de sa liberté, une fois qu'il l'a légitimement acquise. Ainsi l'esclave que quelqu'un a légué par testament à l'Église, et qui veut prendre l'habit des religieux ou des clercs, devra être préalablement affranchi, et jamais on ne pourra le revendiquer par quelque action que ce soit, « car ce qui a été voué à Dieu, ne peut plus honnêtement revenir au service de l'homme [2]. » La vie de ceux qui sont en servitude est inviolable comme celle des ingénus. Le maître qui a de graves sujets de mécontentement contre un esclave, doit le conduire devant le juge et le faire punir selon la loi ; s'il le tue par méchanceté et sans avoir obtenu contre lui une sentence juridique, il est déclaré homicide, et

[1] Canciani, *Leges Wisigoth.* lib. IX.
[2] *Ibid.* lib. V, tit. VII, lex 18.

soumis, comme tel, à la privation des droits civils, à la pénitence publique et au bannissement perpétuel.

Non-seulement la vie, mais la santé de l'esclave est l'objet de la sollicitude du législateur : « Considérant, est-il dit au titre *De cæde et morte hominum*[1], que l'image de Dieu ne doit point être dégradée par les cruautés que certains hommes exercent envers leurs inférieurs, il importe de prendre les moyens nécessaires pour empêcher toute *débilitation* des corps. C'est pourquoi nous avons ordonné que tout maître ou maîtresse qui, sans l'examen du juge et une preuve manifeste du délit, aura coupé à son serviteur ou à sa servante le nez, les lèvres, la langue, l'oreille ou le pied, lui aura arraché un œil, l'aura mutilé lui-même ou fait mutiler par autrui, soit exilé pendant trois ans et soumis à la pénitence canonique par l'évêque sur le territoire duquel le coupable demeure, ou par celui du lieu où le crime a été commis. S'il a des fils qui n'aient point participé à sa faute, ses biens seront mis au séquestre et administrés par une commission provisoire, en attendant l'accomplissement de sa peine ; s'il n'a pas d'enfants légitimes, que le juge confie à ses parents la garde de ce qui lui appartient jusqu'à son retour, et si enfin il n'a point de parents, qu'il soit pourvu d'office à la gestion de son patrimoine. »

[1] Canciani, *Leges Wisigoth.* lib. VI, titul. V, lex 12, 13.

« Cette loi, dit M. Guizot [1], et les efforts que révèle sa rédaction font beaucoup d'honneur au législateur des Visigoths ; car rien n'honore les lois et leurs auteurs comme de lutter courageusement, et dans une vue morale, contre les mœurs et les préjugés coupables de leur pays et de leur temps. On est souvent fondé à croire que l'amour du pouvoir est entré pour beaucoup dans les lois qui se sont proposé le maintien de l'ordre et la répression des passions violentes ; les excès de la passion touchent de près aux droits de la liberté, et l'ordre est le prétexte banal du despotisme. Mais ici le pouvoir n'a rien à gagner ; la loi est désintéressée ; c'est la justice seule qu'elle cherche ; elle la cherche laborieusement, contre les forts qui la repoussent, et au profit des faibles hors d'état de la réclamer, peut-être même contre l'opinion publique du temps, qui après avoir eu bien de la peine à voir un Goth dans un Romain, en avait bien plus encore à voir un homme dans un esclave. Ce respect de l'homme, quelle que soit son origine ou sa situation sociale, est un phénomène inconnu dans les législations barbares, et il a fallu près de quatorze siècles pour qu'il passât pleinement de l'ordre religieux dans l'ordre politique, de l'Évangile dans les codes. Ce n'est donc pas un léger honneur aux évêques visigoths d'avoir gardé et transporté, au-

[1] Guizot, *Revue française*, nov. 1828.

tant qu'ils l'ont pu, dans les lois ce noble sentiment qui a tant de peine à se dégager du sein des faits, et risque sans cesse de retomber enseveli sous leur poids. »

Notions du Code gothique sur la pénalité.

La partie pénale du code gothique est rédigée d'après les mêmes notions de philosophie et de morale que sa théorie sur les personnes et le pouvoir. Dans la plupart des législations germaniques, le fait seul constitue le crime. C'est le dommage matériel que la loi veut surtout réparer, et du moment que celui qui a souffert se déclare satisfait par l'or ou la vengeance, la société n'intervient point et ne se sent point atteinte dans la personne de ses membres. La préméditation, la volonté entrent pour peu de chose dans les appréciations de la loi; aucune pensée d'expiation, aucun sentiment moral, ne paraissent préoccuper le juge : le sang se paie, et quand le prix est compté la faute n'existe plus. De là, ces tarifs de pénalité où le délit est gradué selon la qualité de l'offensé, le rang et la fortune des coupables; de là, ces amendes au moyen desquelles on escompte son innocence et l'on achète le droit d'immoler son semblable.

Chez les Visigoths, ce système défectueux a été, en grande partie, abrogé. On trouve bien dans leur code des sanctions pécuniaires, des châtiments infligés à la fortune plutôt qu'à la personne, mais l'amende ne peut point exclusivement racheter le délit; le crime est ramené à son élément véritable,

l'intention. Ses diverses nuances sont appréciées, non plus seulement au point de vue du mal matériel, mais d'après les lois de la morale : c'est la volonté que le législateur veut punir et la lésion qui a été faite aux règles imprescriptibles du droit et de la justice. Pour constater la faute, on a recours aux preuves naturelles du témoignage ou de l'écriture, et l'on ne laisse point au hasard, à la force ou à la superstition le soin de déterminer sa gravité et de faire connaître celui qui l'a commise. Le duel judiciaire, les *compurgatores*, le jugement de Dieu, n'entrent point dans la procédure des Visigoths ; quand la preuve authentique et certaine vient à manquer, on fait appel à la conscience de l'homme, on invoque comme dans nos législations modernes, et avec plus d'efficacité peut-être, la sainteté du serment. L'impartialité des arrêts est assurée par des garanties suffisantes. Afin de prévenir l'erreur ou la malveillance, la loi donne au juge des assesseurs ; elle accorde un défenseur au prévenu et lui réserve, dans un grand nombre de cas, le droit de soumettre la sentence du magistrat à l'arbitrage de l'évêque. Enfin, les rapports de la peine aux délits sont établis dans des proportions assez équitables ; les châtiments sont en général appliqués avec discernement, et s'ils sont parfois rigoureux, le principe de l'expiation leur donne cette moralité qui leur ôte le caractère de la vengeance et de la barbarie[1].

[1] *Leges Wisigothorum*, lib. II, VI, VIII.

Il faut convenir cependant, que les peines décrétées contre les juifs et les hérétiques ne sont pas dans ce rapport de justice que nous venons d'indiquer, si on les juge surtout d'après les principes de la liberté de conscience [1]. Elles accusent dans l'esprit des législateurs une défiance peu charitable et une irritation qui approche de la colère. Hélas! le zèle comme toutes les passions a quelquefois ses excès et ses rancunes. Ainsi que l'a dit un savant historien [2], « il n'appartiendra qu'à des siècles plus avancés que ne l'est même le nôtre, de comprendre dans toute sa portée ce principe tout chrétien de la répression du crime, sans haine pour le criminel. » Ce n'est pas dans des siècles tout empreints de la rudesse germanique, que l'on peut espérer de voir appliquer cette loi de mansuétude et d'équité « qui veut, non pas le sang, mais le repentir et la régénération du coupable, et qui, contente d'avoir donné à la société l'exemple et la protection dont elle a besoin, n'ôte pas pour jamais à ceux qu'elle a retranchés de son sein l'espoir d'y mériter leur retour. »

Style du *Forum judicum*.

Les évêques visigoths ont cherché à faire passer dans l'expression et le langage de la loi l'élévation de pensées et de sentiments qu'ils s'étaient efforcés d'introduire dans sa théorie. Ordinairement un code est rédigé sans appareil de style, sans luxe de

[1] *Leges Wisigothorum*, lib. II, titul. II, III.

[2] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I, pag. 438.

paroles, le législateur fait connaître sa volonté dans une forme simple, claire, sans prétention; il s'exprime sans emphase, par articles ou par sentences détachées, raisonne peu sur son droit et ses motifs, et se contente d'ordonner, ou de défendre, sans justifier philosophiquement ses prescriptions. Il n'en est pas ainsi dans le code gothique. Comme si le législateur doutait de son droit et craignait que ses raisons ne fussent pas bien comprises, il commence presque toujours par expliquer dans un long préambule pourquoi il parle, pourquoi il agit. Il montre comment son principe découle de la loi divine ou morale, et il s'étend dans des détails et des déductions qui donnent à ses lois l'air d'une glose théologique ou d'un commentaire de jurisconsulte. Son style vise sans cesse à la recherche et à l'éclat; ses périodes sont longues et fastueuses, ses phrases surchargées d'incidences et pleines d'une gravité sententieuse; en un mot, il règne dans la forme de la législation des Visigoths un ton de grandeur emphatique, qui rappelle les proportions exagérées que l'école espagnole a souvent données à la manifestation extérieure de la pensée.

Code de *Las Siete Partidas.*

Ainsi que la loi romaine, le *Forum judicum* devait survivre à la société pour laquelle il avait été fait. Longtemps après la chute des Visigoths, ses décrets continuèrent à régir l'Espagne et passèrent, en grande partie, dans les nombreuses chartes que les rois chrétiens du moyen âge octroyèrent

à leurs sujets. Les *fueros* de Léon et de Castille ne sont guère que des abréviations ou des reproductions de la loi gothique [1]. Le célèbre code de *Las Siete Partidas* lui a fait surtout des emprunts considérables. On retrouve dans ce volumineux corps de droit les principales dispositions de la législation des Goths; quelquefois même elles y sont reproduites sans aucun changement. De part et d'autre ce sont les mêmes principes qui dominent; Dieu est le maître, le roi est son représentant, les peuples doivent obéir, le pouvoir doit se transmettre selon la règle établie et s'exercer avec modération et justice. Dans l'un et l'autre code, les lois de l'Église font partie de la législation de l'État et sont longuement commentées; le clergé jouit des mêmes priviléges, des mêmes immunités et de la même considération politique. Dans les matières civiles et criminelles, ce sont les mêmes idées chrétiennes, les mêmes ressemblances avec les institutions romaines, et presque toujours des moyens de sanction identiques. Enfin on trouve dans le recueil de *Las Siete Partidas*, cette affectation de morale et de philosophie que l'on reproche au *Fuero juzgo*. Sur ce point même, le code d'Alphonse-le-Sage tombe souvent dans une exagération pédantesque. Aristote et tous les scolastiques ont

[1] Masdeu, *Historia critica de España*, tom. XIII. — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. II, chap. III.

fait invasion dans son œuvre. Plus d'une fois on croirait lire les bizarres plaidoyers de nos avocats du seizième siècle, où les Pères de l'Église étaient cités à côté des poëtes anciens, et la Bible à côté du Digeste.

Liturgie mozarabe. — Elle a été composée par les membres de l'école de Séville.

Cet esprit d'organisation et de réforme qui caractérise l'école de Séville devait introduire des améliorations utiles dans les institutions religieuses comme dans l'administration de l'État. L'Église d'Espagne, soumise pendant les premiers siècles de son existence à des épreuves de tout genre, n'avait pu donner à la manifestation extérieure du culte la grandeur et la solennité qui lui conviennent. Sa liturgie n'offrait guère que les rites apostoliques et primitifs, c'est-à-dire ce qui était essentiel à la pureté du dogme et à la l'intégrité des sacrements. Maintenant que des jours de triomphe et de liberté avaient succédé au temps de l'épreuve, et qu'elle avait quitté les réduits obscurs pour des temples majestueux, il lui fallait des cérémonies plus pompeuses, un culte plus étendu pour exprimer à son Dieu sa reconnaissance et son amour.

Ces hommes, qui semblaient avoir reçu la mission de tout instituer dans leur pays, songèrent donc à ordonner le sacrifice et à régler les formules de la prière publique. On rapporte à saint Léandre les premiers essais de la liturgie gothique, que l'on appela plus tard *mozarabe*, lorsque les chrétiens se furent mêlés avec les Maures. Suivant

les critiques les plus accrédités en ces matières [1], il recueillit les anciens rites, les revit, les corrigea et les disposa dans un meilleur ordre. Il y fit aussi des additions considérables : Isidore parle d'une double édition du Psautier [2], à laquelle son frère avait ajouté des prières, des hymnes et des antiennes nombreuses. On dit aussi qu'il introduisit dans la célébration du sacrifice un certain nombre d'usages et de cérémonies empruntées aux Rituels orientaux. Pendant son séjour à Constantinople il s'était initié au symbolisme des Grecs, et il aimait, ainsi que son ami le Pape saint Grégoire, à reproduire dans son Église les formes de leur culte et de leur prière [3].

Isidore continua les travaux de son frère, et c'est encore à ce grand Pontife que l'Espagne gothique dut principalement son organisation religieuse. « Le quatrième concile de Tolède, est-il dit dans le bréviaire particulier des chanoines de Latran [4], ayant prescrit qu'un seul et même rit serait suivi dans toutes les églises d'Espagne, les Pères chargèrent Isidore, qu'ils jugeaient le plus capable de ce travail, de rédiger un livre d'offices ecclésiastiques pour servir à la célébration de la messe et à la psalmodie des heures. Le saint se rendit à leurs

[1] Areval. *Isidoriana*, cap. LXXXVIII.
[2] Isid. Hispal. Opera, *De viris illustribus*.
[3] Bolland. *Acta sanctorum*, tom. VI, julii.
[4] *Officium S. Isidori*, 4 april.

désirs : il composa un bréviaire et un missel qui existent encore aujourd'hui, et d'où s'exhale un parfum de vénérable antiquité [1]. »

Après la mort de saint Isidore, ses disciples revirent à leur tour l'œuvre de leur maître et la complétèrent. « Dès le début de notre ministère pastoral, écrit le savant cardinal Lorenzana en publiant une nouvelle édition de la liturgie mozarabe, nous n'avons rien eu tant à cœur que de marcher sur les traces de nos prédécesseurs et surtout de l'illustre Ximénès de Cisneros, qui fit éditer la liturgie gothique presque oubliée, afin de transmettre à la postérité la mémoire de nos anciens pères, Osius, Léandre, Fulgence, Isidore, Braulion, Eugène, Helladius, Hildefonse, Julien, pontifes vénérables, qui furent l'honneur de notre Hespérie, les athlètes de la foi, les colonnes de l'église d'Espagne, la gloire de la nation gothique, et les présidents de nos conciles[2] » Ce sont là, comme on voit, tous les grands noms de l'école de Séville; on dirait que

[1] On trouvera dans la savante dissertation du P. Pinius, insérée au tom. VI des *Acta sanctorum*, du mois de juillet, et dans les *Prolégomènes* que l'érudit Faustin Arevalo a mis en tête de la nouvelle édition des œuvres de saint Isidore de Séville, de précieux renseignements sur la liturgie mozarabe.

[2] Lorenzana, *Liturgia Mozarabica*, tom. I, Præfatio. Ab hujus nostri pastoralis muneris exordio nihil altius fuit animo insitum, quam majorum sequi vestigia, præcipue clarissimi cardinalis Francisci Ximenii de Cisneros, qui pene oblitteratum gothicum, seu mozarabicum ritum typis mandavit, ut posteris Gothorum Patrum memoria rediret, et quasi revivisceret honos debitus Osio, Leandro, Fulgentio, Isidoro, Braulioni, Eugenio,

ces saints personnages ont voulu élever un monument commun de leur piété et de leur savoir.

Ses changements.

La liturgie des Visigoths comme leur législation se maintint en Espagne longtemps après la chute de leur monarchie. A mesure cependant que l'Église admit de nouveaux saints aux honneurs du culte public, le Bréviaire et le Missel gothique ajoutèrent à leurs anciens offices des légendes et des oraisons nouvelles. Il paraît même que, par suite de ces additions successives, ils subirent des modifications et des changements considérables, bien que les critiques pensent généralement que leur forme primitive n'ait pas été gravement altérée. Vers le milieu du onzième siècle ce rit particulier commença à tomber en désuétude. Les efforts des papes, pour tout ramener à l'unité romaine, finirent par le faire supprimer dans l'Aragon, la Castille et la Navarre, de telle sorte qu'au temps de Ferdinand et d'Isabelle, il n'en restait guère que le souvenir. Ce fut alors que le cardinal Ximénès entreprit de rétablir l'antique liturgie nationale et fit recueillir par le chanoine Ortiz les manuscrits qui la contenaient. Les souverains Pontifes autorisèrent ce rétablissement, et depuis lors on célébre à Tolède, dans une chapelle spéciale, les offices religieux, selon le rit mozarabe [1].

Helladio, Juliano, Ildefonso, et aliis patribus de nostra Hesperia optime meritis, strenuis fidei athletis, Ecclesiarum Hispaniæ columnis, Gothicæ gentis decore, et præsidibus conciliorum.

[1] Faust. Arevalo, *Isidoriana*, cap. LXXXVIII.

Son caractère.

A ne considérer que l'ensemble, le plan de la liturgie Isidorienne ne s'écarte pas trop de celui de nos liturgies modernes. Dans les parties essentielles, comme dans la forme des sacrements, par exemple, ce sont les mêmes paroles, des formules semblables, des rites et des cérémonies analogues. L'office public est divisé, comme il l'est actuellement, en heures canoniques, et il se compose, comme celui que l'on chante dans nos églises, de la récitation du psautier, du chant des hymnes, de la lecture des saintes Écritures et des légendes. Dans les détails, au contraire, les différences sont considérables : l'ordre des prières n'est pas le même; le rit gothique admet les leçons des livres bibliques aux heures où on ne les récite pas dans les autres rits latins; ses oraisons sont plus fréquentes, ses antiennes plus nombreuses, ses cérémonies plus multipliées que dans les bréviaires et les missels dont on se sert aujourd'hui. Quant aux pensées et aux sentiments, tout révèle dans cette liturgie une intelligence élevée, une connaissance profonde de l'esprit et des mystères du christianisme. Les extraits des livres sacrés sont choisis avec discernement; les hymnes ont ce caractère de simplicité antique que l'on reproche aux auteurs modernes de n'avoir pas conservé; la prière prend généralement ce ton de supplication affectueuse et de douce espérance qui est particulier aux âmes sensibles, et que les mystiques appellent le langage

de l'effusion et de l'amour. Elle s'exprime d'ailleurs par un symbolisme fort imposant; ce sont des prostrations répétées, des bénédictions fréquentes, des adorations silencieuses, des chants de joie, des cérémonies majestueuses, en un mot, on trouve dans la liturgie mozarabe tout cet appareil extérieur du culte qui plaît aux imaginations vives et aux cœurs impressionnables [1].

[1] *Voyez* Lorenzana, *Liturgia mozarabica.*

CHAPITRE VI.

DESTINÉES DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE APRÈS LA MORT DE SAINT ISIDORE.

Décadence des Visigoths.

En étudiant l'histoire des divers peuples d'origine gothique, on est frappé de leur vieillesse précoce et de l'inutilité des efforts qui furent faits pour les civiliser. Partout où ils s'établissent, on essaie de les tirer de leur barbarie, d'éclairer leur intelligence et de corriger leurs mœurs ; des instituteurs savants travaillent à les initier aux arts qui forment l'esprit et le cœur, et toutes ces tentatives n'obtiennent qu'un succès limité, des résultats peu durables. Il semble que les Goths n'aient accepté la civilisation que comme un joug pesant, dont ils se sont débarrassés, aussitôt que la main qui le leur avait imposé a cessé de le maintenir sur leur tête. Les lettres n'adoucirent point leur nature, et ne changèrent point leurs instincts grossiers ; ils

écoutèrent en silence la muse latine, et ne prirent de la société qu'ils avaient renversée que ses vices et ses défauts. Quels brillants essais ne fit-on pas en Italie pour policer les Ostrogoths; quelles espérances le règne de Théodoric n'avait-il pas fait concevoir! Les écoles étaient redevenues florissantes, les sages étaient au pouvoir, les lois reprenaient leur empire, et cependant que devint cette monarchie, que resta-t-il du savoir de Boëce et des réformes de Cassiodore? A peine si on en retrouve quelques traces sous la régence d'Amalasonte, et ensuite une nuit obscure enveloppe cette nation de ses sombres voiles.

Il en est de même en Espagne. Tant que vécut la génération formée à l'école de Séville, un mouvement général de civilisation se fit remarquer dans cette contrée. Les lettres furent cultivées, des améliorations utiles introduites dans l'État, la royauté victorieuse au dehors se maintint au dedans avec quelque gloire; mais quand les promoteurs de ce mouvement eurent disparu, quand Isidore et ses disciples ne siégèrent plus dans les métropoles et les assemblées publiques, les Goths d'Espagne comme ceux d'Italie retombèrent dans l'ignorance et la barbarie.

Rien n'est triste comme le spectacle que présente leur monarchie dans les dernières années de son existence. Tous les caractères s'abaissent, tous les ordres de l'État se plongent dans une dé-

gradation universelle. Le pouvoir ne jouit d'aucune autorité, d'aucun respect; la faction et la violence le donnent, le meurtre ou des dépositions arbitraires le font repasser dans des mains indignes; les divisions se multiplient parmi les grands; les lois fondamentales de l'État sont impunément violées, et les réclamations continuelles des conciles n'attestent que leur impuissance à les faire observer. Le peuple s'abandonne à tous les excès de la débauche : à cette pureté de mœurs primitive qui avait obtenu les éloges de l'histoire, succède une corruption effrénée; les désordres les plus honteux souillent la société tout entière, le libertinage ne connaît plus de bornes, et la misère, suite ordinaire du vice, devient si générale, que pour s'y soustraire, un grand nombre de personnes ont recours au suicide [1]. L'Église elle-même est profanée par des intrusions coupables et la dépravation de ses ministres; *le sel de la terre* s'est affadi; le clergé s'avilit en sacrifiant à toutes les ambitions et en sanctionnant toutes les violences; l'idolâtrie même reparaît en quelques endroits, et les devoirs religieux que prescrit le christianisme sont presque partout oubliés [2]. D'un autre côté, les vertus publiques disparaissent : la

[1] D'Aguirre, *Conc. Tolet.* XVI.

[2] *Ibid.* Can. II. Illi diversis suadelis decepti, cultores idolorum efficiuntur, veneratores lapidum, accensores facularum, excolentes sacra fontium vel arborum, auguratores, seu procantores.

fidélité se perd dans les révoltes, la justice se tait devant la force brutale, et le courage militaire, si naturel aux barbares, s'éteint tellement dans les cœurs, qu'on est obligé de prescrire la valeur sous peine d'amende [1].

Les études se continuent en Andalousie.

Les études ne pouvaient manquer de se ressentir de cet état de décadence où était tombée l'Espagne gothique. L'ignorance est fille de la corruption, et les arts, fruit de la force et de la vertu, ne germent jamais sur une terre sans sève et sans vigueur. Sous ces règnes désastreux qui terminent avec ignominie la domination des Visigoths, on ne vit plus ces poëtes, ces historiens, ces philosophes que l'on rencontrait naguère dans toutes les grandes cités de l'Espagne, et qui travaillaient avec tant de zèle à rétablir dans leur patrie la civilisation et les lettres.

L'Andalousie, cependant, fit quelques efforts pour soutenir son ancienne réputation de savoir ; quelques hommes se levèrent encore dans cette contrée, pour protester, par des œuvres fort imparfaites d'ailleurs, contre l'abandon des études et continuer les traditions de l'école Hispalienne. Le plus connu est le chroniqueur Isidore de Béja. « *Ce bon personnage*, écrit Pierre de Marca [2], *vivait au mesme temps que les Mores firent leur entrée en Espagne, et dressa une chronique des cho-*

[1] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, tom. I, liv. II, chap. III.
[2] Pierre de Marca, *Hist. du Béarn*. Paris, 1640.

ses plus mémorables de son temps, laquelle il adjousta comme un appendice et continuation à celle d'Isidore de Séville, et la termina en l'année 754 *de l'Incarnation, qu'il apparie avec l'ère* 792 *et l'année* 5954 *ou* 5950 *du monde, suivant les diverses supputations.* » Cette chronique est le seul monument de quelque importance qui nous fasse connaître l'invasion arabe et les premières conquêtes des émirs ; mais comme le dit l'auteur que nous venons de nommer [1], « *les exemplaires qui en restent sont tellement gastés, deffectueux et corrompus, qu'à peine en peut-on recueillir un sens tolérable sans deviner.* »

A Séville on trouve encore quelques restes de l'école de saint Isidore. S'il fallait même s'en rapporter au récit publié sous le nom du maure Rasis, cette métropole aurait maintenu son enseignement, avec quelque succès, jusqu'à la fin de la monarchie gothique. « Ce fut Musa, dit cet historien [2], qui vint assiéger Séville. Or cette cité renfermait une fort bonne population : là demeuraient les clercs savants, les chevaliers intrépides et les artisans adroits. »

Parmi les écrivains qui se firent alors quelque réputation dans la capitale de l'Andalousie, on peut citer l'évêque Félix [3], qui, après avoir été

[1] Pierre de Marca, *Histoire du Béarn*. Paris, 1640.

[2] Rasis, apud Florez, *España sagrada*, tom. IX, pag. 231.

[3] Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, lib. v, cap. vii.

transféré au siége de Tolède, composa la vie de saint Julien, avec une correction de style qui commence à devenir rare dans ces temps malheureux. Les lettres adressées à Alvar de Cordoue par Jean son ami, font encore mention d'un autre évêque appelé Bracarius [1], et le représentent comme un philosophe distingué qui avait défendu la doctrine de l'immatérialité des esprits, et réfuté les idées platoniciennes d'Origène sur la préexistence des âmes. Quelques auteurs parlent aussi d'un chroniqueur nommé Hautbertus, mais la critique a démontré [2] que les œuvres qu'on lui prête n'ont pas plus d'authenticité que celles que l'on attribue à Dexter, à Maxime de Saragosse, à Luitprand et à d'autres personnages dont on a usurpé le nom et l'autorité.

L'école de Séville sous la domination des Arabes.

Sous la domination des Arabes les chrétiens continuèrent en Espagne à étudier la langue latine et les sciences nouvelles apportées en Europe par leurs vainqueurs. Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'après l'invasion des Maures, la civilisation chrétienne disparut complétement de cette contrée, et qu'elle se réfugia tout entière dans les montagnes des Asturies avec les débris de l'armée vaincue au

[1] Joannis Hispalensis, *Epist.* II ad Alvarum. Apud Florez. *España sagrada*, tom. XI. Sed et ea quæ Bracarius episcopus in suis dogmatibus per omnem suam ecclesiam dicit agnoscenda, inter cætera ita instituit : animas hominum non esse ab initio inter cæteras intellectuales naturas, nec in semel (simul) creatas, sicut Origenes finxit.

[2] Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, lib. VI, cap. XXII.

combat de Xérés. Il arriva dans ce pays ce qui arrive partout où deux peuples se mêlent par la conquête : les maîtres changent, et les coutumes, les mœurs restent longtemps les mêmes. Malgré les vexations de quelques émirs et les persécutions de quelques rois de Cordoue, les chrétiens conservèrent une partie de leurs libertés civiles et religieuses ; leurs vainqueurs leur laissèrent l'usage de leurs lois, de leur religion et de leur culte. Dans l'Andalousie elle-même, où le génie des Khalifes porta si haut la civilisation musulmane, les évêques se succédèrent régulièrement sur leurs siéges, et s'appliquèrent, comme auparavant, à l'instruction de leurs clercs et de leur peuple [1]. Ce fut même dans les villes où l'enseignement des Arabes fleurit avec plus d'éclat, que celui de leurs rivaux s'éleva à une plus grande hauteur et obtint le plus de célébrité. Ainsi, pendant qu'à Cordoue les sages et les poëtes de l'Hedjaz dissertaient et chantaient dans les palais des Abdérames, les églises chrétiennes de cette cité étaient fréquentées par de jeunes Espagnols qui venaient écouter les leçons d'Euloge, et des autres prêtres qui les guidaient, à la fois, dans les sentiers de la science et de la vertu [2]. A Séville, les chrétiens ne laissèrent pas non plus dépérir les études. C'est là que l'évêque Jean, surnommé par les Maures le *Cid*

[1] Ambrosio de Moralès, *Annotationes in divi Eulogii opera.* — Florez, *España sagrada*, tom. XI.

[2] S. Eulogii Cordubensis, *Memorialis sanctorum.*

Almatran[1], traduisait en langue arabe les saintes Écritures et défendait les auteurs de l'antiquité contre les attaques du fougueux Alvar[2]. C'est là encore que la médecine et la science des nombres étaient enseignées, concurremment avec les docteurs de l'islam, par des maîtres dont la réputation fut assez grande, dit-on, pour attirer le fameux Gerbert sur les bords du Guadalquivir[3].

L'école de Séville après la conquête chrétienne.

Il appartenait au plus saint et au plus brave descendant des Goths de recueillir ces traditions de l'enseignement chrétien et de les développer. Après la conquête de Séville, Ferdinand III s'empressa de rendre les anciennes églises au culte du Dieu qui lui avait accordé la victoire, et de convertir les mosquées du Prophète en monastères et en établissements d'instruction pour la jeunesse[4]. Son fils, Alphonse-le-Sage, l'imita. Ce prince, qui aimait les lettres, fonda dans la métropole de l'Andalousie une école publique de latin et d'arabe, et accorda aux étudiants qui la fréquentaient de nombreux priviléges[5]. Les rois suivants et les archevêques de cette illustre cité protégèrent cette université naissante ;

[1] On a donné diverses explications de ce nom. Il paraît qu'il signifie *Prophète, Primat, Hiérophante.* Voyez dans Nic. Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, lib. VI, cap. IX, la *carta del P. Thomas de Léon al doctor Martin Vasquez Siruela.*

[2] Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, lib. IX, cap. IX.

[3] Rodrigo Caro, *Antiguedades de Sevilla*, lib. II, cap. XI.

[4] Ortiz de Zuniga, *Annales de la ciudad de Sevilla*, lib. I.

[5] *Ibid.* lib. II, pag. 78. *Por grand saber*, dit ce roi dans ses lettres patentes, *que è de fazer bien è merced, è de leuar adelante, à la noble ciu-*

peu à peu elle grandit, et bientôt on en vit sortir des hommes qui firent un grand honneur à leur patrie et aux lettres. Au seizième siècle, lorsque l'Espagne tint le sceptre du monde et du génie, Séville montra que son antique fécondité n'était point épuisée; de là sortirent encore de grands poëtes, de savants écrivains, des pontifes illustres, et des hommes d'État expérimentés.

Conclusion. — Importance de l'école de Séville dans l'histoire litteraire du moyen âge.

Arrivés au terme de ce travail, il nous suffira de jeter un regard sur l'époque où fleurit l'école chrétienne de Séville, pour apprécier sa haute importance au double point de vue de la civilisation et des arts. Sans elle, en effet, la tradition littéraire s'interrompt au septième siècle, et il manque un anneau à l'admirable chaîne de l'activité intellectuelle du monde. Où est la vie, où est la lumière dans ce siècle de malheurs et de ruines? L'Italie, dont l'antique génie avait semblé se réveiller un moment sous le règne de Théodoric, s'est arrêtée tout à coup devant de nouveaux barbares, et la voix de ses maîtres s'est éteinte au milieu de la fumée des villes brûlées par les Lombards. En France, Grégoire de Tours vient de mourir, presque en désespérant de l'avenir des lettres, et l'obscur chroniqueur Frédégaire est le seul représentant de la science dans les Gaules. Bède n'a point encore paru en Angleterre, et c'est à peine si la Germanie com-

dad de Sevilla,... Otorgo que haya hi estudio, y escuelas generales de latin, y arabigo.

mence à entrer dans la famille latine. L'Espagne alors, l'Espagne s'offre seule pour remplir le vide qu'ont fait partout l'ignorance et l'invasion germanique.

Quel contraste cette contrée présente pendant toute la durée du septième siècle avec les pays qui l'entourent! On dirait que toutes les muses se sont enfuies vers les bords hospitaliers du Bétis, car de là seulement arrivent les échos de la parole antique et les signes de la vie intellectuelle de l'humanité. Des écrivains nombreux, presque tous formés à la même école, se sont partagé le domaine des arts et le cultivent avec une généreuse rivalité. Eugène, Hildefonse, et Julien à Tolède, Braulion à Saragosse, Conantius à Palencia, Quiricius à Barcelone, Fructueux à Braga, Sisebut sur le trône, et d'autres savants personnages s'efforcent de faire refleurir dans leur patrie la poésie, l'histoire, la science des nombres et de la sagesse. Au milieu d'eux sont leurs illustres maîtres, Léandre, Fulgence, et Isidore, le plus instruit et le plus vertueux de tous; Isidore dont l'intelligence mesura l'étendue des connaissances humaines, et qui avait été créé, disaient ses disciples, pour recueillir le génie errant au milieu des barbares et réjouir la vieillesse du monde [1].

Il en est de même dans l'histoire de la civilisa-

[1] S. Braul. *Prænotatio in libros Isidor.*, apud Areval. *Isidoriana*, cap. III.

tion. C'est encore l'école de Séville qui se présente au septième siècle avec ses travaux d'organisation sociale, pour attester que la barbarie ne fut point générale, et que l'Église fit de nobles efforts pour policer les peuples nouveaux qui avaient envahi l'Occident. De là sortirent des législateurs et des hommes d'État qui eurent des vues élevées sur le pouvoir et l'obéissance, dans un temps où la justice était l'arbitraire, et la force le seul droit respecté.

Sans doute, leurs travaux ne produisirent aucune de ces créations merveilleuses qui font l'étonnement de la postérité; leurs ouvrages n'offrent rien de parfait, rien d'achevé. Mais, comme l'a dit un savant écrivain [1], quand un pays commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose point qu'elle ne soit accomplie. Il accumule longtemps des matériaux qui paraissent inutiles, il aperçoit des lueurs qu'il ne sait pas suivre, il prend des routes sans issues, il commence tout sans rien perfectionner. Un siècle arrive, un jour une génération se lève qui, forte de toutes les erreurs essayées avant elle, saisit le petit nombre de vérités lentement amassées par les hommes qui la précédèrent, les emploie, les multiplie, élève seule le monument et mérite qu'on oublie devant sa gloire les travaux moins brillants qui préparèrent les œuvres de son génie.

[1] Villemain, *Discours sur l'Etat de l'Europe au* XV*e siècle.*

Ainsi va le monde intellectuel et moral; ainsi l'esprit humain poursuit sa marche à travers les obstacles et les difficultés qui l'entourent. Une sorte de solidarité lie les hommes entre eux; quand les uns se reposent ou sont impuissants, les autres travaillent et augmentent les richesses de la pensée, les trésors de l'intelligence. Comme l'a dit encore un ingénieux historien [1], il ne fait jamais nuit à la fois sur toute la terre; quand les ténèbres sont quelque part, le jour est ailleurs. C'est l'ignorance du vulgaire et l'illusion de nos sens qui nous ont appris à dire le soleil se couche, le soleil se lève, car cet astre n'a point de couchant qui ne soit une aurore. Il en est de même du soleil de la civilisation et des arts ; il ne se couche jamais, et quand on croit le voir disparaître, c'est qu'il éclaire un autre horizon.

[1] Ampère, *Hist. littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, tom. III, chap. I.

FIN.

VU ET LU,

A Paris, en Sorbonne, le 2 juillet 1855, *par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,*

J. VICTOR LE CLERC.

PERMIS D'IMPRIMER,

Le Vice-Recteur,

CAYX.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION 3

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

ANTIQUITÉ DE LA CIVILISATION ET DE LA CULTURE DES ARTS EN ANDALOUSIE.

Civilisation fabuleuse 9
Civilisation phénicienne 13
Civilisation grecque 20
Civilisation carthaginoise 23
Civilisation latine . . . . . *ib.*
Civilisation chrétienne 27

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENTS DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — SAINT LÉANDRE.

Le christianisme devant les barbares 33
L'Eglise devant les Visigoths 35
Séville 36
Commencements de saint Léandre 37
Son éducation. — L'école du palais chez les Visigoths 38
Sa retraite 39
Son épiscopat. — Fondation de l'école de Séville 40
Saint Isidore à l'école de son frère 42
Autres disciples de saint Léandre 44

Pages.
Herménégilde et Reccarède. 45
Exil de saint Léandre. — Son amitié avec le pape saint Grégoire. 46
Légende de saint Herménégilde. 48
Rappel de saint Léandre. — Conversion des Visigoths. 52
Dernières années de saint Léandre. 55
Ses écrits. 56
Saint Fulgence d'Ecija. 57

CHAPITRE II.

GRAND DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — SAINT ISIDORE ET SES DISCIPLES.

Premières années de saint Isidore. — Récits merveilleux. 59
Ses études. 60
Son monachat. 62
Son apostolat. . . . . *ib.*
Son épiscopat. 63
Il développe l'école de Séville. 64
Règle de cette école. 65
Célèbre ordonnance du quatrième concile de Tolède sur les écoles. 68
Disciples de saint Isidore. — Saint Hildefonse de Tolède. 69
Caractère de ses ouvrages. 70
Saint Braulion de Saragosse. 73
Ses connaissances dans les lettres profanes. . . . . *b.*
Son amitié avec saint Isidore. 75
Le roi Sisebut. 77
L'archidiacre Rédemptus. . . . . *ib.*

CHAPITRE III.

ENSEIGNEMENT DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — LE LIVRE DES ÉTYMOLOGIES. — TRAVAUX DE SAINT ISIDORE.

Caractères de l'enseignement au moyen âge. — Caractère encyclopédique. 79
Caractère analytique. 81
Vaste érudition de saint Isidore. 82
Livre des étymologies. — Il parait être le résumé des leçons de l'évêque de Séville. 83

Pages.
Idée générale de ce traité. 84
Enseignement d'Isidore d'après le livre des étymologies. — La grammaire. 86
Les langues. — Langue grecque. 88
Langue hébraïque. 89
Langue gothique. 90
Origines de la langue espagnole. 91
Rhétorique et Philosophie. 93
Aristote était connu en Occident avant Averroès. 94
Le quadrivium. 96
Emprunts faits par saint Isidore à Martianus-Capella, Boëce et Cassiodore. 97
Suite des arts expliqués dans le livre des Étymologies. 99
Les arts mécaniques. 100
Architecture gothique. . . . . *ib.*
Appréciation du livre des Étymologies. 102
Travaux de saint Isidore. 104
Travaux historiques. 106
L'ère espagnole. 108
Travaux théologiques de saint Isidore. . . . . *ib.*
Son mysticisme. 110
Ouvrages apocryphes publiés sous son nom. — Fausses décrétales. 112
Mort de saint Isidore. 113
Caractère de saint Isidore. 116
Les différents Isidore. 117

CHAPITRE IV.

ÉCOLES FONDÉES PAR LES DISCIPLES DE SAINT ISIDORE.

Les disciples de saint Isidore continuent son enseignement. . . 119
Ecole de Saragosse. — Saint Eugène. 120
Ses poésies acrostiches. 123
Ses poésies rimées. 125
Saint Taïon. 132
Ecole de Tolède. — Saint Julien. 133
Travaux de saint Julien. 135
Ecoles de Lusitanie. — Saint Fructueux de Braga. 136
Ses miracles. 140
Ce qu'il fit pour les lettres. 141

CHAPITRE V.

TRAVAUX D'ORGANISATION SOCIALE ET RELIGIEUSE DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE. — CONCILES DE TOLÈDE. — FUERO JUZGO. — LITURGIE MOZARABE.

Pages.
Mission sociale de l'Eglise. 144
L'école de Séville fonde en partie les institutions sociales des Visigoths. 147
Conciles de Tolède. — Caractère politique de ces assemblées. . . 148
Ordre et tenue des séances. 152
Attributions des conciles de Tolède. 153
Appréciation des conciles de Tolède au point de vue politique.. . 155
Leur théorie est favorable à l'indépendance publique. 158
Constitution politique des Visigoths. 159
Impuissance des conciles de Tolède dans la pratique. 160
Fuero juzgo. 162
Quelle part en revient à l'école de Séville. 163
Examen du Code visigoth. 164
Sa théorie sur le pouvoir. 165
Ses principes sur les personnes. 171
L'esclavage. 175
Notions du Code gothique sur la pénalité. 183
Style du *Forum judicum*. 185
Code de *las Siete Partidas*. 186
Liturgie mozarabe. — Elle a été composée par les membres de l'école de Séville. 188
Ses changements. 191
Son caractère. 192

CHAPITRE VI.

DESTINÉES DE L'ÉCOLE DE SÉVILLE APRÈS LA MORT DE SAINT ISIDORE.

Décadence des Visigoths. 194
Les études se continuent en Andalousie. 197
L'école de Séville sous la domination des Arabes. 199
L'école de Séville après la conquête chrétienne. 201
CONCLUSION. — Importance de l'école de Séville dans l'histoire littéraire du moyen âge. 202

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.